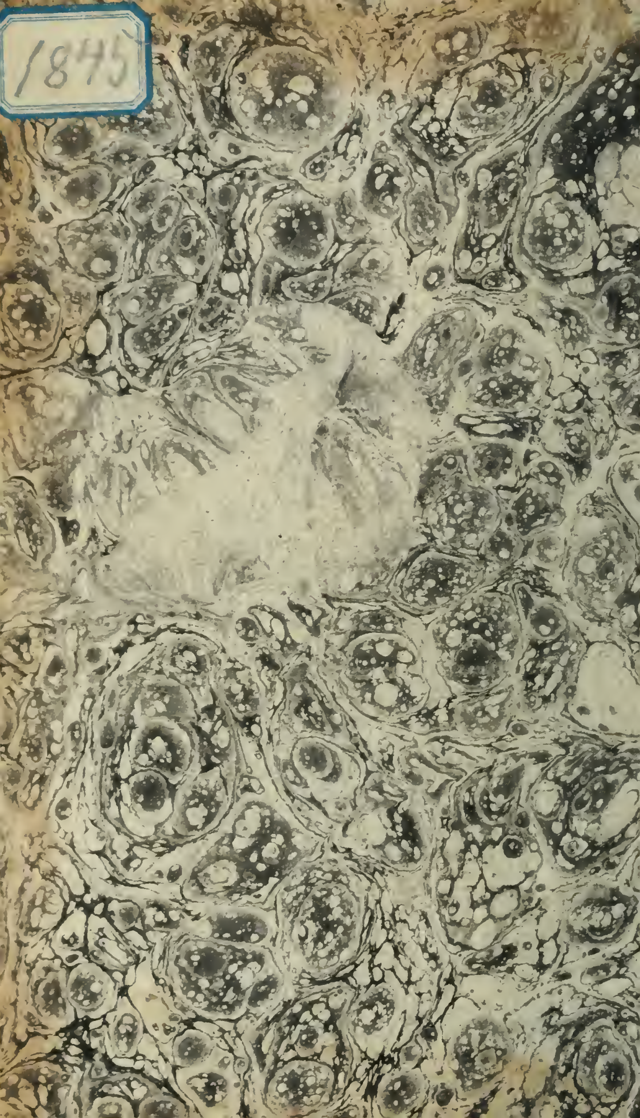
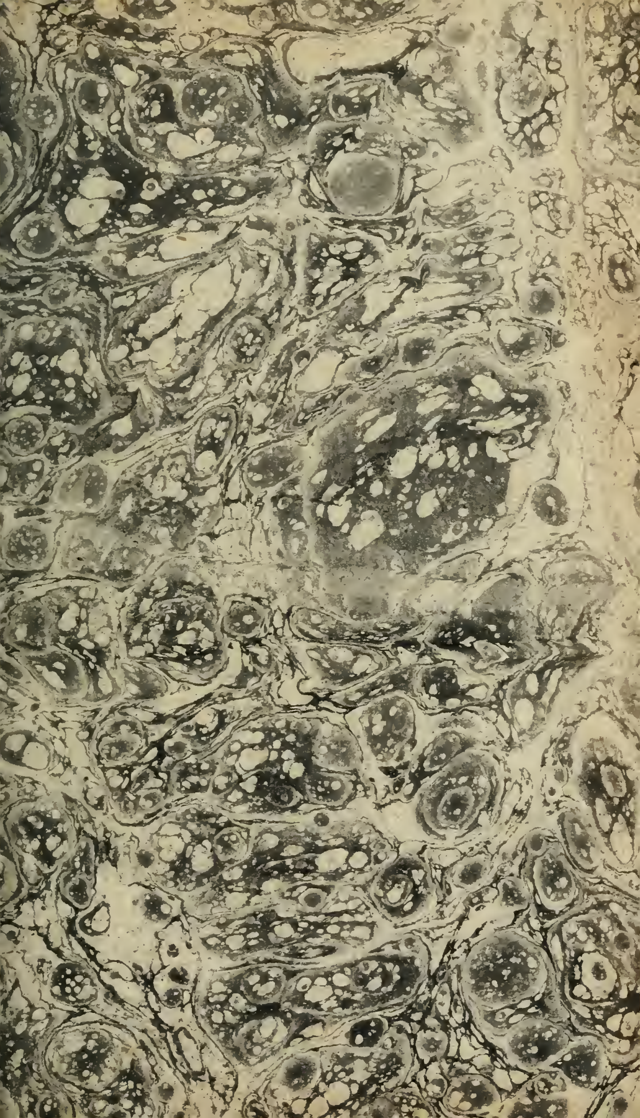



1845



OEUVRES

DE

LA FONTAINE.

Cette édition stéréotype se vend, à Paris,
Chez ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD, libraire,
rue Saint-André-des-Arcs, n.° 42.

EXEMPLAIRE INTERLIGNÉ.

Grand papier fin d'Essone, imprimé en Nivôse an XII, sur 420 clichés, ou pages fixes de métal à caractères saillants, estampées à chaud par la chute d'une forte planche en creux.

La planche matrice en usage depuis un siècle n'étoit d'abord qu'une masse de terre argileuse, et en dernier lieu de plomb, creusée par l'enfoncement simultané d'un texte mobile en caractères d'imprimerie. Or, chacun de ces caractères n'étant que le produit d'une fonte dans sa matrice particulière frappée par un poinçon, il est évident que la forme du relief primitif, gravée sur acier avec une justesse extrême, passoit par trois empreintes intermédiaires avant d'être exprimée sur le cliché.

Notre procédé en matrices à caractère isolé n'admet qu'une seule empreinte préparatoire, qui n'altère jamais la pureté du poinçon original. Qu'on se figure des types mobiles de cuivre, séparément frappés EN CREUX par l'acier prototype; et les assembler ce sera obtenir une de nos matrices paginaires. On voit que ce stéréotypage, simple comme la typographie usuelle, n'en diffère que par le sens inverse de ses caractères, dont l'unique usage est d'estamper le relief de la page fixe, qui doit porter l'encre sur le papier.

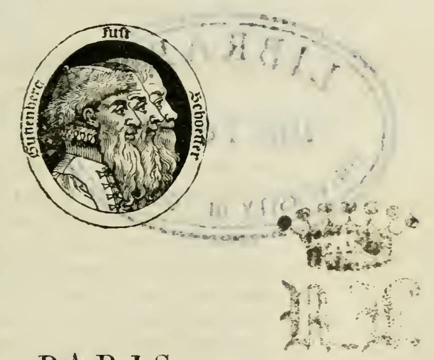
Herhan et Compie

ŒUVRES DIVERSES

DE

LA FONTAINE.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

XII. = 1804.


LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO



ŒUVRES DIVERSES

DE

LA FONTAINE.

ÉLÉGIE I.

Amour, que t'ai-je fait? dis-moi quel est mon crime:
D'où vient que je te sers tous les jours de victime?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers?
N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts?
Considère, cruel, quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines;
Car, quant à tes plaisirs, on ne m'a jusqu'ici
Fait connoître que ceux qui sont peines aussi.
J'aimai, je fus heureux: tu me fus favorable
En un âge où j'étois de tes dons incapable.
Chloris vint une nuit; je crus qu'elle avoit peur:
Innocent! Ah! pourquoi hâtoit-on mon bonheur?
Chloris se pressa trop; au contraire, Amarylle
Attendit trop long-temps à se rendre facile.

Un an s'étoit déjà sans faveurs écoulé,
Quand, l'époux de la belle aux champs étant allé,
J'aperçus dans les yeux d'Amarylle gagnée
Que l'heure du berger n'étoit pas éloignée.
Elle fit un soupir, puis dit en rougissant:
Je ne vous aime point! vous êtes trop pressant :
Venez sur le minuit, et qu'aucun ne vous voie.
Quel amant n'auroit cru tenir alors sa proie?
En fut-il jamais un que l'on vît approcher
Plus près du bon moment, sans y pouvoir toucher?
Amarylle m'aimoit, elle s'étoit rendue
Après un an de soins et de peine assidue.
Les chagrins d'un jaloux irritoient nos désirs;
Nos maux nous promettoient des biens et des plaisirs.
La nuit que j'attendois tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles:
Ni joueur, ni filou, ni chien ne me troubla.
J'approchai du logis; on vint, on me parla;
Ma fortune, ce coup, me sembloit assurée:
Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée.
Le lendemain l'époux se trouva de retour.
Eh bien, me plains-je à tort? me joues-tu pas, Amour?
Te souvient-il encor de certaine bergère?
On la nomme Phyllis; elle est un peu légère:
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur;
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.
Nous nous trouvâmes seuls; la pudeur et la crainte
De roses et de lis à l'envi l'avoient peinte.
Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord;
Le reste ne tenoit qu'à quelque rose encor.
Sur le point que j'allois surmonter cette honte,
On me vint interrompre au plus beau de mon conte:

Iris entre ; et depuis je n'ai pu retrouver
L'occasion d'un bien tout près de m'arriver.
Si quelque autre faveur a payé mon martyre,
Je ne suis point ingrat, Amour, je vais la dire.
La sévère Diane, en l'espace d'un mois,
Si je sais bien compter, m'a souri quatre fois ;
Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre ;
Amarante m'a plaint ; Doris m'a laissé plaindre ;
Clarice a d'un regard mon tourment couronné ;
Je me suis vu languir dans les bras de Daphné.
Ce sont là tous les biens donnés à mes souffrances ;
Les autres n'ont été que vaines espérances ;
Et, même en me trompant, cet espoir a tant fait
Que le regret que j'ai les rend maux en effet.
Quant aux tourments soufferts en servant quelque ingrate
C'est où j'excelle, Amour ; tu sais si je me flatte.
Te souvient-il d'Aminte ? Il fallut soupirer,
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
Devant que mon tourment occupât sa mémoire.
Y songeoit-elle encore ? Hélas ! l'osé-je croire ?
Caliste faisoit pis ; et, cherchant un détour,
Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour.
Je lui donne le prix sur toutes mes cruelles.
Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de belles
Que pour me tourmenter en diverses façons.
Cependant ce n'est pas assez de ces leçons.
Tu me fais voir Clymène : elle a beaucoup de charmes ;
Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes ;
Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer,
Et, capable d'amour, ne me sauroit aimer.
Il ne me restoit plus que ce nouveaux martyre.
Veux-tu que je l'éprouve, Amour ? tu n'as qu'à dire.

Quand tu ne voudrois pas, Clymène aura mon cœur :
Dis-le-lui, car je crains d'irriter sa douleur.

ÉLÉGIE II.

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime.
On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours:
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il une fois brûler d'un feu durable :
Que le succès en soit funeste ou favorable ;
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
Si l'on ne suit l'amour, il n'est douceur aucune.
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune.
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois;
Et pour me rendre heureux un souris peut suffire.
Clymène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content ?
Hélas ! qu'il est aisé de se flatter soi-même !
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer ?

Je verrai les plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des Graces,
Mille dons près de vous me viendront partager;
Et mille feux chez moi ne viendront pas loger!
Et je ne mourrai pas! Non, Clymène, vos charmes
Ne paroîtront jamais sans me donner d'alarmes;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.
Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut:
Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimer, Clymène, étoit vous plaire,
Que je serois heureux! quelle gloire! quel bien!
Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.
Consentez seulement de vous voir adorée;
Il n'est condition des mortels révérée
Qui ne me soit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittoit le céleste pourpris,
Ne m'obligeroit pas à lui céder ma peine.
Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut :
Vous servir ici-bas, c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre;
Et, si le sort vouloit me donner à quelque autre,
Dites: Je le réclame; il vit dessous ma loi,
Je vous en avertis; cet esclave est à moi;
Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,
N'y touchez point. Alors je me croirai monarque.
J'en sais de bien traités; d'autres il en est peu:
Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
Daignez donc approuver les transports de mon zèle;
Il vous sera permis après d'être cruelle.
De ma part, le respect et les soumissions,
Les soins, toujours enfants des fortes passions,

Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Clymène, tous ces biens ne vous manqueront pas.

ÉLÉGIE III.

Ah! Clymène, j'ai cru vos yeux trop de léger;
Un seul mot les a fait de langage changer.
Mon amour vous déplaît; je vous nuis, je vous gêne:
Que ne me laissiez-vous dissimuler ma peine?
Ne pouvois-je mourir sans que l'on sût pourquoi?
Vouliez-vous qu'un rival pût triompher de moi?
Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes supplices:
Il en jouit, Clymène, et vous y consentez!
Vos regards et mes jours par lui seront comptés!
J'ose à peine vous voir; il vous parle à toute heure!
Honte, dépit, Amour, quand faut-il que je meure?
Hélas! étois-je né pour un si triste sort?
Sont-ce là les plaisirs qui m'attendoient encor?
Vous me deviez, Clymène, une autre destinée.
Mais, puisque mon ardeur est par vous condamnée,
Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus rien.
Qui me consolera? je fuis tout entretien;
Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flamme.
Voilà comme on vous sert; on n'a que vous dans l'ame.
Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me rioit sous les cieux.

Je n'importunois pas au moins par mes services;
Pour moi le monde entier étoit plein de délices:
J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours;
Mes amis me cherchoient, et par fois mes amours.
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
Phébus m'aimoit assez pour avoir lieu de croire
Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir.
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de charmes:
Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes;
Encor me prive-t-on du triste réconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
Adieu plaisirs, honneurs, louange bien aimée;
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée?
J'y renonce à présent; ces biens ne m'étoient doux
Qu'autant qu'ils me pouvoient rendre digne de vous.
Je respire à regret; l'ame m'est inutile.
J'aimerois autant être une cendre infertile
Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé:
Clymène, il m'est nouveau de le voir refusé.
Hier encor, ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser: Tout changement soulage;
Amour, viens me guérir par un autre tourment.
Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment;
Ma cruelle me plaît. Vois ses yeux et sa bouche.
O dieux! qu'elle a d'appas! qu'elle plaît! qu'elle touche!
Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta cour.
Ma cruelle me plaît; non, ne viens pas, Amour.
Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie:
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
Puissent tous les malheurs s'assembler contre moi
Plutôt que je vous manque un seul moment de foi!

Comme ai-je pu tomber dans une autre pensée?
Un premier mouvement vous a donc offensée?
Punissez-moi, Clymène, et vengez vos appas;
Avancez, s'il se peut, l'heure de mon trépas.
Lorsque je vous rendis ma dernière visite,
Votre accueil parut froid, vous fûtes interdite.
Clymène, assurément mon amour vous déplaît:
Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arrêt?
Faut-il long-temps souffrir pour l'honneur de vos charmes?
Eh bien, j'en suis content; baignez-vous dans mes larmes;
Je suis à vous, Clymène : heureux si, quelque jour,
Je vous plais par ma mort plus que par mon amour!

ÉLÉGIE IV.

J'AVOIS cru jusqu'ici bien connoître l'amour:
Je me trompois, Clymène; et ce n'est que d'un jour
Que je sais à quel point peuvent monter ses peines.
Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines
Un esclavage dur ne m'ait assujetti;
Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.
Des douleurs qu'on endure en servant une belle
Je n'avois pas encor souffert la plus cruelle.
La jalousie aux yeux incessamment ouverts,
Monstre toujours fécond en fantômes divers,
Jusque-là, grace aux dieux, n'en avoit pu produire
Que mon cœur eût trouvés capables de lui nuire.
Pour les autres tourments, ils m'étoient fort communs:
Je nourrissois chez moi les soucis importuns,

La folle inquiétude en ses plaisirs légère,
Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère;
J'y nourrissois encor les désirs sans espoir,
Les soins toujours veillants, le chagrin toujours noir,
Les peines que nous cause une éternelle absence.
Tous ces poisons mêlés composoient ma souffrance;
La jalousie y joint à présent son ennui.
Hélas! je ne connois l'amour que d'aujourd'hui.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon ame;
Je meurs. Ah! si c'étoit seulement de ma flamme!
Si je ne périssois que par mon seul tourment!
Mais le vôtre me perd. Clymène, un autre amant,
Même après son trépas, vit dans votre mémoire.
Il y vivra long-temps; vos pleurs me le font croire.
Un mort a dans la tombe emporté votre foi!
Peut-être que ce mort sut mieux aimer que moi.
Certes il en donna des marques bien certaines,
Quand, pour le soulager de l'excès de ses peines,
Vous lui voulûtes bien conseiller, par pitié,
De réduire l'amour aux termes d'amitié!
Il vous crut; et pour moi je n'ai d'obéissance
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux;
Mais n'aimez plus ce mort, et vous jugerez mieux.
Comment ne l'aimer plus? On y songe à toute heure,
On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure;
Son bonheur avec lui ne sauroit plus vieillir:
Je puis vous offenser; il ne peut plus faillir.
O trop heureux amant! ton sort me fait envie.
Vous l'appelez ami: je crois qu'en votre vie
Vous n'en fîtes un seul qui le fût à ce point.
J'en sais qui vous sont chers; vous ne m'en parlez point:

Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.
Clymène, je veux bien que sa perte vous touche;
Pleurez-la, j'y consens, ce regret est permis :
Mais ne confondez point l'amant et les amis.
Votre cœur juge mal du motif de sa peine;
Ces pleurs sont pleurs d'amour : je m'y connois, Clymène.
Des amis si bien faits méritent, entre nous,
Que sous le nom d'amants ils soient pleurés par vous.
Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes;
Avouez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
Il joignoit les beautés de l'esprit et du corps :
Ce n'étoient cependant que ses moindres trésors;
Son ame l'emportoit. Quoiqu'on prise la mienne,
Je la réformerois de bon cœur sur la sienne.
Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens;
Je ne changerois pas mes feux contre les siens.
Puisqu'il n'étoit qu'ami, je le surpasse en zèle;
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
Je n'en puis relâcher. N'engagez point mon cœur
A tenter les moyens d'en être le vainqueur :
Je me l'arracherois; et vous en seriez cause.
Moi cesser d'être amant! eh! puis-je être autre chose?
Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué,
Et vouloir pour ami sans plus être avoué?
Non, Clymène, ce bien, encor qu'inestimable,
N'a rien de votre part qui me soit agréable :
D'une autre que de vous je pourrois l'accepter;
Mais quand vous me l'offrez je dois le rejeter.
Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent;
Gardez votre présent à ceux qui me haïssent :
Aussi-bien ne m'est-il réservé qu'à demi.
Dites, me traitez-vous encor comme un ami?

Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure ?
On diroit que ma mort vous semble trop peu sûre.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,
Un rien ; et pour ce rien nuit et jour je soupire !
L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'après moi l'on peut dire à tous amants fatal.
Vous me rendez jaloux ; et de qui ? Quand j'y songe,
Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.
J'envie un rival mort ! M'ajoutera-t-on foi,
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi ?
Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,
Cléandre, dites-vous, avoit cet art aussi.
Si par de petits soins j'exprime mon souci,
Il en faisoit autant, mais avec plus de grace.
Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.
Ce n'est pas tout encor; vous voulez que je voie
Son portrait, où votre ame a renfermé sa joie.
Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits:
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits;
Je fais plus, je les loue, et souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis: C'est trop parler d'un mort.
A peine on s'en est tû, qu'on en reparle encor.
Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime:
Le ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,
Leur fait à tous la guerre; et sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.

Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie:
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Hélas! il m'a long-temps aimée éperdument:
En présence des dieux il en faisoit serment.
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine.
Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

ÉLÉGIE V.

POUR M. L. C. D. C.

Vous demandez, Iris, ce que je fais.
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
Être privé de les dire moi-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime,
Craindre toujours quelque nouveau rival,
Voilà mon sort. Est-il tourment égal?
Un amant libre a le ciel moins contraire;
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire;
Ou, s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins.
Car je crains tout; un absent doit tout craindre.
Je prends l'alarme aux bruits que j'entends feindre.
On dit tantôt que votre amour languit;
Tantôt, qu'un autre a gagné votre esprit.
Tout m'est suspect; et cependant votre ame
Ne peut sitôt brûler d'une autre flamme.

Je la connois ; une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimoit ! je suis sûr que l'on m'aime.
Mais m'aimoit-on ? Voilà ma peine extrême.
Dites-le-moi, puis le recommencez.
Combien ? cent fois ? Non, ce n'est pas assez.
Cent mille fois ? Hélas ! c'est peu de chose.
Je vous dirai, chère Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'hyménée accorde à nos désirs.
Même un tel soin là-dessus nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore.
Mais c'est assez douter de votre amour.
Doutez-vous point du mien à votre tour ?
Je vous dirai que toujours même zèle,
Toujours ardent, toujours pur et fidèle,
Règne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prison où le sort vous oublie,
Ni les vautours de la mélancolie.
Je ne crains point les languissants ennuis,
Les sombres jours, les inquiètes nuits,
Les noirs moments, l'oisiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
Quand on est seul, et qu'on ferme sur vous
Porte sur porte, et verroux sur verroux.
Tout est léger. Mais je crains que votre ame
Ne s'attiédisse et s'endorme en sa flamme,
Ou ne préfère, après m'avoir aimé,
Quelque amant libre à l'amant enfermé.

ÉLÉGIE VI.

POUR M. FOUQUET.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;
Et que l'Anqueuil [1] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes :
Chacun attend de vous ce devoir généreux.
Les Destins sont contents; Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,

[1] L'Anqueuil, petite rivière qui passe à Vaux.

Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisoient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour:
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers: Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage:
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux:
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.

Inspirez à Louis cette même douceur:
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

ODE AU ROI

SUR LE MÊME SUJET.

PRINCE qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Portes la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense
Près d'un courage généreux,
Permets qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens de la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire

A ramené les aquilons;
Et nos climats ont vu l'année
Deux fois de pampres couronnée
Enrichir côteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui;
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre:
Mais si les dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles;
Ou, si ton peuple t'est soumis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Déjà Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée;
Ses monarques en sont jaloux:
Et Rome t'ouvre une carrière
Où ton cœur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux.

Va-t'en punir l'orgueil du Tibre;
Qu'il te souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois;
Mais parmi nous sois débonnaire:
A cet empire si sévère

Tu ne te peux accoutumer,
Et ce seroit trop te contraindre.
Les étrangers te doivent craindre;
Tes sujets te veulent aimer.

L'amour est fils de la clémence;
La clémence est fille des dieux;
Sans elle toute leur puissance
Ne seroit qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale;
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zèle ardent ni les travaux
En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédoit point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vu pressant
A toujours été remarquable;
Mais si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut pas être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grace
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les foibles restes
De ses jours tristes et funestes,

Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens filés de soie
Puissent se voir comblés de joie,
Même au-delà de tes désirs!

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR UN MOT DE SCARRON,

QUI ÉTOIT PRÈS DE MOURIR. 1660.

Scarron, sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque: Attendez; je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satire.
Ah! dit Cloton, vous la ferez là-bas:
Marchons, marchons; il n'est pas temps de rire.

II.

CONTRE LE MARIAGE.

TIRÉE D'ATHÉNÉE.

Homme qui femme prend se met en un état
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire.
Fol étoit le second qui fit un tel contrat:
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

III.

TIRÉE D'ATHÉNÉE.

Ubi lavantur qui hic lavantur ?

Ne cherchons point en ce bain nos amours ;
Nous y voyons fréquenter tous les jours
De gens crasseux une malpropre bande.
Sire baigneur, ôtez-moi de souci ;
Je voudrois bien vous faire une demande :
Où lave-t-on ceux que l'on lave ici ?

IV.

CONTRE FURETIÈRE. 1686.

Toi qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
Qui décides toujours, et sur toute matière,
Quand, de tes chicanes outré,
Guilleragues t'eut rencontré,
Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eut à coups de bâton secoué ton manteau,
Le bâton, dis-le-nous, étoit-ce bois de grume,
Ou bien du bois de marmenteau ?

LE DIFFÉREND

DE BEAUX-YEUX ET DE BELLE-BOUCHE.

Belle-Bouche et Beaux-Yeux plaidoient pour les honneurs,
Devant le juge d'Amathonte.
Belle-bouche disoit : Je m'en rapporte aux cœurs,
Et leur demande s'ils font compte
De Beaux-Yeux ainsi que de moi.
Qu'on examine notre emploi,
Nos traits, nos beautés et nos charmes.
Que dis-je ? notre emploi ! J'ai bien plus d'un métier ;
Mais j'ignore celui de répandre des larmes :
De bon cœur je le laisse à Beaux-Yeux tout entier.
Je satisfais trois sens, eux seulement la vue.
Ma gloire est bien d'autre étendue ;
L'ouïe et l'odorat ont part à mes plaisirs.
Outre qu'aux doux propos je joins les chansonnettes,
Belle-Bouche fait des soupirs
Tels à peu près que les zéphyrs
En la saison des violettes.
Je sais par cent moyens rendre heureux un amant ;
Vous me dispenserez de vous dire comment.
S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,
On voit Beaux-Yeux se tourmenter :
Belle-Bouche n'a qu'à parler,
Sans artifice elle sait plaire.
Quand Beaux-Yeux sont fermés, ce n'est pas grande affaire.
Belle-Bouche à toute heure étale des trésors ;
La nacre est en dedans, le corail en dehors.

Quand je daigne m'ouvrir, il n'est richesse égale.
Les présents que nous fait la rive orientale
N'approchent pas des dons que je prétends avoir.
Trente-deux perles se font voir,
Dont la moins belle et la moins claire
Passe celles que l'Inde a dans ses régions :
Pour plus de trente-deux millions
Je ne m'en voudrois pas défaire.
Belle-Bouche ainsi harangua.
Un amant pour Beaux-Yeux parla,
Et, comme on peut penser, ne manqua pas de dire
Que c'est par eux qu'Amour s'introduit dans les cœurs
Pourquoi leur reprocher les pleurs ?
Il ne faut donc pas qu'on soupire ?
Mais tous les deux sont bons ; Belle-Bouche a grand tort :
Il est des larmes de transport ;
Il est des soupirs au contraire
Qui fort souvent ne disent rien.
Belle-Bouche n'entend pas bien
Pour cette fois-là son affaire.
Qu'elle se taise, au nom des dieux,
Des appas qui lui sont départis par les cieux.
Qu'a-t-elle sur ce point qui nous soit comparable ?
Nous savons plaire en cent façons ;
Par l'éclat, la douceur, et cet art admirable
De tendre aux cœurs des hameçons.
Belle-Bouche le blâme, et nous en faisons gloire.
Si l'on tient d'elle une victoire,
On en tient cent de nous ; et pour une chanson
Où Belle-Bouche est en renom,
Beaux-Yeux le sont en plus de mille.
La cour, le Parnasse, et la ville,

Ne retentissent tout le jour
Que du mot de Beaux-Yeux et de celui d'Amour.
Dès que nous paroissons, chacun nous rend les armes.
Quiconque nous appelleroit
Enchanteurs, il ne mentiroit,
Tant est prompt l'effet de nos charmes.
Sous un masque trompeur leur éclat fait si bien,
Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,
Par ce moyen passe à la montre.
On demande qui c'est, et souvent ce n'est rien :
Cependant Beaux-Yeux sont la cause
Qu'on prend ce rien pour quelque chose.
Belle-Bouche dit J'aime. Et le disons-nous pas,
Sans aucun bruit? Notre langage,
Muet qu'il est, plaît davantage
Que ces perles, ce chant, et ces autres appas
Avec quoi Belle-Bouche engage.
L'avocat de Beaux-Yeux fit sa péroraison
Des regards d'une intervenante.
Cette belle approcha d'une façon charmante;
Puis il dit en changeant de ton:
J'amuse ici la cour par des discours frivoles;
Ai-je besoin d'autres paroles
Que des yeux de Phyllis? Juge, regardez-les,
Puis prononcez votre sentence:
Nous gagnerons notre procès.
Phyllis eut quelque honte, et puis sur l'assistance
Répandit des regards si remplis d'éloquence,
Que les papiers tomboient des mains.
Frappé de ces charmes soudains,
L'auditoire inclinoit pour Beaux-Yeux dans son ame.
Belle-Bouche, en faveur des regards de la dame

Voyant que les esprits s'alloient préoccupant,
Prit la parole, et dit: A cette rhétorique
Dont Beaux-Yeux vont ainsi les juges corrompant
Je ne veux opposer qu'un seul mot pour réplique.
La nuit mon emploi dure encor:
Beaux-Yeux sont lors de peu d'usage;
On les laisse en repos, et leur muet langage
Fait un assez froid personnage.
Chacun en demeura d'accord.
Cette raison régla la chose;
On préféra Belle-Bouche à Beaux-Yeux:
En quelques chefs pourtant ils eurent gain de cause.
Belle-Bouche baisa le juge de son mieux.

BALLADE

Sur le refus que firent les Augustins de prêter leur interrogatoire devant Messieurs, en 1658. [1]

Aux Augustins, sans alarmer la ville,
On fut hier soir; mais le cas n'alla bien.
L'huissier, voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étoient mis là pour aucun bien.
Très sage fut; car, avec doux maintien,
Il dit: Ouvrez; faut-il tant vous requerre?

[1] Pour bien entendre cette pièce, voyez les Remarques sur Boileau, dans le Lutrin, ch. j, v. 48.

Qu'est-ce ceci ? Sommes-nous à la guerre ?
Messieurs sont seuls ; ouvrez, et croyez-moi.
Messieurs, dit l'autre, en ce lieu n'ont que querre ;
Les Augustins sont serviteurs du roi.

Dea (répond l'un de Messieurs fort habile,
Conseiller clerc, et surtout bon chrétien),
Vous êtes troupe en ce monde inutile ;
Le tronc vous perd depuis ne sais combien ;
Vous vous battez, faisant un bruit de chien.
D'où vient cela ? Parlez ; qu'on ne vous serre :
Car, que soyez de Paris ou d'Auxerre,
Il faut subir cette commune loi ;
Et, n'en déplaise aux suppôts de Saint Pierre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

Lors un d'entre eux (que ce soit Pierre ou Gille,
Il ne m'en chaut, car le nom n'y fait rien),
Vraiment, dit-il, voilà bel évangile ;
C'est bien à vous de régler notre bien.
Que le tronc serve à l'autel de soutien,
Ou qu'on le vide afin d'emplir le verre,
Le parlement n'a droit de s'en enquerre ;
Et je maintiens, comme article de foi,
Qu'en débridant matines à grand'erre
Les Augustins sont serviteurs du roi.

ENVOI.

Sage héros, ainsi dit frère Pierre.
La cour lui taille un beau pourpoint de pierre ;
Et dedans peu me semble que je voi
Que, sur la mer ainsi que sur la terre,
Les Augustins sont serviteurs du roi.

STANCES.[1]

JANOT ET CATIN.

Un beau matin,
Trouvant Catin
Toute seulette,
Pris son tetin
De blanc satin
Par amourette;
Car de galette
Tant soit mollette
Moins friand suis, pour le certain.
Adonc, me dit la bachelette,
Que votre coq cherche poulette;
Ici ne fera grand butin.

Telle censure
Ne fut si sûre
Qu'elle espéroit;
De ma fressure
Dame luxure
Jà s'emparoit.

---

[1] J'ai composé ces stances en vieux style, à la manière du Blazon des Fausses Amours, et de celui des Folles Amours, dont l'auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint-Gelais : je ne suis pas de leur sentiment, et je crois qu'ils sont de Cretin.

En tel détroit
Mon cas étoit,
Que je quis meilleure aventure.
Catin ce jeu point n'entendoit;
Mieux attaquois, mieux défendoit;
Dont je souffris peine très dure.

Pendant l'étrif,
D'un ton plaintif
Dis chose telle:
Las! moi chétif
En son esquif
Caron m'appelle.
Cessez donc, belle,
D'être cruelle
A cettui votre humble captif;
Il est à vous foye et ratelle.
Bien grand'merci, répondit-elle;
Besoin n'ai d'un tel apprentif.

JANOT.

Je vous affie
Et certifie
Que quelque jour
J'ai bonne envie
Ne vous voir mie
Dure à l'étour.
Le dieu d'Amour
Sait plus d'un tour.
Que votre cœur trop ne s'y fie;
Car, quant à moi, j'ai belle paour
Qu'à vous férir n'ait le bras gourd.
Le contemner est donc folie.

CATIN.

Vous n'avez pas
Bien pris mon cas,
Ne ma sentence.
De tomber, las!
D'Amour ez laz
Ne fais doutance.
Mais telle offence,
En conscience
Ne commettrois pour cent ducats.
Que ce soit donc votre plaisance
De me laisser en patience,
Et de finir cet altercas.

JANOT.

Alors qu'on use
De vaine excuse,
C'est grand défaut;
Telle refuse
Qui après muse,
Dont bien peu chaut;
Car point ne fault
Tout homme cault
A chercher mieux quand on l'amuse.
Dont je conclus qu'en amour faut
Battre le fer quand il est chaud,
Sans chercher ni détour ni ruse.

Onc en amours
Vaines clamours
Ne me reviennent;
Roses et flours,

Tous plaisants tours,
Mieux y conviennent.
Assez tôt viennent,
Voire proviennent
Du temps qu'on perd douleur et plours.
Faut que tels cas aux gens surviennent.
C'est bien raison qu'ils entretiennent
En tout déduit leurs plus beaux jours.

Ainsi prêchois,
Et j'émouvois
Cette mignonne.
Mes mains fourrois,
Usant des droits
Qu'Amour nous donne.
Humeur friponne
Chez la pouponne
Se glissa lors en tapinois.
Son œil me dit en son patois:
Berger, berger, ton heure sonne.
J'entendis clair; car il n'est homme
Plus attentif à telle voix.
Ami lecteur, qui ceci vois,
Ton serviteur, qui Jean se nomme,
Dira le reste une autre fois.

IMITATION

D'UN LIVRE INTITULÉ

LES ARRÊTS D'AMOURS.

Les gens tenant le parlement d'Amours
Informoient, pendant les grands jours,
D'aucuns abus commis en l'île de Cythère.
Par-devant eux se plaint un amant maltraité,
Disant que de long-temps il s'efforce de plaire
A certaine ingrate beauté :
Qu'il a donné des sérénades,
Des concerts et des promenades ;
Item, mainte colation,
Maint bal et mainte comédie ;
A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion ;
S'est tourmenté le corps et l'ame,
Sans pouvoir obliger la dame
A payer seulement d'un souris son amour.
Partant, conclut que cette belle
Soit condamnée à l'aimer à son tour.
Fut allégué d'autre part à la cour
Que plus la dame étoit cruelle,
Plus elle avoit d'embonpoint et d'attraits ;
Que, perdant ses appas, Amour perdoit ses traits :
Qu'il avoit intérêt au repos de son ame ;
Que quand on a le cœur en flamme
Le teint n'en est jamais si frais ;

Qu'il étoit à propos pour la grandeur du prince
Qu'elle traitât ainsi toute cette province,
Fît mille soupirants sans faire un bienheureux,
Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes,
Augmentât les tributs de l'empire amoureux,
Qui sont les soupirs et les larmes;
Que souffrir tel procès étoit un grand abus;
Et que le cas méritoit une amende:
Concluant, pour le surplus,
Au renvoi de la demande.
Le procureur d'Amours intervint là-dessus,
Et conclut aussi pour la belle.
La cour, leurs moyens entendus,
La renvoya, permis d'être cruelle,
Avec dépens, et tout ce qui s'ensuit.
Cet arrêt fit un peu de bruit
Parmi les gens de la province.
La raison de douter étoit tous les cadeaux,
Bijoux donnés, et des plus beaux.
Qui prend se vend; mais l'intérêt du prince,
Souvent plus fort qu'aucunes lois,
L'emporta de quatre ou cinq voix.

ÉPITHALAME

EN FORME DE CENTURIE.

Après festin, rapt, puis guerre intestine,
Rude combat en champ clos, quoiqu'à nu:
Point d'assistants, blessure clandestine,
Fille damée, et le vainqueur vaincu.

ÉPITRE

A M. FOUQUET.[1]

Je vous l'avoue, et c'est la vérité,
Que monseigneur n'a que trop mérité
La pension qu'il veut que je lui donne.
En bonne foi, je ne sache personne
A qui Phébus s'engageât aujourd'hui
De la donner plus volontiers qu'à lui.
Son souvenir, qui me comble de joie,
Sera payé tout en belle monnoie
De madrigaux, d'ouvrages ayant cours.
(Cela s'entend sans manquer de deux jours
Aux termes pris, ainsi que je l'espère.)
Cette monnoie est sans doute légère,
Et maintenant peu la savent priser;
Mais c'est un fonds qu'on ne peut épuiser.
Plût aux destins, amis de cet empire,
Que de l'épargne on en pût autant dire!
J'offre ce fonds avec affection;
Car, après tout, quelle autre pension
Aux demi-dieux pourroit être assignée?
Pour acquitter celle-ci chaque année,
Il me faudra quatre termes égaux.
A la Saint-Jean je promets madrigaux,

---

[1] M. Fouquet, surintendant des finances, ayant dit que je lui devois donner pension pour le soin qu'il prenoit de faire valoir mes vers, je lui envoyai quelque temps après cette épître.

Courts et troussés, et de taille mignonne;
Longue lecture en été n'est pas bonne.
Le chef d'octobre aura son tour après;
Ma muse alors prétend se mettre en frais:
Notre héros, si le beau temps ne change,
De menus vers aura pleine vendange.

. . . .

Ne dites point que c'est menu présent.
Vienne l'an neuf, ballade est destinée:
Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
Or la ballade a cela, ce dit-on,
Qu'elle fait rire, ou ne vaut un bouton.
Pâque, jour saint, veut autre poésie:
J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque sonnet plein de dévotion:
Ce terme-là pourroit être le pire:
On me voit peu sur tels sujets écrire;
Mais tout au moins je serai diligent;
Et si j'y manque, envoyez un sergent;
Faites saisir, sans aucune remise,
Stances, rondeaux, et vers de toute guise:
Ce sont nos biens; les doctes nourrissons
N'amassent rien, si ce n'est des chansons.
Ne pouvant donc présenter autre chose,
Qu'à son plaisir le héros en dispose.
Vous lui direz qu'un peu de son esprit
Me viendroit bien pour polir chaque écrit.
Quoi qu'il en soit, je me fais fort de quatre;
Et je prétends, sans un seul en rabattre,
Qu'au bout de l'an le compte y soit entier:
Deux en six mois, un par chaque quartier.

Pour sûreté, j'oblige par promesse
Le bien que j'ai sur le bord du Permesse;
Même au besoin notre ami Pellisson
Me pleigera d'un couplet de chanson :
Chanson de lui tient lieu de longue épître;
Car il en est sur un autre chapitre.
Bien nous en prend; nul de nous n'est fâché
Qu'il soit ailleurs jour et nuit empêché.
A mon égard, je juge nécessaire
De n'avoir plus sur les bras qu'une affaire;
C'est celle-ci. J'ai donc intention
De retrancher toute autre pension;
Celle d'Iris même; c'est tout vous dire.
Elle aura beau me conjurer d'écrire;
En lui payant, pour ses menus plaisirs,
Par an trois cent soixante et cinq soupirs
(C'est un par jour, la somme est assez grande),
Je n'entends point après qu'elle demande
Lettre ni vers, protestant de bon cœur
Que tout sera gardé pour monseigneur.

BALLADE

POUR LE PREMIER TERME.

A MADAME FOUQUET.

Comme je vois monseigneur votre époux
Moins de loisir qu'homme qui soit en France,
Au lieu de lui, puis-je payer à vous ?
Seroit-ce assez d'avoir votre quittance ?
Oui, je le crois ; rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon esprit soucieux.
Je voudrois bien faire un don précieux :
Mais si mes vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

Je viens de Vaux, sachant bien que sur tous
Les muses font en ce lieu résidence ;
Si leur ai dit, en ployant les genoux :
Mes vers voudroient faire la révérence
A deux soleils de votre connoissance,
Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux
Que celui-là qui loge dans les cieux ;
Partant, vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !

L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux
(Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance) :

Espérez bien de ses yeux et de nous.
J'ai cru la muse; et sur cette assurance
J'ai fait ces vers, tout rempli d'espérance.
Commandez donc en termes gracieux
Que, sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire
M'en expédie un acquit glorieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

ENVOI.

Reine des cœurs, objet délicieux,
Que suit l'enfant qu'on adore en des lieux
Nommés Paphos, Amathonte et Cythère,
Vous qui charmez les hommes et les dieux,
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

On me donna pour sujet de la ballade du second terme l'imitation du rondeau de Voiture, MA FOI C'EST FAIT.

BALLADE

POUR LE SECOND TERME.

A M***.

Trois fois dix vers, et puis cinq d'ajoutés,
Sans point d'abus, c'est ma tâche complète;
Mais le mal est qu'ils ne sont pas comptés.
Par quelque bout il faut que je m'y mette.
Puis, que jamais ballade je promette!

Dussé-je entrer au fin fond d'une tour,
Nenni, ma foi, car je suis déjà court;
Si que je crains que n'ayez rien du nôtre.
Quand il s'agit de mettre une œuvre au jour,
Promettre est un, et tenir est un autre.

Sur ce refrain, de grace, permettez
Que je vous conte en vers une sornette.
Colin, venant des universités,
Promit un jour cent francs à Guillemette.
De quatre-vingts il trompa la fillette,
Qui, de dépit, lui dit pour faire court :
Vous y viendrez cuire dans notre four!
Colin répond, faisant le bon apôtre :
Ne vous fâchez, belle, car, en amour,
Promettre est un, et tenir est un autre.

Sans y penser j'ai vingt vers ajustés,
Et la besogne est plus d'à demi faite.
Cherchons-en treize encor de tous côtés.
Puis ma ballade est entière et parfaite.
Pour faire tant que l'ayez toute nette,
Je suis en eau, tant que j'ai l'esprit lourd;
Et n'ai rien fait, si par quelque bon tour
Je ne fabrique encore un vers en ôtre;
Car vous pourriez me dire à votre tour :
Promettre est un, et tenir est un autre.

ENVOI.

O vous, l'honneur de ce mortel séjour,
Ce n'est pas d'hui que ce proverbe court;
On ne l'a fait de mon temps ni du vôtre :
Trop bien savez qu'en langage de cour
Promettre est un, et tenir est un autre.

BALLADE

SUR LA PAIX DES PYRÉNÉES

ET

LE MARIAGE DU ROI,

SUJET DONNÉ POUR LE TROISIÈME TERME.

Dame Bellone, ayant plié bagage,
Est en Suède avec Mars son amant.
Laissons-les là ; ce n'est pas grand dommage :
Tout bon François s'en console aisément.
Jà n'en battrai ma femme, assurément.
Car que me chaut si le Nord s'entrepille,
Et si Bellone est mal avec la cour ?
J'aime mieux voir Vénus et sa famille,
Les Jeux, les Ris, les Graces et l'Amour.

Le seul espoir restoit pour tout potage ;
Nous en vivions, encor bien maigrement,
Lorsqu'en traités Jules ayant fait rage,
A chassé Mars, ce mauvais garnement.
Avecque nous, si l'almanach ne ment,
Les Castillans n'auront plus de castille ;
Même au printemps on doit de leur séjour
Nous envoyer, avec certaine fille,
Les Jeux, les Ris, les Graces et l'Amour.

On sait qu'elle est d'un très puissant lignage,
Pleine d'esprit, d'un entretien charmant,

Prudente, accorte, et surtout belle et sage;
Et l'empereur y pense aucunement:
Mais ce n'est pas un morceau d'Allemand;
Car en attraits sa personne fourmille;
Et ce jeune astre, aussi beau que le jour,
A pour sa dot, outre un métal qui brille,
Les Jeux, les Ris, les Graces et l'Amour.

ENVOI.

Prince amoureux de dame si gentille,
Si tu veux faire à la France un bon tour,
Avec l'infante enlève à la Castille
Les Jeux, les Ris, les Graces et l'Amour.

Je devois donner des madrigaux en d'autres temps, et voici ce que j'envoyai pour un de ces termes.

MADRIGAL

POUR LA REINE.

ENSUITE DE LA BALLADE PRÉCÉDENTE.

Ils sont partis les Jeux, les Ris, les Graces:
Nous les verrons au temps que j'ai prédit.
Le dieu d'amour, qui marche sur leurs traces,
De les compter l'autre jour entreprit:
Le pauvre enfant pensa perdre l'esprit
En calculant, tant la somme étoit haute.
Bon, ce dit-il, nous allons moissonner;

Car le climat doit en cœurs foisonner.
Petit Amour, vous comptez sans votre hôte:
Tout l'univers n'en sauroit tant donner
Que notre reine en mérite sans faute.

DIZAIN

A MADAME FOUQUET.

Dedans mes vers on n'entend plus parler
De vos beautés, et Clio s'en est plainte.
J'ai répondu qu'il n'appartient d'aller
A toutes gens, comme on dit, à Corinthe.
Par toutes mains qu'aussi vous soyez peinte,
C'est un abus; Phébus, sans contredit,
Seul y prétend: j'y perdrois mon crédit.
Vous me direz, Quelle est donc votre affaire?
Quelle elle est donc? Je l'aurai bientôt dit:
C'est d'admirer.... Quoi! rien plus?... et me taire

SIZAIN

POUR LE ROI.

Dès que l'heure est venue, Amour parle en vainqueur;
Soit de gré, soit de force, il entre dans un cœur,
Et veut de nos soupirs le tribut ou l'offrande.
Alcandre de ce droit s'est long-temps excusé;

Mais par les yeux d'Olympe Amour le lui demande,
Et jamais à ces yeux on n'a rien refusé.

DIZAIN

A M. FOUQUET.[1]

Trois madrigaux, ce n'est pas votre compte,
Et c'est le mien : que sert de vous flatter?
Dix fois le jour au Parnasse je monte,
Et n'en saurois plus de trois ajuster.
Bien vous dirai qu'au nombre s'arrêter
N'est pas le mieux, seigneur; et voici comme.
Quand ils sont bons, en ce cas tout prud'homme
Les prend au poids au lieu de les compter :
Sont-ils méchants; tant moindre en est la somme,
Et tant plus tôt on s'en doit contenter.

ODE

POUR LA PAIX.

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée;

[1] M. Fouquet désirant un plus grand nombre de petits ouvrages que celui qu'il avoit reçu, cette pièce et la suivante lui furent envoyées pour supplément.

Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée.

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure,
Fait déjà refleurir Vaux;
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,
L'infante avecque la paix;
Car ce sont deux belles choses.

O paix, infante des cieux,
Toi que tout heur accompagne,
Viens vite embellir ces lieux
Avec l'infante d'Espagne.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous nos moutons,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie;
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère,
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère,

Et qui, du berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme, ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O paix, source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées,
Ramène-nous les plaisirs
Absents depuis tant d'années.

Étouffe tous ces travaux,
Et leurs semences mortelles:
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos belles;

Et que nous passions les jours
Étendus sur l'herbe tendre,
Prêts à conter nos amours
À qui voudra les entendre.

ÉPITRE

A M. FOUQUET.

Dussé-je une fois vous déplaire,
Seigneur, je ne me saurois taire.
Celui qui, plein d'affection,
Vous promet une pension
Bien payable et bien assignée
A tous les quartiers de l'année,
Qui, pour tenir ce qu'il promet,
Va souvent au sacré sommet,
Et, n'épargnant aucune peine,
Y dort après tout d'une haleine
Huit ou dix heures réglément,
Pour l'amour de vous seulement,
J'entends à la bonne mesure,
Et de cela je vous assure;
Celui-là, dis-je, a contre vous
Un juste sujet de courroux.
L'autre jour, étant en affaire,
Et le jugeant peu nécessaire,
Vous ne daignâtes recevoir
Le tribut qu'il croit vous devoir
D'une profonde révérence.
Il fallut prendre patience,
Attendre une heure, et puis partir.
J'eus le cœur gros, sans vous mentir,
Un demi-jour, pas davantage;
Car enfin ce seroit dommage

Que, prenant trop mon intérêt,
Vous en crussiez plus qu'il n'en est.
Comme on ne doit tromper personne,
Et que votre ame est tendre et bonne,
Vous m'iriez plaindre un peu trop fort,
Si, vous mandant mon déconfort,
Je ne contois au vrai l'histoire;
Peut-être même iriez-vous croire
Que je souhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'est pas.
Je me console, et vous excuse:
Car après tout on en abuse;
On se bat à qui vous aura.
Je crois qu'il vous arrivera
Choses dont aux courts jours se plaignent
Moines d'Orbais, et surtout craignent,
C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
Loisir de prendre vos repas.
Le roi, l'état, votre patrie,
Partagent toute votre vie;
Rien n'est pour vous, tout est pour eux.
Bon Dieu! que l'on est malheureux
Quand on est si grand personnage!
Seigneur, vous êtes bon et sage,
Et je serois trop familier
Si je faisois le conseiller.
A jouir pourtant de vous-même
Vous auriez un plaisir extrême:
Renvoyez donc en certains temps
Tous les traités, tous les traitants,
Les requêtes, les ordonnances,
Le parlement et les finances,

Le vain murmure des frondeurs,
Mais plus que tout les demandeurs,
La cour, la paix, le mariage,
Et la dépense du voyage,
Qui rend nos coffres épuisés,
Et nos guerriers les bras croisés.
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais sur la croupe
Du mont où les savantes sœurs
Tiennent boutique de douceurs.
Mais que pour les amants des Muses
Votre Suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un :
Je ne serai pas importun ;
Je prendrai votre heure et la mienne.
Si je vois qu'on vous entretienne,
J'attendrai fort paisiblement
En ce superbe appartement
Où l'on a fait d'étrange terre,
Depuis peu, venir à grand'erre
(Non sans travail et quelques frais)
Des rois Céphrim et Kiopès
Le cercueil, la tombe ou la bière :
Pour les rois, ils sont en poussière.
C'est là que j'en voulois venir.
Il me fallut entretenir
Avec ces monuments antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques
Vous donniez tout votre loisir.
Certes j'y pris un grand plaisir.
Vous semble-t-il pas que l'image
D'un assez galant personnage

Sert à ces tombeaux d'ornement?
Pour vous en parler franchement,
Je ne puis m'empêcher d'en rire:
Messire Orus, me mis-je à dire,
Vous nous rendez tous ébahis:
Les enfants de votre pays
Ont, ce me semble, des bavettes
Que je trouve plaisamment faites.
On m'eût expliqué tout cela;
Mais il fallut partir de là
Sans entendre l'allégorie.
Je quittai donc la galerie,
Fort content, parmi mon chagrin,
De Kiopès et de Céphrim,
D'Orus, et de tout son lignage,
Et de maint autre personnage.
Puissent ceux d'Égypte en ces lieux,
Fussent-ils rois, fussent-ils dieux,
Sans violence et sans contrainte,
Se reposer dessus leur plinthe
Jusques au bout du genre humain!
Ils ont fait assez de chemin
Pour des personnes de leur taille.
Et vous, seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout consumer,
Vous, que s'efforce de charmer
L'antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le dieu de Cléopâtre,
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis à Saint-Mandé,
Puissiez-vous voir ces belles choses
Pendant mille moissons de roses!

Mille moissons, c'est un peu trop;
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.
Hélas! les belles destinées
Ne devroient aller que le pas:
Mais quoi! le ciel ne le veut pas.
Toute ame illustre s'en console,
Et, pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquérir un renom
Qui fait encor vivre le nom
Quand le héros n'est plus que cendre.
Témoin celui qu'eut Alexandre,
Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

ÉPITRE

A MADAME FOUQUET,

SUR LA NAISSANCE DE SON DERNIER FILS A FONTAINEBLEAU.

Vous avez fait des poupons le héros,
Et l'avez fait sur un très bon modèle.
Il tient déjà mille menus propos;
Sans se méprendre il rit à la plus belle.
C'est, ce dit-on, la meilleure cervelle
De nourrisson qui soit sous le soleil:
Pour bien téter il n'a pas son pareil;
Il fait en tout son jugement paroître.

Quelqu'un m'a dit qu'il sera du conseil
(Sans y manquer) du dauphin qui va naître.

Or vous voilà mère de trois Amours;
Dieu soit loué! La reine de Cythère
N'en a qu'un seul, qu'elle montre toujours;
Et cet enfant ne va pas sans sa mère:
A se conduire il n'a pas peu d'affaire,
Étant privé de la clarté des cieux.
Mais vos trois fils ont chacun deux beaux yeux,
Deux magasins de lumière et de flamme,
Deux vrais soleils, dont l'éclat radieux
Éblouira quelque jour plus d'une ame.

De vos aînés d'autres gens ont écrit;
De ce cadet je dirai quelque chose.
C'est un enfant tout sens et tout esprit:
D'un feu de joie au Parnasse il est cause;
A le louer déjà l'on se dispose.
Son nom, chanté par cent auteurs divers,
Sera bientôt le sujet de nos vers,
Et remplira, selon son horoscope,
Tous les échos qui sont dans l'univers:
Pour un tel nom trop petite est l'Europe.

J'ai de mon dire Apollon pour garant.
Voici de plus ce qu'ajoute Uranie:
Notre petit doit un jour être grand;
C'est Jupiter qui règlera sa vie;
Il lui promet des biens dignes d'envie,
De hauts emplois, des honneurs à foison;
Et cet enfant est né dans sa maison,
Ce qui présage une grandeur suprême.

Vous voyez bien que la muse a raison;
Car Jupiter et Louis c'est le même.

Dans l'horoscope il est encor parlé
Des qualités nobles, grandes et belles,
Par qui sera cet enfant signalé,
Et dont il a déjà des étincelles.
Je crois qu'en lui la raison a des ailes.
Comme son père il aimera l'honneur;
Il logera quelque jour dans son cœur
De rares dons une troupe infinie:
Ce me seroit un insigne bonheur
Si je logeois en telle compagnie.

LETTRE

A MADAME DE C***.

ABBESSE DE M.

Très révérente mère en Dieu,
Qui révérente n'êtes guère,
Et qui moins encore êtes mère,
On vous adore en certain lieu
D'où l'on n'ose vous l'aller dire,
Si l'on n'a patentes du sire
Qui fit attraper Girardin,
Lequel alloit voir son jardin,
Puis le mit à grosse finance.
Les Rocroix, gens sans conscience,

Me prendroient aussi bien que lui,
Vous allant conter mon ennui.
J'aurois beau dire à voix soumise:
Messieurs, cherchez meilleure prise;
Phébus n'a point de nourrisson
Qui soit homme à haute rançon.
Je suis un homme de Champagne,
Qui n'en veux point au roi d'Espagne;
Cupidon seul me fait marcher.
Enfin, j'aurois beau les prêcher,
Montal ne se soucîroit guère
De Cupidon ni de sa mère.
Pour cet homme en fer tout confit,
Passeport d'Amour ne suffit.
En attendant que Mars m'en donne un, et le sine
(Mars ou Condé; car c'est tout un,
Comme tout un vous et Cyprine),
Je ne bouge; et j'ai bien la mine
De ne vous pas être importun.
Votre séjour sent un peu trop la poudre;
Non la poudre à têtes friser,
Mais la poudre à têtes briser;
Ce que je crains comme la foudre,
C'est-à-dire, un peu moins que vous;
Car tous vos coups
Ne sont pas doux
Comme ils le semblent:
Le cœur dès l'abord ils nous emblent,
Pnis le repos, puis le repas,
Puis ils font tant qu'ils causent le trépas.

Je vis pourtant, à ne vous point mentir:

Que serviroit de déguiser les choses ?
Mais comment vis-je ? et qu'il nous faut pâtir
Dans vos prisons, où l'on fait longues pauses !
Noires ne sont, et pourtant sont mieux closes
Qu'aucun châtel. Quand léans on se voit,
Pleurs et soupirs ce sont boutons de roses ;
On n'en sort pas ainsi que l'on voudroit.
Aussi, quand on vous fit abbesse,
Et qu'on renferma vos appas,
Qui fut camus ? c'est le trépas.
Que les champs libres on leur laisse
Un peu,
Je gage
Qu'on verra, s'ils sortent de cage,
Beau jeu.
Dessous la clef on les a mis
Comme une chose rare et dangereuse ;
Et pour épargner ses amis
Le ciel vous fit jurer d'être religieuse.

Comme vos yeux alloient tout embrâser,
Il fut conclu par votre parentage
Qu'on vous feroit un couvent épouser.
Deux ans après se fit le mariage.
De s'y trouver votre bonté fut sage ;
Sans point de faute Hymen en fit autant ;
Mot ne sonnoit ; et, quant à moi, je gage
Que de l'affaire il n'étoit pas content.

Ce même jour, pour le certain,
Amour se fit bénédictin,
Et, sans trop faire la mutine,
Vénus se fit bénédictine ;

Les Ris, ne bougeant d'avec vous,
Bénédictins se firent tous;
Et les Graces qui vous suivirent
Bénédictines se rendirent:
Tous les dieux qu'en Cypre on connoît
Prirent l'habit de Saint-Benoît.

Vous vêtir d'or, ce seroit grand dommage,
Puisqu'en habits sans coûts et sans façon
De triompher votre beauté fait rage;
Si qu'à la cour elle en feroit leçon.
Pardonnez-moi si j'ai quelque soupçon
Que cet habit dont vous êtes vêtue,
En vous voilant, soit receleur d'appas:
N'en est-il point dont il puisse à ma vue
Se confier? je ne le dirois pas.

DIZAIN

POUR MADAME DE SÉVIGNÉ,

ENVOYÉ A M. FOUQUET SUR LE SUJET DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

De Sévigné, depuis deux jours en-çà,
Ma lettre tient les trois parts de sa gloire.
Elle lui plut; et cela se passa
Phébus tenant chez vous son consistoire.
Entre les dieux, et c'est chose notoire,
En me louant Sévigné me plaça;

J'étois alors deux cent mille au-deçà,
Voire encor plus, du temple de Mémoire.
Ingrat ne suis ; son nom seroit piéçà
Delà le ciel, si l'on m'en vouloit croire.

GUATRAIN

A M***.

Je ne m'attendois pas d'être loué de vous ;
Cet honneur me surprend, il faut que je l'avoue :
Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux
C'est de se voir loué de ceux que chacun loue.

ÉPITAPHE

D'UN GRAND PARLEUR.

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contoit merveilles.
Louange à Dieu, repos au mort,
Et paix en terre à nos oreilles !

RONDEAU REDOUBLÉ.

Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose,
Je ne le puis souffrir aucunement,
Bien que chacun en murmure et nous glose;
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Si j'avois bruit de mauvais garnement,
Vous me pourriez bannir à juste cause;
Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement
Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose.

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close;
Voire on diroit que quelque changement
A m'alléguer ces raisons vous dispose:
Je ne le puis souffrir aucunement.

Bien moins pourrois vous cacher mon tourment,
N'ayant pas mis au contrat cette clause;
Toujours ferai l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure et nous glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose;
Souffrez-le donc, Phyllis; car autrement,
Loin de vos yeux je vais faire une pause;
Et c'est assez pour perdre votre amant.

Pourriez-vous voir ce triste éloignement?
De vos faveurs doublez plutôt la dose.
Amour ne veut tant de raisonnement:
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.

BALLADE

A M. FOUQUET,

POUR LE PONT DE CHATEAU-THIERRY.

DANS cet écrit, notre pauvre cité
Par moi, seigneur, humblement vous supplie,
Disant, qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, et gros randons de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement,
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement:
L'argent surtout est chose nécessaire.

Or d'en avoir c'est la difficulté;
La ville en est de long-temps dégarnie.
Qu'y feroit-on? vice n'est pauvreté;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement,
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent surtout est chose nécessaire.

Si demandez combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté,

C'est justement ce de quoi l'on vous prie.
Mais que le prince en donne une partie,
Le tout, s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer, sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux échevins on dira franchement:
L'argent surtout est chose nécessaire.

ENVOI.

Pour ce vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment;
Car vous savez, seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen ou bâtiment,
L'argent surtout est chose nécessaire.

SONNET

POUR S. A. R. MLLE. D'ALENÇON.

Ne serons-nous jamais affranchis des alarmes?
Six étés n'ont pas vu la paix dans ces climats,
Et déjà le démon qui préside aux combats
Recommence à forger l'instrument de nos larmes.

Opposez-vous, Olympe, à la fureur des armes;
Faites parler l'Amour, et ne permettez pas
Qu'on décide sans lui du sort de tant d'états;
Souffrez que votre hymen interpose ses charmes.

C'est le plus digne prix dont on puisse acheter
Ce bien qui ne sauroit aux mortels trop coûter:
Je sais qu'il nous faudra vous perdre en récompense.

Un souverain bonheur pour l'empire françois,
Ce seroit cette paix avec votre présence;
Mais le ciel ne fait pas tous ses dons à la fois.

SONNET

POUR Mlle. DE POUSSAY.

J'AVOIS brisé les fers d'Aminte et de Sylvie;
J'étois libre, et vivois content et sans amour:
L'innocente beauté des jardins et du jour
Alloit faire à jamais le charme de ma vie,

Quand du milieu d'un cloître Amarante est sortie.
Que de graces, bons dieux! tout rit dans Luxembourg:
La jeune Olympe voit maintenant à sa cour
Celle que tout Paphos en ces lieux a suivie.

Sur ce nouvel objet chacun porte les yeux:
Mais, en considérant cet ouvrage des cieux,
Je ne sais quelle crainte en mon cœur se réveille.

Quoi qu'Amour toutefois veuille ordonner de moi,
Il est beau de mourir des coups d'une merveille
Dont un regard feroit la fortune d'un roi.

ÉPITRE
POUR MIGNON,
CHIEN DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Petit chien, que les destinées
T'ont filé d'heureuses années!
Tu sors de mains dont les appas
De tous les sceptres d'ici-bas
Ont pensé porter le plus riche;
Les mains de la maison d'Autriche
Leur ont ravi ce doux espoir:
Nous ne pouvions que bien échoir.
Tu sors de mains pleines de charmes:
Heureux le dieu de qui les larmes
Mériteroient, par leur amour,
De s'en voir essuyer un jour!
De ces mains hôtesses des graces,
Petit chien, en d'autres tu passes
Qui n'ont pas eu moins de beauté,
Sans mettre en compte leur bonté.
Elles te font mille caresses:
Tu plais aux dames, aux princesses;
Et si la reine t'avoit vu,
Mignon à la reine auroit plu.
Mignon a la taille mignonne;
Toute sa petite personne
Plaît aux Iris des petits chiens,
Ainsi qu'à celles des chrétiens.

Las! qu'ai-je dit qui te fait plaindre?
Ce mot d'Iris est-il à craindre?
Petit chien, qu'as-tu? dis-le moi.
N'es-tu pas plus aise qu'un roi?
Trois ou quatre jeunes fillettes
Dans leurs manchons aux peaux douillettes
Tout l'hiver te tiennent placé:
Puis de madame de Crissé
N'as-tu pas maint dévot sourire?
D'où vient donc que ton cœur soupire?
Que te faut-il? un peu d'amour.
Dans un côté de Luxembourg,
Je t'apprends qu'Amour craint le suisse;
Même on lui rend mauvais office
Auprès de la divinité
Qui fait ouvrir l'autre côté.
—Cela vous est facile à dire,
Vous qui courez partout, beau sire;
Mais moi....—Parle bas, petit chien;
Si l'évêque de Béthléem
Nous entendoit, Dieu sait la vie.
Tu verras pourtant ton envie
Satisfaite dans quelque temps.
Je te promets à ce printemps
Une petite camusette,
Friponne, drue et joliette,
Avec qui l'on t'enfermera:
Puis s'en démêle qui pourra.

ÉPITRE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MME. LA PRINCESSE DE BAVIÈRE.

Votre altesse sérénissime
A, dit-on, pour moi quelque estime,
Et veut que je lui mande en vers
Les affaires de l'univers;
J'entends les affaires de France:
J'obéis et romps mon silence.
L'intérêt et l'ambition
Travaillent à l'élection
Du monarque de la Pologne.
On croit ici que la besogne
Est avancée; et les esprits
Font tantôt accorder le prix
Au Lorrain, puis au Moscovite,
Condé, Nieubourg; car le mérite
De tous côtés fait embarras.
Condé, je crois, n'en manque pas.
Si votre époux vouloit, madame,
Régner ailleurs que sur votre ame,
On ne peut faire un meilleur choix.
Heureux qui vivroit sous ses lois!
Ceux qui des affaires publiques
Parlent toujours en politiques,
Réglant ceci, jugeant cela,
(Et je suis de ce nombre-là);

Les raisonneurs, dis-je, prétendent
Qu'au Lorrain plusieurs princes tendent.
Quant à Moscow, nous l'excluons :
Voici sur quoi nous nous fondons.
Le schisme y règne ; et puis son prince
Mettroit la Pologne en province.
Nieubourg nous accommoderoit :
Au roi de France il donneroit
Quelque fleuron pour sa couronne,
Moyennant tant, comme l'on donne,
Et point autrement ici-bas.
Nous serions voisins des États ;
Ils en ont l'alarme, et font brigue.
Contre Louis chacun se ligue.
Cela lui fait beaucoup d'honneur,
Et ne lui donne point de peur.
Que craindroit-il, lui dont les armes
Vont aux Turcs causer des alarmes ?
Nous attendons du Grand-Seigneur
Un bel et bon ambassadeur :
Il vient avec grande cohorte.
Le nôtre est flatté par la Porte.
Tout ceci la paix nous promet
Entre Saint-Marc et Mahomet.
Notre prince en sera l'arbitre :
Il le peut être à juste titre ;
Et feroit même, contre soi,
Justice au Turc en bonne foi.
Pendant que je suis sur la guerre
Que Saint-Marc souffre dans sa terre,
Deux de vos frères sur les flots
Vont secourir les Candiots.

Oh ! combien de sultanes prises !
Que de croissants dans nos églises !
Quel nombre de turbans fendu !
Tête et turban, bien entendu.
Puisqu'en parlant de ces matières
Me voici tombé sur vos frères,
Vous saurez que le chambellan
A couru cent cerfs en un an.
Courir des hommes, je le gage,
Lui plairoit beaucoup davantage ;
Mais de long-temps il n'en courra :
Son ardeur se contentera,
S'il lui plaît, d'une ombre de guerre.
D'Auvergne s'est dans notre terre
Rompu le bras : il est guéri.
Ce prince a dans Château-Thierri
Passé deux mois et davantage.
Rien de meilleur, rien de plus sage,
Et de plus selon mes souhaits
Parmi les grands ne fut jamais.
Le duc d'Albret donne à l'étude
Sa principale inquiétude.
Toujours il augmente en savoir.
Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premières têtes.
Son bel esprit, ses mœurs honnêtes,
L'élèveront à tel degré
Qu'enfin je m'en contenterai.
Veuille le ciel à tous ses frères
Rendre toutes choses prospères,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat et de renom,

Autant de lauriers et de gloire
Que par les mains de la victoire
L'oncle en reçoit depuis long-temps!
Si leurs désirs n'en sont contents,
Et que plus haut leur ame aspire,
Je serai le premier à dire
Qu'ils auront tort, et que les cœurs
Ne sont jamais soûls de grandeurs.
Trouveront-ils en des familles,
Par les garçons et par les filles,
Par le père et par les aïeux,
Un tel nombre de demi-dieux,
Et de déesses tout entières?
Car demi-déesses n'est guères
En usage, à mon sentiment;
Puis, quand je n'aurois seulement
Qu'à parler de votre mérite,
L'expression seroit petite.
Veuille le ciel, à votre tour,
Vous donner un petit Amour
Qui, par la suite des années,
D'un grand Mars ait les destinées!
Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle:
C'est que, pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski.
Ces messieurs du Nord font la nique
A toute notre politique.
Notre argent, celui des États,
Et celui d'autres potentats

Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santés aura fait boire ;
Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des princes ;
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas une autre fois
Si friand de faire des rois.

POUR S. A. E.
MONSEIGNEUR LE CARDINAL
DE BOUILLON,
APRÈS SON BREVET DE CARDINALAT.

Je n'ai pas attendu pour vous un moindre prix ;
De votre dignité je ne suis point surpris :
S'il m'en souvient, seigneur, je crois l'avoir prédite.
Vous voilà deux fois prince ; et ce rang glorieux
Est en vous désormais la marque du mérite,
Aussi-bien qu'il l'étoit de la faveur des cieux.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI. [1]

Prince chéri du ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge mûr joints aux fleurs de l'enfance,
Conti, dont le mérite avant-courier des ans,
A des astres benins épuisé les présents,
A l'abri de ton nom les mânes des Malherbes
Paroîtront désormais plus grands et plus superbes;
Les Racans, les Godeaux, auront d'autres attraits;
La scène semblera briller de nouveaux traits;
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables:
Après mille soleils ils seront agréables.
Si le pieux y règne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini.
Pour moi, je n'ai de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace.
Ésope me soutient par ses inventions;
J'orne de traits légers ses riches fictions:
Ma muse cède en tout aux muses favorites
Que l'Olympe doua de différents mérites.
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur.
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.

---

[1] En lui dédiant, au nom de messieurs de Port-Royal, le Recueil de Poésies chrétiennes et diverses, imprimé en 1671.

Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
Te le pouvoient offrir en termes pleins d'éclat;
Mais, craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice:
La mienne leur a plu simple et sans artifice.
CONTI, de mon respect sois du moins satisfait,
Et regarde le don, non celui qui le fait.

ÉPITAPHE

DE MOLIÈRE. 1673.

SOUS ce tombeau gisent Plaute et Térence;
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formoient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissoit la France.
Ils sont partis! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

ÉPITRE

A M. DE TURENNE. 1674.

Eh quoi ! seigneur, toujours nouveaux combats !
Toujours dangers ! Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir ? Tout meurt, tout héros passe.
Cloton ne peut vous faire d'autre grace
Que de filer vos jours plus lentement :
Mais Cloton va toujours étourdiment.
Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, seigneur, qui sans douleur extrême
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous auroit coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne,
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un retour de victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer :
Tout est perdu, l'hydre va s'avancer ;
Tout est gagné, Turenne l'a vaincue ;
Et se voyant mainte tête abattue,
Elle retourne en son antre à grands pas ?
Quelque démon que l'on ne connoît pas
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes
Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.
Voilà, seigneur, ce qui nous en paroît.
Car, d'aller voir sur les lieux ce que c'est,

Permettez-moi de laisser cette envie
A vos guerriers, qui n'estiment la vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de la vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
Un peu voisins, comme tout se dispose,
Pourroient bientôt devenir autre chose.
Je ne suis pas un oracle ; et ceci
Vieut de plus haut : Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes.
L'Hélicon même avoit quelques alarmes.
Le dieu sourit, et nous tint ce propos :
Je vous enjoins de dormir en repos,
Poètes picards et poètes de Champagne :
Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne,
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne vous viendront visiter de cet an,
Tout aussi peu la campagne prochaine.
Je vois Louis qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au printemps partira.
Malheur alors à qui ne se rendra !
Je vois Condé, prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature :
Il me fait peur de le voir plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang :

Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre;
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
Quand telles gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai: Dormez, poètes picards;
Devers la Somme on est en assurance;
Devers le Rhin tout va bien pour la France:
Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez: ses soldats dorment bien,
Non pas toujours. Tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les sent à sa queue.
Deux de la troupe avec peine marchoient;
Les pauvres gens à tout coup trébuchoient,
Et ne laissoient de tenir ce langage:
« Le conducteur, car il est bon et sage,
Quand il voudra nous fera reposer. »
Après cela, qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière?
Morphée eut tort de quitter la frontière.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poëtes picards et poëtes champenois.

Ainsi parla le dieu qui nous inspire;
Et je ne sais, seigneur, que vous redire,
Mot après mot, le discours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci sera peint
Sur les lambris du temple de Mémoire.
Les deux soldats sont un point de l'histoire,
A mon avis, digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, seront mis à côté:

« Turenne eut tout: la valeur, la prudence,
« L'art de la guerre, et les soins sans repos.

« Romains et Grecs, vous cédez à la France :
« Opposez-lui de semblables héros. »

ÉPITRE

A M. DE TURENNE. 1674.

Vous avez fait, seigneur, un opéra.
Quoi ! le vieux duc [1], suivi de Caprara ! [2]
Quoi ! la bravoure et la matoiserie ?
Grande est la gloire, ainsi que la tuerie.
Vous savez coudre avec encor plus d'art
Peau de lion avec peau de renard.
La joie en est parvenue à sa cime,
Car on vous aime autant qu'on vous estime.
Qui n'aimeroit un Mars plein de bonté ?
Car en tels gens ce n'est pas qualité
Trop ordinaire. Ils savent déconfire,
Brûler, raser, exterminer, détruire ;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot ?
Vous souvient-il, seigneur, que mot pour mot
Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure,
Frère Lubin, et mainte autre écriture,
Me fut par vous récitée en chemin ?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.
Reviens au fait, muse, va plus grand' erre ;
Laisse Marot, et reparle de guerre.

[1] Le prince Charles, duc de Lorraine.

[2] Fameux général de l'empereur.

En surmontant Charles et Caprara,
Vous avez fait, seigneur, un opéra.
Nous en faisons un nouveau; mais je doute
Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coûte.
Le vôtre est plein de grands évènements:
Gens envoyés peupler les monuments,
Beaucoup d'effets de fureur martiale,
D'amour très peu, très peu de pastorale:
Mars sans armure y fut vu, ce dit-on,
Mêlé trois fois comme un simple piéton.
Bien lui valut la longue expérience,
Et le bon sens, et la rare prudence.
Dans le combat ces trois divinités
Alloient toujours marchant à ses côtés.
Ce Mars, seigneur, n'est le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an c'est le Mars de l'Alsace;
Ainsi qu'il fut et sera d'autres fois
Très bien nommé le Mars d'autres endroits:
Enfin c'est vous, afin qu'on ne s'y trompe.
Or en sont faits feux de joie en grand' pompe:
Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu;
Mais gagne-t-on sans rien perdre à ce jeu?
Louis lui-même, effroi de tant de princes,
Preneur de murs, subjugueur de provinces,
A-t-il conquis ces états et ces murs
Sans quelque sang, non de guerriers obscurs,
Mais de héros qui mettoient tout en poudre?
Les Bourguignons en éprouvant sa foudre
Ont fait pleurer celui qui la lançoit.
Sous les remparts que son bras renversoit
Sont enterrés, et quelques chefs fidèles,
Et les Titans à sa valeur rebelles.

ÉGLOGUE.

CLYMÈNE, ANNETTE.

CLYMÈNE.

Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
Lisis vient de louer en ma présence Aminte :
J'ai vu triompher mon amant
Du dépit dont j'étois atteinte,
Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
Tu ris . . . .

ANNETTE.

Qui ne riroit de ce sujet de plainte?
Mais que dis-tu d'Atis, qui, seul et sans témoins,
Rêve toujours sous quelque ombrage?
Son troupeau ne fait plus le sujet de ses soins;
Les loups ont l'humeur moins sauvage.
Dieux! que son chant me plaît!

CLYMÈNE.

Dis plutôt son amour.
Il entretient nuit et jour
Les échos de notre bocage.

ANNETTE.

Oserois-je l'aimer? seroit-ce pas un mal?
Hélas! j'entends dire à nos mères
Qu'aucun poison n'est plus fatal.

CLYMÈNE.

Elles n'ont pas été toujours aussi sévères.

Rends-leur ces agréments qu'ont les jeunes bergères,
Tu leur entendras dire aussi souvent qu'à moi :
Le doux poison qu'amour ! Amour, il n'est que toi
De plaisir sensible en la vie :
On ne blâme que par envie
Les cœurs qui vivent sous ta loi.

ANNETTE.

Mais, Clymène, que veux-tu dire ?
Toi-même tu voulois tout-à-l'heure bannir
Les doux transports de ce martyre.

CLYMÈNE.

Ah ! je n'y pensois plus ; tu m'en fais souvenir.
J'entends le son d'une musette !

Atis et Lisis paroissent.

LISIS, *à Clymène.*

Je confesse mon crime, et viens, plein de regret . . . .

CLYMÈNE.

Je vous veux apprendre un secret.
Ne vantez que l'objet qui fait votre tendresse ;
Forcez vos amours d'avouer
Qu'un amant n'a des yeux que pour voir sa maîtresse,
De l'esprit que pour la louer.

ANNETTE.

Il suivra tes conseils ; pardonne-lui, Clymène.
Si l'ami s'excuse aisément,
Il me semble qu'on doit avec bien moins de peine
Pardonner à l'amant.

CLYMÈNE.

Ton ignorance me fait rire.
Pardonner à l'amant ! Annette, y penses-tu ?
Je vois bien qu'en effet l'amour t'est inconnu.

Atis, prends soin de l'en instruire.
Nous nous fâchons du mot d'amour:
Ce sont façons qu'il nous faut faire;
Et cependant tout ce mystère
Dure au plus l'espace d'un jour.
Nous soupirons à notre tour;
Un doux instinct nous le commande.
L'amant honteux fait mal sa cour:
Nous ne donnons qu'à qui demande.

ATIS.

Puisqu'on me le permet, je jure par les yeux
De la bergère que j'adore,
Qu'il n'est rien si beau sous les cieux,
Ni la fraîche et riante Aurore,
Ni la jeune et charmante Flore.
Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être sans amour.
Ah! si je lui pouvois montrer ce qu'elle ignore,
Nul berger plus heureux n'auroit pu voir le jour.

LISIS.

Annette est belle: qui le nie?
Mais Clymène emporte le prix;
Et moi j'emporte sur Atis
Celui d'une ardeur infinie.
Je sais languir, je sais brûler.

CLYMÈNE.

Savez-vous le dissimuler?

LISIS.

Si je le sais, cruelle!

CLYMÈNE.

Il est vrai, votre peine
Dura deux jours sans éclater.
Je n'osai d'abord m'en flatter:

N'étois-je pas bien inhumaine?

LISIS.

Deux jours? vous comptez mal: tout est siècle aux amants.
Récompensez ces longs tourments.

ATIS, à Annette.

Payez les transports de mon zèle.

CLYMÈNE.

Annette, qu'en dis-tu?

ANNETTE.

Mais toi? Je suis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce si doux.
Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS et ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle:
Tout le reste dépend de vous.

CLYMÈNE et ANNETTE.

Eh bien, on vous l'accorde.

LISIS et ATIS.

O charmantes bergères!
Allons sur les vertes fougères,
Au plus creux des forêts, au fond des antres sourds,
Célébrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE.

Allons sur les bords des fontaines,
Le long des prés, parmi les plaines,
Mêler aux aimables zéphyrs
Nos malheureux soupirs.

MADRIGAL.

Soulagez mon tourment, disois-je à ma cruelle;
Ma mort vous feroit perdre un amant si fidèle,
Qu'il n'en est point de tel dans l'empire amoureux.
Il le faut donc garder, me répondit la belle:
Je vous perdrois plus tôt en vous rendant heureux.

LE FLORENTIN.

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire:
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien;
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.
J'en étois averti; l'on me dit, Prenez garde;
Quiconque s'associe avec lui, se hasarde:
Vous ne connoissez pas encor le Florentin;
C'est un paillard, c'est un mâtin
Qui tout dévore,
Happe tout, serre tout: il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glou demande encore:
Le roi même auroit peine à le rassasier.
Malgré tous ces avis il me fit travailler.
Le paillard s'en vint réveiller

Un enfant des neuf Sœurs ; enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Être dupe : il le fut, et le sera toujours.
Je me sens né pour être en butte aux méchants tours.
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guère.
Celui-ci me dit : Veux-tu faire,
Prestò, prestò, quelque opéra ?
Mais bon. Ta muse répondra
Du succès par-devant notaire.
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons ;
L'argent pour moi, pour toi les sons :
Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons ;
Volontiers je paye en gambades.
J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt ; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur.
Peut-être n'est-ce pas tout-à-fait sa harangue ;
Mais, s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le cœur. Il me persuada ;
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref il m'enquinauda.
Je n'épargnai ni soins, ni peines,
Pour venir à son but et pour le contenter.
Mes amis devoient m'assister ;
J'eusse en cas de besoin disposé de leur veine.
Des amis ! disoit le glouton,
En a-t-on ?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,

Mettront du mauvais en la place.
Tel est l'esprit du Florentin :
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois ;
Le B..... avoit juré de m'amuser six mois.
Il s'est trompé de deux ; mes amis, de leur grace,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi.
Voilà l'histoire en gros : le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites ;
Mais j'en aurois pour tout un an ;
Et je ressemblerois à l'homme de Florence,
Homme long à conter, s'il en est un en France.
Chacun voudroit qu'il fût dans le sein d'Abraham.
Son architecte, et son libraire,
Et son voisin, et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme, et ses enfants, et tout le genre humain,
Petits et grands, dans leurs prières
Disent le soir et le matin :
Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin.

ÉPITRE

A MADAME DE THIANGE,

AU SUJET DE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

Vous trouvez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné si le ciel m'eût fait ange,
Ou Thiange;
Mais il m'a fait auteur, je m'excuse par là:
Auteur, qui pour tout fruit moissonne
Un peu de gloire. On le lui ravira,
Et vous croyez qu'il s'en taira!
Il n'est donc plus auteur: la conséquence est bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je suis cet indulgent; s'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la personne.
Je pourrois alléguer encore un autre point:
Les conseils.— Et de qui? — Du public. C'est la ville,
C'est la cour; et ce sont toute sorte de gens,
Les amis, les indifférents,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je? On dit que non.

Mon opéra, tout simple, et n'étant, sans spectacle,
Qu'un ours qui vient de naître, et non encor léché,
Plaît déjà. Que m'a donc Saint-Germain reproché?
Un peu de pastorale? enfin ce fut l'obstacle.
J'introduisois d'abord des bergers, et le roi
Ne se plaît à donner qu'aux héros de l'emploi.
Je l'en loue. Il falloit qu'on lui vantât la suite;
Faute de quoi ma muse aux plaintes est réduite.
Que si le nourrisson de Florence [1] eût voulu,
        Chacun eût fait ce qu'il eût pu.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide
        (Je ne veux dire Euripide,
Mais Quinault [2]), Quinault donc pour sa part auroit eu
Saint-Germain, où sa muse au grand jour eût paru;
        Et la mienne, moins parfaite,
Eût eu du moins Paris, partage de cadette:
Cadette que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en aînée à son tour.
Quelque jour j'eusse pu divertir le monarque.
Heureux sont les auteurs connus à cette marque!
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour favoris.
        Qu'est-ce qu'un auteur de Paris?
Paris a bien des voix; mais souvent, faute d'une,
        Tout le bruit qu'il fait est fort vain.
Chacun attend sa gloire ainsi que sa fortune
        Du suffrage de Saint-Germain.
Le maître y peut beaucoup; il sert de règle aux autres,
        Comme maître premièrement,
Puis comme ayant un sens meilleur que tous les nôtres.

---

[1] Jean-Baptiste Lulli.

[2] Dans son opéra d'Alceste.

Qui voudra l'éprouver, obtienne seulement
Que le roi lui parle un moment.
Ah! si c'étoit ici le lieu de ses louanges!
Que ne puis-je en ces vers avec grace parler
Des qualités qui font voler
Son nom jusqu'aux peuples étranges!
On verroit qu'entre tous les rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime:
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime.
Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit et son goût à juger d'un ouvrage;
L'honneur et le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint m'ôtent cet avantage:
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur cabale trop heureuse?
D'en dire aussi du mal, la chose est dangereuse:
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, et me fait à son tour
Pour le roi travailler un jour,
Je lui garde un panégyrique.
Il est homme de cour, je suis homme de vers;
Jouons-nous tous deux des paroles:
Ayons deux langages divers,
Et laissons les hontes frivoles.
Retourner à Daphné vaut mieux que se venger.
Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche et belle et bien disante
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne et bienfaisante,
Servez ma muse auprès du roi.

ÉPITRE

A M. GALIEN,

EN LUI RENDANT SES POÉSIES ENVELOPPÉES D'UNE ARMOIRIE D'ENTERREMENT.

J'AI lu tes vers, dont je n'eus cure
Dès que j'en vis la couverture:
C'étoit un drap de sépulture
Qui me sembloit de triste augure.
Aussitôt je fis conjecture
Que ces vers seroient la pâture
De ceux qui sous la tombe dure
N'épargnent nulle créature;
Mais quand j'en eus fait la lecture,
Il me fut force d'en conclure
Que cette plaisante écriture
Fait rire les gens sans mesure.
Que si ta belle humeur te dure,
Tu feras descendre Voiture
Du Pégase à la corne dure,
Et ne saurois à la Cousture [1]
Trouver de plus fine monture.
Mais prends garde, je te conjure,
Qu'il ne t'affole la fressure,
Ou fasse au chef une blessure
Qui soit de difficile cure:

[1] Célèbre foire de Reims.

Car il est gai de sa nature,
Fringant, délicat d'embouchure;
Et ce n'est pas chose trop sûre
Que d'y monter à l'aventure.
Si tu le domtes, je t'assure
Qu'un jour chez la race future
Tu seras en bonne posture;
Mais diable, c'est là l'enclouure.

SUR UN PORTRAIT DU ROI.

A L'AIR de ce héros vainqueur de tant d'états,
On croit du monde entier considérer le maître:
Mais s'il fut assez grand pour mériter de l'être,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.

CHANSON

POUR MADAME ****.

Sur l'air des Folies d'Espagne.

On languit, on meurt près de Sylvie:
C'est un sort dont les rois sont jaloux.
Si les dieux pouvoient perdre la vie,
Dans vos fers ils mourroient comme nous.

Soupirant pour un si doux martyre,
A Vénus ils ne font plus la cour;

Et Sylvie accroîtra son empire
Des autels de la mère d'Amour.

Le printemps paroît moins jeune qu'elle ;
D'un beau jour la naissance rit moins :
Tous les yeux disent qu'elle est plus belle,
Tous les cœurs en servent de témoins.

Ses refus sont si remplis de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs :
La douceur est celle de ses armes
Qui se rend la plus fatale aux cœurs.

Tous les jours entrent à son service
Mille Amours, suivis d'autant d'amants :
Chacun d'eux, content de son supplice,
Avec soin lui cache ses tourments.

Sa présence embellit nos bocages ;
Leurs ruisseaux sont enflés par mes pleurs :
Trop heureux d'arroser des ombrages
Où ses pas ont fait naître des fleurs !

L'autre jour, assis sur l'herbe tendre,
Je chantois son beau nom dans ces lieux ;
Les Zéphyrs accourant pour l'entendre,
Le portoient aux oreilles des dieux.

Je l'écris sur l'écorce des arbres ;
Je voudrois en remplir l'univers :
Nos bergers l'ont gravé sur des marbres
Dans un temple, au-dessus de mes vers.

C'est ainsi qu'en un bois solitaire
Lycidas exprimoit son amour.
Les échos, qui ne sauroient se taire,
L'ont redit aux bergers d'alentour.

ÉPITRE

A MADAME DE FONTANGES. 1680.

Charmant objet, digne présent des cieux,
Et ce n'est point langage de Parnasse,
Votre beauté vient de la main des dieux;
Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grace
Que d'être offerts au domteur des humains,
Accompagnés d'un mot de votre bouche,
Et présentés par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche!

Je me trouvai chez les dieux l'autre jour:
Par quel moyen? j'en perdis la mémoire.
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un dieu s'en vint, et m'ayant abordé:
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer, par grace singulière,
L'Olympe entier, et tout le firmament.
Ce dieu c'étoit Mercure, assurément;
Il en avoit tout l'air et la manière.

Après l'abord, il me montra du doigt
Force clartés qui partoient d'un endroit.
Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumière?
C'est le palais du monarque des dieux.
Et moi d'ouvrir incontinent les yeux.

Ce que je vis étoit d'une matière
Qui ne sauroit dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouir tout ensemble;
Astres brillants, et soleils radieux.
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux,
Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.

Avec Mercure en ce palais entré,
Selon leur rang je vis sur maint degré
Les dieux assis, Jupiter à leur tête:
Tous paroissoient en des atours de fête.
Le Sort ouvrit un livre à cent fermoirs,
Puis fit crier dans les sacrés manoirs
Par trois hérauts, à trois fois différentes,
Le contenu des paroles suivantes:

De par Jupin soient les dieux avertis,
Conformément à nos divins usages,
Que l'on va faire au ciel deux mariages,
Avant qu'ils soient sur la terre accomplis.

Au mot d'hymen je vis chacun se taire,
Et les ouïs par trois fois publier;
L'un pour Conti, l'autre pour l'héritier
Du Jupiter de ce bas hémisphère.

On applaudit; puis, silence étant fait,
Le dieu des vers lut deux épithalames.
En voici l'un: Couple heureux et parfait,
Couple charmant, faites durer vos flammes
Assez long-temps pour nous rendre jaloux;
Soyez amants aussi long-temps qu'époux.
Douce journée! et nuit plus douce encore!
Heures, tardez; laissez au lit l'Aurore.
Le temps s'envole; il est cher aux amants:
Profitez donc de ses moindres moments,
Jeune princesse, aimable autant que belle,
Jeune héros, non moins aimable qu'elle;
Le temps s'envole, il faut le ménager;
Plus il est doux, et plus il est léger.

Phébus se tut: et bien que dans leur ame
Les immortels enviassent Conti,
Du couple heureux et si bien assorti
L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame,
S'il se pouvoit. Puis le père des vers,
Changeant de ton pour l'autre épithalame,
Lut ce qui suit: Chantez, peuples divers;
Que tout fleurisse aux terrestres demeures.
Ne tardez plus, avancez, lentes Heures,
Allez porter aux humains un printemps
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez; hâtez l'heur et la joie
Du fils des dieux, à qui l'Olympe envoie
Une princesse au regard enchanteur.
Mille beaux dons éclatent dans son cœur;
En son esprit, en son corps mille charmes:
Amour la suit, Amour a pris des armes

Qui soutiendront l'honneur de son carquois.
Prince, il faudra se rendre cette fois.

Ces chants finis, je ne saurois vous dire
Comment enfin chacun se sépara.
Mercure seul avec moi demeura.
J'obtins de lui que de ce vaste empire
L'on m'ouvriroit les temples; et je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux prétendre
Le premier rang aux célestes lambris.
L'un c'est Louis; l'autre, c'est Alexandre.
De ces deux rois je comparai les faits,
Non la personne; elle est trop différente:
Et Statira, qui se méprit aux traits
Du conquérant dont la Grèce se vante,
Au roi des Francs n'auroit jamais erré:
Toujours ce prince aux regards se présente
Mieux fait qu'aucun dont il soit entouré.
Je vis encore une jeune merveille;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille:
Mais c'est vous-même; et Mercure me dit
Comment le ciel un tel œuvre entreprit.
Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venoit de lui rendre,
Nous dit à tous: Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau, comme tu peux penser;
Minerve en fit un patron tout-à-l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament;
Chaque déesse, et chaque objet charmant

Qui brille au ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage.
Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, et Vénus sa beauté,
Flore son teint, et les Graces leurs graces.
Heureux mortel! en un point tu surpasses
Tous tes pareils; car lequel d'entre vous,
Favorisé jusqu'à ce point par nous,
A jamais vu l'Olympe et sa structure?
Retourne-t'en; conte ton aventure;
Chante aux humains ces miracles divers.
Il n'eut pas dit, que, sans autre machine,
Je me revis dans le bas univers.
Divin objet, voilà votre origine;
Agréez-en le récit dans ces vers.

AU ROI.

POUR LULLI,

QUI DÉDIE A SA MAJESTÉ L'OPÉRA D'AMADIS.

Du premier Amadis je vous offre l'image.
Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut corsage:
J'y trouverois votre air, à tout considérer,
Si quelque chose à vous se pouvoit comparer.

La Victoire pour lui sut étendre ses ailes;
Mars le fit triompher de tous ses concurrents:

Passa-t-il à l'amour? il eut le cœur des belles.
Vous vous reconnoissez à ces traits différents.

Nul n'a porté si haut cette double conquête:
Les deux moitiés du monde ont su vous couronner;
Et les myrtes qu'Amour vous a fait moissonner
Sont tels, que Jupiter en auroit ceint sa tête.

En vous tout est enchantement.
Plus d'un illustre évènement
Rendra chez nos neveux votre histoire incroyable.
Vos beaux faits ont partout tellement éclaté,
Que vous nous réduisez à chercher dans la fable
L'exemple de la vérité.

Voilà, sire, sur vous quelles sont mes pensées:
Pour vous plaire, Uranie en vers les a tracées.
Quant à moi, dont les chants vous attiroient jadis,
Je dois à votre choix ce sujet d'Amadis,
Je vous dois son succès; car j'aurois peine à dire
Entre vous et Phébus lequel des deux m'inspire.
Je ne puis, pour m'en ressentir,
Qu'employer à vous divertir
Mes soins, mon art, et mon génie,
Et tous les moments de ma vie.
Veuillent dans ce projet m'assister les neuf Sœurs!
Je le trouve assez beau pour donner de l'envie
Aux chantres dont l'Olympe admire les douceurs.

AU ROI.

POUR LULLI,

QUI DÉDIE A SA MAJESTÉ L'OPÉRA DE ROLAND.

Agréez de mon art les présents ordinaires;
Ne les recevez point, en hommages vulgaires,
Dans la foule de ceux qu'attire ce séjour:
Votre mérite est tel, que tout lui fait la cour;
La déesse aux ailes légères
Lui fait partout des tributaires.
Il en vient des portes du jour:
C'est de là que partit la belle
Qui préféra Médor au héros de ces vers.
Son hymen attira cent monarques divers.
L'amante de Pâris avoit jadis, comme elle,
Intéressé dans sa querelle
Tous les maîtres de l'univers.

Le bruit que ces beautés au dieu Mars ont fait faire
N'est rien près des combats qu'il entreprend pour vous.
Vos exploits ont rempli l'un et l'autre hémisphère
D'admirateurs et de jaloux.
Au milieu des plaisirs d'un triomphe si doux,
Plaignez le paladin que mon art vous présente.
Son malheur fut d'aimer: quelle ame en est exempte?
Il suivit à la fin de plus sages conseils:

Au lieu de ses amours il servit sa patrie;
Son prince disposa du reste de sa vie.
Vous savez mieux qu'aucun employer ses pareils.

Charlemagne vous cède: il vainquit; mais la suite
Détruisit après lui ces grands évènements.
Maintenant notre empire a, par votre conduite,
D'inébranlables fondements.

Ici les muses sans alarmes
Se promènent parmi les bois;
Leurs chants en sont plus beaux, aussi-bien que leurs voix:
Si j'en crois Apollon, les miens ont quelques charmes;
Puissent-ils relâcher tous vos soins désormais!
Vous imposez silence à la fureur des armes;
Goûtez dans nos chansons les douceurs de la paix.

LE COMTE DE FIESQUE

AU ROI.

Vous savez conquérir les états et les hommes;
Jupiter prend de vous des leçons de grandeur;
Et nul des rois passés, ni du siècle où nous sommes,
N'a su si bien gagner l'esprit avec le cœur.

Dans les emplois de Mars, vos soins, votre conduite,
Votre exemple et vos yeux animent nos guerriers;
Vous étendez partout l'ombre de vos lauriers:
La terre enfin se voit réduite

A vous venir offrir cent hommages divers;
Vous avez enfin su contraindre
Tous les cantons de l'univers
A vous obéir ou vous craindre.

J'étois près de céder aux destins ennemis,
Quand j'ai vu les Génois soumis,
Malgré les faveurs de Neptune,
Malgré des murs où l'art humain
Croyoit enchaîner la fortune
Que vous tenez en votre main.
Cette main me relève ayant abaissé Gène;
Je ne l'espérois plus, je n'en suis plus en peine.
Vos moindres volontés sont autant de décrets;
Vos regards sont autant d'oracles:
Je ne consulte qu'eux; et, malgré les obstacles,
Je laisse agir pour moi vos sentiments secrets.

Vous témoignez en tout une bonté profonde,
Et joignez aux bienfaits un air si gracieux,
Qu'on ne vit jamais dans le monde
De roi qui donnât plus, ni qui sût donner mieux.

BALLADE

POUR MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

OR est venu dedans notre univers
Cet héritier d'un assez bel empire,
Cet enfant cher à cent peuples divers,
Cher au héros par lequel il respire,
Cher à Louis; et cela c'est tout dire:
C'en est assez pour obliger les dieux
A conserver des jours si précieux;
Jours où leur main tous ses trésors enserre.
Depuis qu'on voit la lumière des cieux,
Plus beau présent ne s'est fait à la terre.

Notre Apollon, dans ses divins concerts,
Chante déjà cet enfant sur la lyre:
Je vois pour lui méditer tant de vers,
Qu'impossible est aux neuf Sœurs d'y suffire.
Bien que ma muse aux grands efforts n'aspire,
Je m'écrierai d'un ton audacieux:
Par cet enfant de gloire ambitieux,
Aux bords lointains puisse passer la guerre!
Puisse la paix s'affermir en ces lieux!
Plus riches dons ne se font sur la terre.

Il nous promet des printemps sans hivers,
Point d'aquilons, un éternel zéphyre.

Bien peu de cœurs éviteront ses fers;
C'est ce qu'un sage aux astres m'a fait lire:
Amour l'appelle avec un doux sourire.
Bellone aussi le rendra glorieux.
Louis sera, d'un soin laborieux,
Son maître en l'art de lancer le tonnerre;
Il en tiendra cet air impérieux:
Plus beau talent ne règne sur la terre.

ENVOI

A MADAME LA DAUPHINE.

Princesse aimable et d'esprit gracieux,
Regardez bien ce qui s'est fait de mieux
Depuis qu'hymen des nœuds d'amour nous serre;
Sur cet enfant ayez toujours les yeux:
Plus digne soin n'est pour vous sur la terre.

VERS

Mis au bas de chaque Saison, à un Almanach donné pour étrenne, par le Roi, à madame de Fontange, en 1681.

JANVIER, FÉVRIER et MARS.

Tout est fait pour Louis; et, dans leur consistoire,
Les dieux ont résolu de suivre ses désirs.
Mars a passé le Rhin jusqu'ici pour sa gloire;
L'Amour [1] le va bientôt passer pour ses plaisirs.

AVRIL, MAI et JUIN.

Le retour des zéphyrs nous annonçoit la guerre;
Les cœurs sont à présent pleins d'un autre souci:
Et jamais le printemps n'amena sur la terre
Tant d'amoureux désirs que fera celui-ci.

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE.

Flore a fait son devoir; Cérès, Bacchus, Pomone,
Feront aussi le leur, si je lis dans les cieux:
Un printemps éternel, une éternelle automne,
En faveur de Louis vont régner dans ces lieux.

OCTOBRE, NOVEMBRE et DÉCEMBRE.

Des fruits d'un doux hymen je vois l'heureux présage,
Avant que de cet an l'on ait atteint le bout:
Il doit naître un enfant qui surmonteroit tout,
Si son aïeul n'avoit achevé cet ouvrage.

---

[1] Madame la dauphine.

AU ROI.

BALLADE. 1684.

Roi vraiment roi (cela dit toute chose),
Forcez encor quelques remparts flamands,
Et puis la paix, jointe au retour des roses,
Repeuplera l'univers d'agréments.
Vous domtez tout, même les éléments,
Tant vous savez à propos entreprendre.
Mars, chaque hiver, s'en revenoit attendre
A son foyer les Zéphyrs paresseux;
D'autres leçons vous lui faites apprendre:
L'évènement n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable;
Attaquez-vous, tout cède en peu de temps:
Il faut dix ans aux héros de la fable;
A vous, dix jours, quelquefois des instants.
Le bruit que font vos exploits éclatants
Perce les cieux; l'Olympe les admire:
Ses habitants protègent votre empire;
Le ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il? car, vous n'avez qu'à dire,
L'évènement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter, dans Homère,
Emporter seul tout le reste des dieux;

Tel, balançant l'Europe tout entière,
Vous luttez seul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux immortels. Jupin, croulant la terre,
Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui prenez votre tonnerre;
L'évènement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable
Par ce grand art qui fait les conquérants:
Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
Des Scipions vous remplissez les rangs.
Auguste et Jule, en vertus différents,
Vous feront place entr'eux deux dans l'histoire.
Vos premiers pas courants à la victoire,
Ont tout soumis; et ce cœur généreux
Dans les derniers affecte une autre gloire:
L'évènement n'en peut être qu'heureux.

ENVOI.

Ce doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes muses inquiètes.
Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits, qui ne sont que sornettes.
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes:
L'évènement ne peut m'être qu'heureux.

ÉPITRE

A. S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI. 1685.

Pleurez-vous aux lieux ou vous êtes ?
La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites ?
Ne pouvez-vous lui résister ?
Dois-je enfin, rompant le silence,
Ou la combattre, ou la flatter,
Pour adoucir sa violence ?
Le dieu de l'Oise est sur ces bords,
Qui prend part à votre souffrance ;
Il voudroit les orner par de nouveaux trésors,
Pour honorer votre présence.
Si j'avois assez d'éloquence,
Je dirois qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirois pas : rien ne rit sous les cieux
Depuis le moment odieux
Qui vous ravit un frère aimé d'amour extrême.
Ce moment, pour en parler mieux,
Vous ravit dès-lors à vous-même.

Conti dès l'abord nous fit voir
Une ame aussi grande que belle.
Le ciel y mit tout son savoir,
Puis vous forma sur ce modèle.

Digne du même encens que les dieux ont là-haut,
Vous attiriez des cœurs l'universel hommage;
L'un et l'autre servoit d'exemplaire et d'image:
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour être un parfait assemblage.
Je n'y trouvois qu'un seul défaut,
C'étoit d'avoir trop de courage.

Par cet excès on peut pécher:
Conti méprise trop la vie.
A travers les périls pourquoi toujours chercher
Les noms dont après lui sa mémoire est suivie?
Ces noms, qu'alors aucun n'envie,
N'ont rien là-bas de consolant:
Achille en est un témoignage.
Il eut un désir violent
De faire honneur à son lignage;
Il souhaita d'avoir un temple et des autels:
Homère en ses vers immortels
Le lui bâtit. Sa propre gloire
Y dure aussi dans la mémoire
Des habitants de l'univers.
Cependant Achille, aux enfers,
Prise moins l'honneur de ce temple
Que la cabane d'un berger.
Profitez-en: c'est un exemple
Qui mérite bien d'y songer.

Songez-y donc, seigneur; examinez la chose,
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois:
L'Achéron ne rend rien. Si nos pleurs étoient cause
Qu'il révoquât ces tristes lois,

Nous reverrions Conti; mais ni le sang des rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance,
Ne font changer du Sort la fatale ordonnance
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran des morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée: a-t-il lui-même
Rien gagné sur la Parque blême?
Il obtint en vain ses amours.
Tous deux avoient du Styx repassé les contours;
Il vit redescendre Euridice.
Il protesta de l'injustice;
Il implora l'Olympe, et neuf jours et neuf nuits
Importuna de ses ennuis
Les échos des rivages sombres.
Quand j'irois, comme lui, redemander aux ombres
Les Contis, princes belliqueux,
On me diroit que le Cocyte
Ne considère aucun mérite:
Je ne reviendrois non plus qu'eux.
Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture.
L'ami de Mécénas, Horace, dans ses sons
L'avoit dit devant lui; devant eux la nature
L'avoit fait dire en cent façons.
Les neuf Sœurs et leurs nourrissons
Depuis long-temps, en leurs chansons,
Répètent que l'on voit recommencer l'année,
Et que jamais la destinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux.
Conservez donc, seigneur, des jours si précieux;
Que le temps sèche au moins vos larmes:
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.

Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous possède ;
Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remède ?

CHANSON.

Tout se suit ici-bas ; le plaisir et la peine,
Le printemps, les hivers, tout garde cette loi :
Amour en exempta Clymène ;
L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.

AUTRE.

Si nos langueurs et notre plainte
Faisoient perdre à la jeune Aminte
Ou quelque charme ou quelque amant,
On pourroit fléchir la cruelle;
Mais lorsque je la vois rire de mon tourment,
Je ne l'en trouve que plus belle.

ÉPITRE

A LL. AA. SS.

MADEMOISELLE DE BOURBON,

ET MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI.

1688.

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
        Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant souhaité.
Ce guerrier, qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée
Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condés ne peut rien refuser.

Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours;
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie:
Il descend de l'Olympe environné d'Amours
        Dont Conti doit être la proie:
        Vénus à Bourbon les envoie.
        Ils avoient l'air moins attrayant
        Le jour qu'elle sortit de l'onde,

Et rendit surpris notre monde
De voir un peuple si brillant.

Le chœur des Muses se prépare :
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons ;
Lui-même il apporte sa lyre.
Déjà l'amante de Zéphyre,
Et la déesse du matin,
Des dons que le printemps étale
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous, pour qui les dieux ont des soins si pressants,
Bourbon, aux charmes tout-puissants,
Ainsi qu'à l'ame toute belle,
Conti, par qui sont effacés
Les héros des siècles passés,
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle !
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour ;
Les graces et l'esprit, seuls soutiens de l'amour.
Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et princesse, on trouve deux chemins ;
L'un de tiédeur, commun chez les humains ;
La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point ; c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiète.
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite ;
L'amant alors se comporte en époux.

Ne sauroit-on établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi?
Prince et princesse, entreprenez l'affaire;
Nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience;
Soyez amants fidèles et constants.
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point; écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dressé cet horoscope :

Pratiquer tous les agréments
Qui des époux font des amants,
Employer sa grace ordinaire,
C'est ce que Conti saura faire.
Rendre Conti le plus heureux
Qui soit dans l'empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que Bourbon saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune amour
Plus beau que l'enfant de Cythère,
En un mot semblable à son père.
Former cet enfant sur les traits
Des modèles les plus parfaits,
C'est ce que Bourbon saura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi Bourbon n'entend rien.

VERS,

A LA MANIÈRE DE NEUF-GERMAIN,

SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

1688.

Va chez le Turc et le Sophi,
Muse, et dis, de Tyr à Cadis,
Que, malgré la ligue d'Augsbourg,
Monseigneur a pris Philisbourg.

Tu pourras jurer, par ma fy,
C'est le digne héritier des lys.
Comment diable! il prend comme un bourg
L'inexpugnable Philisbourg.

Seize jours au siège ont suffi:
D'autres guerriers y sont vieillis.
Ce premier labeur, ou labour,
Donne à la France Philisbourg.

Le dieu du Rhin en a dit: Fy!
Je sens les corps ensévelis,
Et non le bois de Calambourg,
Le long des murs de Philisbourg.

Staremberg, d'orgueil tout bouffi,
Nous donnoit trois mois accomplis

Avant qu'ouïr sur le tambour
La chamade dans Philisbourg.

Il s'est trompé dans son défi :
Nos quartiers vont être établis
Sur mainte ville et maint faubourg,
Par la prise de Philisbourg.

Ma foi, l'empire est déconfi,
Si bientôt ne sont démolis,
Par la paix, les murs de Fribourg
Et l'imprenable Philisbourg.

BALLADE

SUR LE NOM

DE LOUIS LE HARDI,

Que les soldats ont donné à Monseigneur pendant le siège de Philisbourg.

Un de nos fantassins, très bon nomenclateur,
Du titre de HARDI baptisant monseigneur,
Le fera sous ce nom distinguer dans l'histoire.
Ce soldat par chacun fut d'abord applaudi.
Le prince et son parrain feront dire à leur gloire:
Louis le bien nommé, c'est Louis le hardi.

D'un pareil nom de guerre on traitoit les neuf preux:
Notre jeune héros le mérite mieux qu'eux.

J'aime les sobriquets qu'un corps-de-garde impose;
Ils conviennent toujours: et quant à moi, je di,
Pour ajouter encor quelque lustre à la chose:
Louis le bien nommé, c'est Louis le hardi.

Adam, qui sur les fonts tint les êtres divers
Dont il plut au Seigneur de peupler l'univers,
Adam, parrain bannal de toutes les familles,
Adam, dis-je, par qui chaque nom fut ourdi,
N'y rencontroit pas mieux que nos braves soudrilles.
Louis le bien nommé, c'est Louis le hardi.

ENVOI.

L'homme n'engendre guère à soixante et dix ans.
Si le cas m'arrivoit, comme à certaines gens,
J'irois à ce soldat, et sans tant de mystère,
Tout autre choix à part, je dirois: Kadédi,
Viens tenir mon enfant; tu seras mon compère:
Louis le bien nommé, c'est Louis le hardi.

LE SONGE.

POUR MADAME

LA PRINCESSE DE CONTI.

La déesse Conti m'est en songe apparue:
Je la crus de l'Olympe ici-bas descendue.
Elle étaloit aux yeux tout un monde d'attraits,

Et menaçoit les cœurs du moindre de ses traits.
Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa vue,
On reconnoît bientôt de quel sang vous sortez.
L'air, la taille, le port, un amas de beautés,
Tout excelle en Conti; chacun lui rend les armes:
Sa présence en tous lieux fera dire toujours :
        Voilà la fille des Amours;
        Elle en a la grace et les charmes.
On ne dira pas moins, en admirant son air,
        C'est la fille de Jupiter.
Quand Morphée à mes sens présenta son image,
Elle alloit en un bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux; ses regards et son port
Remplissoient en chemin les cœurs d'un doux transport.
Le songe me l'offrit par les Graces parée;
Telle aux noces des dieux ne va point Cythérée :
Telle même on ne vit cette fille des flots
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent aux bois la nymphe et la bergère:
L'herbe l'auroit portée; une fleur n'auroit pas
        Reçu l'empreinte de ses pas :
Elle sembloit raser les airs à la manière
        Que les dieux marchent dans Homère.
        Ceci n'est-il point trop savant?
Des éruditions la cour est ennemie:
        Même on les voit assez souvent
        Rebuter par l'académie.
Hélas! en cet endroit mon songe fut trop court;
Je sentis effacer de si douces images;
Et, la nuit ramenant les entretiens du jour,
Je me représentai de perfides courages,

Je ramassai les bruits que de divers endroits
Vient répandre chez nous la déesse aux cent voix,
Qui du songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée, accompagné de ses plus noirs démons,
Me peignit cent états brouillés en cent façons.
A Conti succéda ce que fait l'Angleterre:
Je ne vis qu'un chaos plein d'appareils de guerre.
Que les enfants de Mars ont un différent air
De la fille de Jupiter !
Songe, par qui me fut son image tracée,
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma pensée?
En finissant trop tôt vous causez trop d'ennuis.
Faites de vos faveurs un plus juste partage;
Et revenez toutes les nuits,
Ou durez un peu davantage.

VERS

POUR LE PORTRAIT

DE M. BERTIN.

Ces dessins à Bertin, des beaux arts protecteur,
Sont dédiés avec justice:
Le portrait et le nom de leur adorateur
Conviennent à leur frontispice.

VERS

POUR M. VANDEBRUGE.

Ce juste admirateur des dessins de La Fage,
D'un auteur si parfait multipliant l'ouvrage,
En va rendre le fruit désormais plus commun.
Il veut que son héros devienne aussi le nôtre ;
Et que le monde entier puisse apprendre de l'un
Par les soins que s'est donnés l'autre.

ÉPITRE

A MADAME DE LA FAYETTE,

EN LUI ENVOYANT UN PETIT BILLARD.

Ce billard est petit ; ne l'en prisez pas moins :
Je prouverai par bons témoins,
Qu'autrefois Vénus en fit faire
Un tout semblable pour son fils.
Ce plaisir occupoit les Amours et les Ris,
Tout le peuple enfin de Cythère.
Au joli jeu d'aimer je pourrois aisément
Comparer après tout ce divertissement,
Et donner au billard un sens allégorique.
Le but est un cœur fier ; la bille, un pauvre amant ;

La passe et les billards, c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plus tôt l'objet de son amour;
Les belouses, ce sont maint périlleux détour,
Force pas dangereux, où souvent de soi-même
        On s'en va se précipiter,
Ou souvent un rival s'en vient nous y jeter
        Par adresse et par stratagême.
Toute comparaison cloche, à ce que l'on dit:
        Celle-ci n'est qu'un jeu d'esprit
        Au-dessous de votre génie.
Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie?
Le Faste et l'Amitié sont deux divinités
Enclines, comme on sait, aux libéralités.
Discerner leurs présents n'est pas petite affaire:
L'Amitié donne peu, le Faste beaucoup plus;
        Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
Vous jugez autrement de ces dons superflus:
Mon billard est succinct, mon billet ne l'est guère.
Je n'ajouterai donc à tout ce long discours
Que ceci seulement, qui part d'un cœur sincère:
        Je vous aime, aimez-moi toujours.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Désormais que ma muse, aussi-bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,

Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillois en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours; ni force, ni prière,
Sacrifices, ni vœux, n'alongent la carrière;
Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre;
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques;
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois;
Cent autres passions des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens répareroit ces maux;
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre: on se fait une idole
De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent:
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard.
Car, qui sait les moments prescrits à son départ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts; à quoi les emploîrai-je?
Si j'étois sage, Iris (mais c'est un privilège

Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avois un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrois vos leçons, au moins en quelque chose.
Les suivre en tout, c'est trop; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces.
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser,
J'entends que l'on me dit: Quand donc veux-tu cesser?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie:
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.
Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
L'inconstance d'une ame en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent:
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien! prends, si tu veux, encor d'autres chemins;
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière;
Tente tout, au hasard de gâter la matière;
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois.
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte:
Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte.
Seroit-ce point de vous qu'elle viendroit aussi?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.

Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours;
Mais, quoi! je suis volage en vers comme en amours.
En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse;
Je ne prétends ici que dire ingénûment
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon ame,
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.
Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre;
Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans:
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre:
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité;
Faire usage du temps et de l'oisiveté;
S'acquitter des honneurs dus à l'être suprême;
Renoncer aux Phyllis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

ÉPITRE

A MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE D'AVRANCHES,

En lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toscanella.

Je vous fais un présent capable de me nuire;
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire:
Car enfin, qui le suit? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule; et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut, sans foiblesse,
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
Craindre ces écrivains! on écrit tant chez nous!
La France excelle aux arts; ils y fleurissent tous.
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes;
Et sans art nous loûrions le succès de ses armes!
Dieu n'aimeroit-il plus à former des talents?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents?
Leurs discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles;
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte ; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage ;
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits ;
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite ;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté.
Je ne nomme personne : on peut tous nous connoître.
Je pris certain auteur [1] autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter. A la fin, grace aux dieux,
Horace par bonheur me décilla les yeux.

---

[1] Quelques auteurs de ce temps-là affectoient les antithèses, et ces sortes de pensées qu'on appelle CONCETTI. Cela a suivi immédiatement Malherbe.

L'auteur avoit du bon, du meilleur; et la France
Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés? j'en demeurai ravi.
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses:
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses [1].
On me dit là-dessus, De quoi vous plaignez-vous?
De quoi? Voilà mes gens aussitôt en courroux;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
Qu'a-t'il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.
J'avoûrai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent;
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des Ultramontains un auteur sans brillants.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens;
Ils sont tous d'un pays du fond de l'Amérique:
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor?
Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,

---

[1] Vers de Malherbe.

J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle auroit ses savants et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon?
La Grèce en fourmilloit dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre:
Des bergères d'Urfé [1] chacun est idolâtre:
On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet;
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet:
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse;
Il me feroit trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu,
Veut de la patience, et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.

Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières;
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers.
Cependant, agréez mon rhéteur et mes vers.

---

[1] Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée.

ÉPITRE
A M. DE VENDÔME.
1690.

PRINCE, qui faites les délices
Et de l'armée et de la cour,
Du vieux soldat et des milices,
Et de toute la gent qu'assemble le tambour;
Le bruit de votre maladie
A fait trembler pour votre vie.
Il n'est pèlerinage où nous n'ayons songé:
Que si personne n'a bougé,
C'est que le monarque lui-même
Rassura d'abord les esprits;
Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une vitesse extrême.
Sans cela tout étoit perdu;
Le poëte avoit l'air d'un Rendu,
Comment! d'un Rendu? D'un ermite,
D'un Santoron, d'un Santena [1],
D'un déterré, bref, d'un qui n'a
Vu de long-temps plat ni marmite.
Il sembloit à me voir que je fusse aux abois:
Fieubet [2] auprès de Gros-Bois

[1] Courtisans qui se sont retirés.

[2] Conseiller d'état retiré aux Camaldules.

Tient contenance moins contrite.
Non qu'il se soit du tout privé
Des commodités de la vie :
Même on dit qu'il s'est réservé
Sa cuisine et son écurie,
Des gens pour le servir ; le nécessaire enfin ;
Un peu d'agréable : et lui fin.
Cet exemple est fort bon à suivre :
J'en sais un meilleur ; c'est de vivre.
Car est-ce vivre, à votre avis,
Que de fuir toutes compagnies,
Plaisants repas, menus devis,
Bon vin, chansonnettes jolies ;
En un mot, n'avoir goût à rien ?
Dites que non, vous direz bien.
Je veux de plus qu'on se comporte
Sans faire mal à son prochain ;
Qu'on quitte aussi tout mauvais train :
Je ne l'entends que de la sorte.
Tant que votre altesse, seigneur,
Et celle encor du grand-prieur,
Aurez une santé parfaite,
Je renonce à toute retraite.
Mais dès qu'il vous arrivera
Le moindre mal, on me verra
Vite à Saint-Germain de la Truite [1],
Frère servant d'un autre ermite,
Qui sera l'abbé de Chaulieu [2].
Sur ce, je vous commande à Dieu.

---

[1] Prieuré de l'abbé de Chaulieu.

[2] Favori et intendant de M. de Vendôme.

ÉPITRE

A M. DE VENDÔME.

1691.

QUAND on croyoit la campagne achevée,
Et toute chose au printemps réservée,
Arrive un fait, sous les ordres d'un roi
Né pour donner au monde entier la loi,
Sage et puissant, grand sur mer et sur terre,
Voulant la paix, quoiqu'il fasse la guerre
Avec succès depuis plus de trente ans;
Très bien servi par tous ses combattants;
Craint au dehors; au dedans chacun l'aime,
Tout se soumet à son pouvoir suprême.
Or je croyois devoir m'étendre sur ceci;
Car vous l'aimez, comme il vous aime aussi.
Il vous l'écrit (c'est beaucoup que d'écrire,
Pour un roi tel qu'est le roi notre sire!)
Avec des mots d'estime et d'amitié;
Et je n'en dis encor que la moitié.

Venons au fait. En Piémont notre armée,
Sous Catinat à vaincre accoutumée,
Complètement a battu l'ennemi,
Et la victoire a pris notre parti.
De Catinat je dirai quelque chose.
Sur lui le prince à bon droit se repose:

Ce général n'a guère son pareil;
Bon pour la main, et bon pour le conseil.
De vous, seigneur, on en peut autant dire;
Et quelque jour je veux encor l'écrire:
C'est mon dessein. Sur ce, je finirai,
Vous assurant que je suis et serai
De votre altesse humble servant et poëte,
Qui tous honneurs et tous biens vous souhaite.
Ce mot de biens, ce n'est pas un trésor;
Car chacun sait que vous méprisez l'or.
J'en fais grand cas; aussi fait sire Pierre,
Et sire Paul, enfin toute la terre:
Toute la terre a peut-être raison.
Si je savois quelque bonne oraison
Pour en avoir, tant que la paix se fasse,
Je la dirois de la meilleure grace
Que j'en dis onc: grande stérilité
Sur le Parnasse en a toujours été.
Qu'y feroit-on, Seigneur? Je me console.
Si vers Noël l'abbé [1] me tient parole,
Je serai roi: le sage l'est-il pas?
Souhaiter l'or, est-ce l'être? Ce cas
Mérite bien qu'à vous je m'en rapporte:
Je tiens la chose à résoudre un peu forte.

---

[1] L'abbé de Chaulieu, chargé de faire toucher à M. de la Fontaine ce qu'avoit ordonné M. de Vendôme.

ÉPITRE

A M. DE NIERT,

SUR L'OPÉRA.

Niert, qui, pour charmer le plus juste des rois [1],
Inventas le bel art de conduire la voix,
Et dont le goût sublime à la grande justesse
Ajouta l'agrément et la délicatesse;
Toi qui sais mieux qu'aucun le succès que jadis
Les pièces de musique eurent dedans Paris;
Que dis-tu de l'ardeur dont la cour échauffée
Frondoit en ce temps-là les grands concerts d'Orphée,
Les passages d'Atto et de Léonora [2],
Et du déchaînement qu'on a pour l'opéra?
De machines d'abord le surprenant spectacle
Éblouit le bourgeois, et fit crier miracle:
Mais la seconde fois il ne s'y pressa plus;
Il aima mieux le Cid, Horace, Héraclius.
Aussi de ces objets l'ame n'est point émue,
Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets.
Souvent au plus beau char le contrepoids résiste;
Un dieu pend à la corde, et crie au machiniste;
Un reste de forêt demeure dans la mer,

[1] Louis XIII.

[2] Musiciens italiens.

Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.
Quand le théâtre seul ne réussiroit guère,
La comédie au moins, me diras-tu, doit plaire :
Les ballets, les concerts, se peut-il rien de mieux
Pour contenter l'esprit et réveiller les yeux ?
Ces beautés néanmoins, toutes trois séparées,
Si tu veux l'avouer, seroient mieux savourées.
De genres si divers le magnifique appas
Aux règles de chaque art ne s'accommode pas.
Il ne faut pas, suivant les préceptes d'Horace,
Qu'un grand nombre d'acteurs le théâtre embarrasse ;
Qu'en sa machine un dieu vienne tout ajuster.
Le bon comédien ne doit jamais chanter.
Le ballet fut toujours une action muette :
La voix veut le téorbe, et non pas la trompette ;
Et la viole, propre aux plus tendres amours,
N'a jamais jusqu'ici pu se joindre aux tambours.
Mais en cas de vertus, Louis, qui par pratique
Sait que, pour en avoir une seule héroïque,
Il faut en avoir mille, et toutes à-la-fois,
Veut voir si, comme il est le plus puissant des rois,
En joignant, comme il fait, mille plaisirs de même,
Il en peut avoir un dans le degré suprême.
Comme il porte au-dehors la terreur et l'amour,
Humain dans son armée autant que dans sa cour,
Il veut, sur le théâtre ainsi qu'à la campagne,
La foule qui le suit, l'éclat qui l'accompagne ;
Et son peuple, qui l'aime et suit tous ses désirs,
Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.
Ce n'est plus la saison de Raymon ni d'Hilaire [1] ;

---

[1] Célèbres chanteuses pendant la minorité de Louis XIV.

Il faut vingt clavecins, cent violons, pour plaire.
On ne va plus chercher au fond de quelque bois
Des amoureux bergers la flûte et le hautbois;
Le téorbe charmant, qu'on ne vouloit entendre
Que dans une ruelle avec une voix tendre,
Pour suivre et soutenir par des accords touchants
De quelques airs choisis les mélodieux chants;
Boisset, Gautier, Hémon [1], Chambonnière [2], la Barre [3],
Tout cela seul déplaît, et n'a plus rien de rare.
On laisse là Dubut [4], et Lambert, et Camus [5];
On ne veut plus qu'Alceste, ou Thésée, ou Cadmus [6].
Que l'on n'y trouve point de machines nouvelles,
Que les vers soient mauvais, que les voix soient cruelles;
De Baptiste épuisé les compositions
Ne sont, si vous voulez, que répétitions.
Le François, pour lui seul contraignant sa nature,
N'a que pour l'opéra de passion qui dure.
Les jours de l'opéra, de l'un à l'autre bout
Saint-Honoré, rempli de carrosses partout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'opéra tout seul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis;
La coquette s'y fait mener par ses amis;
L'officier, le marchand, tout son rôti retranche,
Pour y pouvoir porter tout son gain le dimanche.

---

[1] Habiles musiciens.

[2] Excellent claveciniste.

[3] Le premier pour la flûte.

[4] Qui touchoit admirablement le luth.

[5] Qui chantèrent si bien, et composèrent de si beaux airs.

[6] Opéra de Quinault et de Lulli.

On ne va plus au bal, on ne va plus au cours :
Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours ;
Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.
Avec mille autres biens, le jubilé fera
Que nous serons un temps sans parler d'opéra ;
Mais aussi, de retour de mainte et mainte église,
Nous irons, pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain [1] faire une station :
Certain, par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux arts également savante ;
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnière, Hardel, les Couperains [2].
De cet aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'Isis et toute sa musique :
Je ne veux rien de plus, je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'esprit, et l'oreille, et les yeux.

---

[1] Amie particulière de M. de Niert, premier valet-de-chambre du roi, âgée alors de quinze ans, et très habile claveciniste. Elle mourut de la petite vérole en 1711.

[2] Les plus habiles maîtres de clavecin et d'orgue.

PARAPHRASE

DU PSAUME XVII.

Diligam te, Domine.

Où sont ces troupes animées?
Où sont-ils, ces fiers ennemis?
Je les ai vaincus et soumis:
Gloire en soit au Dieu des armées!
Par lui je me vois triomphant;
Il me protège, il me défend:
Je n'ai qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'entendre.
Que de l'aimer toujours louable est le dessein!
Quelle place en mon cœur ne doit-il point prétendre,
Après m'avoir offert un asile en son sein?

De leur triste et sombre demeure
Les démons, esprits malheureux,
Venoient d'un poison dangereux
Menacer mes jours à toute heure.
Ils entroient jusqu'en mes sujets,
Jusqu'en mon fils, dont les projets
Me font encor frémir de leur cruelle envie;
Jusqu'en moi-même enfin, par un secret effort;
Et mon esprit, troublé des horreurs de ma vie,
M'a plus causé de maux que l'enfer ni la mort.

Les méchants, enflés de leurs ligues,
Contre moi couroient irrités,

Comme torrents précipités
Dont les eaux emportent les digues,
Lorsque Dieu, touché de mes pleurs,
De mes soupirs, de mes douleurs,
Arrêta cette troupe à me perdre obstinée.
Ma prière parvint aux temples étoilés,
Parut devant sa face, et fut entérinée
D'un mot qui fit trembler les citoyens ailés.

Tout frémit: sa voix, qui balance
Les rochers sur leurs fondements,
Alla troubler des monuments
Le profond et morne silence.
Que d'éclairs, sortant de ses yeux,
Et sur la terre et dans les cieux
Firent étinceler le feu de sa colère!
Que son front en brilloit! qu'il en fut allumé!
Et qu'avecque raison l'un et l'autre hémisphère
Craignit devant les temps d'en être consumé!

N'approche pas; car notre vue
Ne peut souffrir tant de rayons:
Sans te voir, Seigneur, nous croyons
Que ta présence en est pourvue.
Quoi! tu viens pour tes alliés!
Les cieux s'abaissent sous tes piés;
Les vents, les chérubins, te portent sur leurs ailes:
Et ce nuage épais qui couvre ta grandeur,
Veut rendre supportable à nos foibles prunelles
De ton trône enflammé l'éclatante splendeur.

Tel, tu trompas la gent noircie

Dont le Nil arrose les champs,
Quand la foule de ces méchants
Fut par les vagues éclaircie;
Tel, ton courroux suivi d'éclairs
Fondit sur eux du haut des airs,
Envoya dans leur camp la terreur et la foudre,
Frappa leur appareil d'orages redoublés,
Le brisa comme un verre, et fit mordre la poudre
Aux tyrans d'Israël sous leurs chars accablés.

Que les tiens ont de privilèges!
La mer fit rempart aux Hébreux,
Noyant les peuples ténébreux
De l'ost aux têtes sacrilèges.
On vit et furent découverts
Les fondements de l'univers,
Du liquide élément les canaux et les sources,
Le centre de la terre; et l'enfer, obligé
D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
Dans ses murs de métal craignit d'être assiégé.

Ainsi les torrents de l'envie
Croyoient m'arrêter en chemin,
Quand tu m'as conduit par la main
En des lieux plus surs pour ma vie.
Ainsi montroient leurs cœurs félons
Les Saüls et les Absalons,
Quand tu les a soumis à celui qui t'adore,
Qui pèche quelquefois, mais se repent toujours,
Et qui, pour te louer, n'attend pas que l'aurore
Se lève par ton ordre, et commence les jours.

Oui, Seigneur, ta bonté divine
Est toujours présente à mes yeux,
Soit que la nuit couvre les cieux,
Soit que le jour nous illumine:
Je ne sens d'amour que pour toi;
Je crains ton nom, je suis ta loi,
Ta loi pure et contraire aux lois des infidèles;
Je fuis des voluptés le charme décevant,
M'éloigne des méchants, prends les bons pour modèles,
Sachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit souvent.

Non que je veuille en tirer gloire.
Par toi l'humble acquiert du renom,
Et peut des temps et de ton nom
Pénétrer l'ombre la plus noire.
A leurs erreurs par toi rendus,
Sages et forts sont confondus,
S'ils n'ont mis à tes pieds leur force et leur sagesse.
Ce que j'en puis avoir, je le sais rapporter
Au don que m'en a fait ton immense largesse,
Par qui je vois le mal et peux lui résister.

Par toi je vaincrai des obstacles
Dont d'autres rois sont arrêtés;
Plus tard offerts que surmontés,
Ils me seront jeux et spectacles.
Par toi j'ai déjà des mutins,
Dont les cœurs étoient si hautains,
Évité comme un cerf les dents pleines d'envie;
Puis, retournant sur eux, frappé d'un bras d'airain
Ceux qui, d'un œil cruel envisageant ma vie,
Voyoient d'un œil jaloux mon pouvoir souverain.

Qu'ils soient jaloux, il ne m'importe:
D'entre leurs pièges échappé,
J'ai des rebelles dissipé
L'union peu juste et peu forte.
Par mon bras vaincus et réduits,
Un Dieu vengeur les a conduits
Aux châtiments gardés pour les têtes impies:
Leurs desseins tôt conçus se sont tôt avortés;
Et n'ont beaucoup duré leurs sacrilèges vies
Après les vains projets qu'ils avoient concertés.

Cette hydre aux têtes renaissantes,
Prête à mourir de son poison,
A vers le ciel hors de saison
Poussé des clameurs impuissantes;
Ni Bélial, ni ses suppôts,
N'ont su l'assurer du repos.
Aussi n'est-il de dieu que le Dieu que j'adore,
Que le Dieu qui commande à l'une et l'autre gent,
Depuis les peuples noirs, jusqu'à ceux que l'aurore
Éveille les derniers par son cours diligent.

C'est lui qui par des soins propices
Au combat enseigne mes mains,
Qui pour mes pieds fait des chemins
Sur les penchants des précipices;
C'est lui qui comble avec honneur
Mes jours de gloire et de bonheur,
Mon ame de vertus, mon esprit de lumières;
Il me dicte ses lois, me les fait observer :
Jusqu'aux derniers secrets de leurs beautés premières
Ses oracles divins ont daigné m'élever.

Dès qu'il m'aura prêté sa foudre,
Les méchants pour lui sans respect
S'écarteront à mon aspect,
Comme au vent s'écarte la poudre:
Pour fuir ils n'auront qu'à me voir.
Déjà mon nom et mon pouvoir
Sont connus des voisins du Gange et de l'Euphrate;
Israël, redouté de cent peuples divers,
Me craint et m'obéit; et, sans que l'on me flatte,
On me peut appeler le chef de l'univers.

Rendons-en des graces publiques
Au Dieu jaloux de son renom;
Faisons en l'honneur de son nom
Retentir l'air par nos cantiques:
Que ses bienfaits soient étalés.
Peuples voisins et reculés,
Jusqu'aux voûtes du ciel portez-en les nouvelles;
Dites qu'il est un Dieu qui répond à mes vœux;
Et que, m'ayant comblé de graces immortelles,
Il en réserve encor pour nos derniers neveux.

TRADUCTION

PARAPHRASÉE

DE LA PROSE *Dies iræ*.

DIEU détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrâsement sera l'avant-coureur:
Des suites du péché long et juste salaire,
Le feu ravagera l'univers à son tour.
Terre et cieux passeront; et ce temps de colère
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts:
L'ange rassemblera les débris de nos corps;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette, en tous lieux dispersé,
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annoncé.

De quel frémissement nous nous verrons saisis!
Qui se croira pour lors du nombre des choisis?
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paroîtront aux côtés d'un juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront; et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

La nature et la mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument

Ceux que dès son berceau le monde aura vu vivre.
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal;
Rien d'impuni. Le juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prîrai-je en ce jour d'être mon défenseur?
Sera-ce quelque juste? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes benins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux;
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage: en perdras-tu le fruit?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher;
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrois aisément me perdre et te venger.
Ne le fais point, Seigneur; viens plutôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon ame succombe.
Assure mon salut dès ce monde incertain;
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême;
Le larron te priant fut écouté de toi.
La prière et l'amour ont un charme suprême.
Tu m'as fait espérer même grace pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur;
La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage:
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé
Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis;
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière;
Fais-moi persévérer dans ce juste remords:
Je te laisse le soin de mon heure dernière;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

AU ROI ET A L'INFANTE.

MADRIGAL.

1660.

Heureux couple d'amants, race de mille rois,
Bien que de voir trembler cent peuples sous vos lois
Soit une gloire peu commune,
Vous avoûrez pourtant un jour
Qu'on est mieux couronné par les mains de l'Amour
Que par celles de la Fortune.

VERS

SUR LA GALE.

On vint m'apprendre l'autre jour
Une nouvelle assez fatale.
On dit que le printemps, dont le charmant retour
Produit en tout lieu de l'amour,
N'a produit chez toi que la gale;
Et que contre ce vilain tour
Ta colère étoit sans égale.

Il est vrai qu'aussi tout d'abord
Je sentis un peu de colère;
Mais, en rêvant sur cette affaire,
Je reconnus que j'avois tort:
Et si j'avois un choix à faire,
J'aimerois, mais de beaucoup mieux,
Avoir ce mal qu'être amoureux.
Car l'amour est un mal étrange;
Et devant un objet charmant
On se gratte le plus souvent
Tout autre part qu'il ne démange.
Le feu secret de ce poison
Nous cause une démangeaison
Qui fait qu'en se grattant d'autant plus on s'enflamme:
C'est la gangrène de notre ame;
C'est le farcin de la raison.
Oui, la gale vaut mieux, et sans comparaison;
Et toi-même tu vas le croire:
Car j'espère te faire voir
Que l'on doit trouver à l'avoir
Et du plaisir et de la gloire.

Çà, commençons par le plaisir.
Quel plaisir, quelle joie égale
Celle de visiter sa gale,
Lorsque l'on a quelque loisir?
Deux mains diversement fleuries
Par cent objets divers viennent plaire à nos yeux,
Et ces objets délicieux
Valent au moins les Tuileries:
Il n'est parterre, ni prairies,
Où les couleurs eclatent mieux.

On voit mille cirons, jaunes, blancs, rouges, bleus,
Disputer de brillant avec les pierreries;
Et de la gale vient le nom de galerie,
Bien véritablement, et sans plaisanterie,
Pour la diversité des objets curieux
Dont les regards sont charmés en ces lieux.
C'est encor de la gale même
Que la galanterie est appelée ainsi,
Par une ressemblance extrême
Que je te vas décrire ici.
Un galeux a l'ame ravie
D'appaiser sans témoins, et selon son envie,
La démangeaison de la chair:
Ainsi, quand un amant est seul avec sa belle,
Il n'a pas de plaisir plus cher
Que d'en faire autant avec elle.
Mais quand et galant et galeux
Trouvent trop de gens auprès d'eux,
Leur passion est à la gêne;
Ni galant, ni galeux, ne peut à rien toucher.
Chacun tâche à cacher le penchant qui l'entraîne;
Mais souvent leur contrainte est vaine:
La gale ni l'amour ne se peuvent cacher.
Après qu'un galeux de la vue
A parcouru ses belles mains
(Car tous les soirs et les matins
Il goûte le plaisir d'en faire la revue),
Après que ses regards ont su le contenter,
S'ensuit le plaisir de gratter.
Or, pour t'en exprimer la douceur nompareille,
J'ai beau rêver et gratter mon oreille,
J'ai beau ronger et ma plume et mes doigts,

Tu la sentiras mieux vingt fois
Que ne la décriroit Corneille.
Mais pendant que je suis en train
De parler d'étymologie,
Celle du mot Gratter vaut une apologie.
Gratter vient de GRATUS, il n'est rien plus certain;
Et GRATUS est un mot latin,
Lequel mot en françois signifie Agréable.
Vois donc si je suis véritable;
Et si la dérivation
N'est pas une conclusion
Qu'il n'est rien de plus délectable.
Tu dois en concevoir toute la volupté :
Passons maintenant à la gloire.

Un galeux est partout distingué, respecté,
Comme un homme de qualité.
Par exemple, veut-il manger ou boire?
Il a toujours son fait à part;
Toujours son verre est à l'écart;
Aucun ne le profane, et n'y porte la bouche;
On n'ose toucher ce qu'il touche.
C'est un titre si beau que celui de galeux,
Qu'il est craint de toute la terre.
On voit même qu'en Angleterre
Les fils aînés des rois s'en tiennent glorieux :
On les nomme prince de Galles;
Et tu peux te vanter, comme eux,
De prérogatives royales.
De plus, la gale de tout temps
Fut un symbole de sagesse.
Un proverbe de vieilles gens,

Déjà tout usé de vieillesse,
En prouve fort bien la noblesse.
Tout ainsi que trop galer cuit,
Tout de même trop parler nuit.
Tu connois bien par ce langage
Que la gale rend l'homme sage,
Qu'elle instruit de bonne façon,
Et qu'avec la philosophie
Elle a très grande sympathie,
Puisque toutes les deux font la même leçon.
Mais comme trop parler peut nuire,
Je commence à m'apercevoir
Que je ne fais pas mon devoir;
Qu'on fatigue les gens quand on en veut trop dire;
Et qu'il est temps de réprimer
La démangeaison de rimer.

RÉPONSE

D'UNE DAME

A UN SONGE

DE SON AMANT.

Tenir entre ses bras sa belle toute nue,
De sa seule pudeur à regret défendue,
Et perdre en vains respects le précieux moment,
C'est rêver, je l'avoue, et bien profondément,
Que d'avoir tant de retenue:
Il faut être en amour un peu plus hasardeux.
Si la belle revient en pareil équipage,
Moins de respect, plus de courage:
Vous ne serez jamais heureux
Si vous êtes toujours si sage.
Il est de certains temps où, maître à votre tour,
Vous pouvez sans scrupule exercer votre empire:
En ces occasions notre honneur a beau dire,
Un brave homme n'en doit croire que son amour.
Ne me vantez donc plus le pouvoir de mes charmes;
L'accueil dont vous avez régalé mes attraits,
De tout ce que j'ai cru sur la foi de vos larmes
Me désabuse pour jamais.

Dans ce songe discret leur foiblesse se montre;
Et leur mérite, hélas! me doit être suspect,
Puisque vous m'apprenez qu'en pareille rencontre
Ils n'inspirent que du respect.

OEUVRES

DE

LA FONTAINE.

Cette édition stéréotype se vend, à Paris,

Chez Antoine-Augustin RENOUARD, libraire,

rue Saint-André-des-Arcs, n.° 42.

ŒUVRES DIVERSES

DE

LA FONTAINE.

SECONDE PARTIE.



PARIS,

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

XII. = 1804.

FRAGMENTS

DU

SONGE DE VAUX.

AVERTISSEMENT.

Parmi les ouvrages dont ce recueil est composé, le lecteur verra trois fragments d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y consumai près de trois années. Il est depuis arrivé des choses qui m'ont empêché de continuer. Je reprendrois ce dessein si j'avois quelque espérance qu'il réussît, et qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui : car la poésie lyrique ni l'héroïque, qui doivent y régner, ne sont plus en vogue comme elles étoient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description : ce sont des échantillons de l'un et de l'autre style. Que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même poëme, je m'en dois remettre au goût du lecteur, plutôt qu'aux raisons que j'en pourrois dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me résoudrai. Si la chose plaît, j'ai dessein de continuer; sinon, je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix, quand on ne s'en sert pas mieux que je fais; mais puisque j'ai résolu de m'en servir, je dois reconnoître qu'à mon égard la saison de le menager est tantôt venue.

Passons à ce qu'il est nécessaire qu'on sache pour l'intelligence de ces fragments. Je ne la saurois donner au lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'ouvrage. C'est ce que je m'en vais faire, moins succinctement à la vérité que je ne voudrois, mais utilement pour moi; car par ce moyen j'apprendrai le sentiment du public, aussi-bien sur l'invention et sur la conduite de mon poëme en gros, que sur l'exécution de chaque endroit en détail, et sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étoient tout nouveau plantés, je ne les pouvois décrire en cet état, à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable, et qui, au bout de vingt ans, auroit été sans doute peu ressemblante. Il falloit donc prévenir le temps : cela ne se pouvoit faire que par trois moyens; l'enchantement, la prophétie, et le songe. Les deux premiers ne me plaisoient pas; car, pour les amener avec quelque grace, je me serois engagé dans un dessein de trop d'étendue : l'accessoire auroit été plus considérable que le principal. D'ailleurs il ne faut point avoir recours au miracle, sinon quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un songe soit si suivi, ni même si long que le mien sera; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres; et j'avois pour me défendre, outre le Roman de la Rose, le Songe de Poliphile, et celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du printemps m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, et le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe : il commande aussitôt à ses ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier fragment.

A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes sens me semble réel : j'oublie le dieu du sommeil, et les démons qui l'entourent; j'oublie enfin que je songe. Les cours du château de Vaux me paroissent jonchées de fleurs ; je découvre de tous les côtés l'appareil d'une grande cérémonie : j'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les fondements de cette maison on avoit trouvé, sous des voûtes fort anciennes, une table de porphyre, et sur cette table un écrin plein de pierreries, qu'un certain sage nommé Zirzimir, fils du soudan Zarzafiel, avoit autrefois laissé à un druide de nos provinces. Au milieu de ces pierreries, un diamant d'une beauté extraordinaire, et taillé en cœur, se faisoit d'abord remarquer; et, sur les bords d'un compartiment qui le séparoit d'avec les autres joyaux, se lisoit en lettres d'or cette devise, que l'on n'avoit pu entendre :

Je suis constant, quoique j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte l'écrin ouvert, et au même état qu'il s'étoit trouvé. Il l'avoit laissé fer-

mer en le maniant, sans que depuis il eût été possible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement étoit grande. Sur le couvercle de cet écrin se voyoit le portrait du roi, et autour étoit écrit : SOIT DONNÉ A LA PLUS SAVANTE DES FÉES. Sous l'écrin cette prophétie étoit gravée :

Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise
En fait de charme, et plus a de pouvoir,
Aux assistants, dans Vaux en mainte guise
De son bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrin de forge exquise
Que Zirzimir forma par grand savoir,
Et l'on verra le sens de la devise
Qu'aucun mortel n'aura jamais su voir.

Pour satisfaire à l'intention du mage, et pour l'accomplissement de la prophétie, mais plus encore pour attirer les maîtresses de tous les arts, et leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de savantes fées dans le monde pouvoient venir contester le prix proposé; et ce prix étoit le portrait du roi, qui seroit donné par des juges, sur les raisons que chacune apporteroit pour prouver les charmes et l'excellence de son art. Plusieurs étoient accourues; mais la plupart ne pouvant contribuer aux beautés de Vaux, et, par conséquent, le prix n'étant pas pour elles apparemment; la plupart, dis-je, persuadées que la prophétie ne les regardoit en aucune sorte, s'é-

toient retirées. Il n'en étoit demeuré que quatre, l'architecture, la peinture, l'intendante du jardinage, et la poésie : je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortésie, et Calliopée. Le lendemain ce grand différend se devoit juger en la présence d'Oronte et de force demi-dieux. Voilà ce que l'un de mes deux guides me dit, et le sujet du second fragment : il contient les harangues des quatre fées.

Et pour égayer mon poëme, et le rendre plus agréable (car une longue suite de descriptions historiques seroit une chose fort ennuyeuse), je les voulois entremêler d'épisodes d'un caractère galant. Il y en a trois d'achevés : l'aventure d'un écureuil, celle d'un cygne près de mourir, celle d'un saumon et d'un esturgeon qui avoient été présentés vifs à Oronte. Cette dernière aventure fait le sujet de mon troisième fragment.

Le reste de ce recueil contient des ouvrages que j'ai composés en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.

AUTRE AVERTISSEMENT.

Des pièces suivantes, les trois premières sont des fragments de la description de Vaux, laquelle j'ai fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traités. Ce n'est pas ici le lieu, ni l'occasion de faire savoir les raisons que j'en ai eues. L'avertissement les contient : il est nécessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, et pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement de l'ouvrage. Le lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle représente une personne particulière ; si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général ; s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystère, et qui veulent que cette sorte de poëme ait un sens allégorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernières. Quant à moi, je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne ; cela rend la chose plus passionnée, et ne la rend pas moins héroïque.

FRAGMENTS

DU

SONGE DE VAUX.

I.

Acante s'étant endormi une nuit du printemps, songea qu'il étoit allé trouver le Sommeil, pour le prier que, par son moyen, il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins: ce que le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

Lorsque l'an se renouvelle,
En cette aimable saison
Où Flore amène avec elle
Les Zéphyrs sur l'horison;
Une nuit que le silence
Charmoit tout par sa présence,
Je conjurai le Sommeil
De suspendre mon réveil
Bien loin par-delà l'Aurore.
Le Sommeil n'y manqua pas;
Et je dormirois encore,
Sans Aminte et ses appas.

Cette fière beauté, qui s'érige un trophée
Du cruel souvenir de mes vœux impuissants,
Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
Aussi-bien que les siens règnassent sur mes sens.
Il me fit voir en songe un palais magnifique,
Des grottes, des canaux, un superbe portique,
Des lieux que pour leurs beautés
J'aurois pu croire enchantés,
Si Vaux n'étoit point au monde :
Ils étoient tels, qu'au Soleil
Ne s'offre au sortir de l'onde
Rien que Vaux qui soit pareil.

C'étoit aussi cette maison magnifique, avec ses accompagnements et ses jardins, lesquels Sylvestre m'avoit montrés, et que ma mémoire conservoit avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ses magasins ; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux, et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'étoit arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun ; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venois de m'endormir me repassa d'a-

bord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étois allé trouver le Sommeil, pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avoit dit des choses presque incroyables. Le logis du dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour : c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Écho ne répond point, et semble être assoupie:
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la nature;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour:
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots:
Les Songes l'entouroient sans troubler son repos:
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, voloit autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formoient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardois sortir et rentrer ces merveilles:
Telles vont au butin les nombreuses abeilles;

Et tel, dans un état de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.
Confus, je m'écriai : Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme ;
Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants ;
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte :
Fais que par ces démons leur beauté me soit peinte.
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels ;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels ;
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière.
A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière ;
Et, refermant les yeux presque au même moment :
Contentez ce mortel, dit-il languissamment.
Tout ce peuple obéit sans tarder davantage :
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image ;
Comme marbres taillés leur troupe s'entassa ;
En colonne aussitôt celui-ci se plaça ;
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue ;
L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue :
Artisans qui peu chers, mais qui prompts et subtils,
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,
Font croître en un moment des fleurs et des ombrages,
Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

II.

Les vers suivants ne sont pas de la description de Vaux : je les envoyai à une personne qui en voulait voir de moi, et lui envoyai en même temps le fragment qui suit. Comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de les mettre en tête.

Ariste, vous voulez voir des vers de ma main,
Vous, qui du chantre grec ainsi que du romain
Pourriez nous étaler les beautés et les graces,
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard:
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable:
C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand toujours ses dons avec largesse:
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse:
Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir,
Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir?
Je ne l'espère pas; et cependant ma muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse;
Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder;
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.

Je vous présente donc quelques traits de ma lyre:
Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers,
Les palais, les tableaux, les jardins, et les vers.
Ces arts vantent ici tour-à-tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi; ses amis disparurent:
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent je lui donnai des pleurs;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.
Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées;
Il voulut que ma main leur dressât des trophées:
OEuvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris.
Écoutez ces quatre arts, et décidez du prix.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage et la Poésie, haranguent leurs juges, et contestent le prix proposé.

Un riche balustre faisoit la séparation de la chambre d'avec l'alcove; l'estrade en étoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encore plus d'éclat à cette action. Là, sur des tapis de Perse, on avoit placé les sièges des demi-dieux; ceux des juges y étoient aussi, mais à part, et un peu éloignés de la compagnie. Hors de l'alcove étoient assises l'une près de l'autre les quatre fées. Ariste, Gélaste et moi, nous étions debout vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel

rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première : elle se leva donc, et, après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi devers ses rivales, et leur adressant la voix, elle commença de cette sorte :

Quoi! par vous ces honneurs sont aussi contestés?
Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautés?
Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée?

A ces mots d'ingrates toutes se levèrent, et témoignèrent avoir quelque chose à dire; mais les juges, pour éviter la confusion, ayant ordonné qu'elles ne s'interromproient point, Palatiane continua en ces termes :

Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée;
Je sais qu'en suppliante il falloit commencer;
C'est à vous que ma voix se devoit adresser;
Mais le dépit m'emporte, et puisqu'il faut tout dire :
Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire,
Dont vous reconnoissez mes bienfaits aujourd'hui.
Contre les aquilons mon art vous sert d'appui :
N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les dieux dont vous tracez l'image.
Hé bien! vous la tracez, mais imparfaitement;
Et moi je leur bâtis un second firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Bruns, les Le Nôtres,
Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.

Contempler les efforts de quelque main savante,
Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux:
Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
Les antres se trouvoient des humains habités;
Avec les animaux ils formoient des cités:
Je bâtis des maisons, je composai des villes.
On ne vouloit alors que de simples asiles;
Sur la nécessité se régloient les souhaits:
Aujourd'hui, que l'on veut de superbes palais;
Je contente chacun en plus d'une manière:
Des cinq ordres divers la grace singulière
Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
Ou les charmes divins de la simplicité.
Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte
Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte:
Confuses, vous allez recevoir cette loi,
Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
Tant d'œuvres, dont je rends les savants idolâtres,
Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
Les demeures des rois, celles même des dieux,
Rome, et tout l'univers, pour mon art sollicite.
Juges, accordez-moi le prix que je mérite;
Car on n'auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur seule il falloit l'obtenir.

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté et le caractère de sa harangue n'avoient pas déplu : je le remarquai au visage des assistants. Les seules fées témoignoient beaucoup d'indignation, et secouoient la tête à chacune de ses raisons ; je vis même l'heure qu'Apellanire l'interromproit. Pour moi, ce qui me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'épilogue. Apellanire, qui devoit parler la seconde, prit la place que l'autre venoit de quitter, et puis elle commença ainsi sa harangue :

Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles :
Le respect seulement a retenu ma voix.
Palatiane veut nous imposer des lois ;
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes ;
Ce seroit trop pour nous que d'être ses suivantes :
Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler ;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler ?
Sans tous ses ornements, serois-je pas la même ?
Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penseroit pas ;
Seule je sais donner du lustre à ses appas.
Contre les aquilons elle m'est nécessaire ;
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t-elle chercher les premiers des humains ?
Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains ?
Qu'importe qu'elle serve aux dieux mêmes d'asile ?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile ;
C'est assez de causer le plaisir seulement,

Pour satisfaire aux lois de cet enchantement;
En termes assez clairs la chose est exprimée:
Soit donné, dit le mage, à la plus grande fée.
En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé?
A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'ame, et de la vie:
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps:
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts;
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature.
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture?
Pour preuve du savoir dont se vantoient leurs mains,
L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.
Je transporte les yeux aux confins de la terre:
Il n'est évènement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre:
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes:
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages:
Tout y rit, tout y charme; on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces:
Jugez avec quels traits je sais peindre les Graces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours;

Je console un amant privé de ses amours;
Chacun par mon moyen possède sa cruelle.
Si vous avez jamais adoré quelque belle
(Et je n'en doute point, les sages ont aimé),
Vous savez ce que peut un portrait animé:
Dans les cœurs les plus froids il entretient des flammes.
Je pourrois vous prier par celui de vos dames;
En faveur de ses traits, qui n'obtiendroit le prix?
Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits:
Voyez, et puis jugez; je ne veux autre grace.

Les raisons de cette seconde me semblèrent encore plus pressantes que celles de la première; surtout ce qu'elle dit de l'intention du mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure, qui lui donna quelque espérance de la victoire; et le chagrin qu'en ce moment-là témoignèrent les autres fées, fit une partie de sa joie, aussi-bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutants. Palatiane, ne jugeant pas à propos de laisser plus long-temps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois, et, de la place où elle étoit, elle représenta aux juges que si l'art de la peinture trompoit les yeux, celui de l'architecture leur faisoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeler le puissant effort des machines qu'elle inventoit; telle, la pesanteur des colosses élevés comme par enchantement; tels, tous ces ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée; tels, enfin, ces amas de pierres qui font

croire que l'Égypte a été peuplée de géants, et qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi-bien que les trésors d'une longue suite de rois. Palatiane ayant ainsi répliqué, ces deux fées reprirent leurs places; et incontinent après, Hortésie, dont le tour étoit venu, approcha des juges; mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche ils demeurèrent plus d'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes même de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue;

J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploîrai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.
Là luit un soleil tout nouveau;
L'air est plus pur, le jour plus beau,
Les nuits sont douces et tranquilles;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin hôte des villes,
Et la crainte hôtesse des cours.

Mes appas sont les alcions
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le soufle des passions
A fait naître dans un courage;
Seule, j'arrête ses transports;
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence;

Et si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur[1] sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moi chercher un asile:
Charles[2], d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il étoit plus qu'un homme:
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre celui de l'univers.

Ils étoient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces:
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée erroit autrefois
Dans les vallons de Thessalie;
Et tel, de mets non achetés,
Vivoit sous les murs d'OEbalie[3]
Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquoit d'aucunes choses;

---

[1] Dioclétien.

[2] Charles-Quint.

[3] Namque sub Œbali . . . . VIRG. Georg. IV.

Il détachoit les premiers fruits,
Il cueilloit les premières roses;
Et quand le ciel armé de vents
Arrêtoit le cours des torrents
Et leur donnoit un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservoient encore leur grace,
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
A qui voudra suivre mes charmes;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes:
Il bornera tous ses désirs
Dans le seul retour des zéphyrs;
Et, fuyant la foule importune,
Il verra du fond de ses bois
Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs;
Je sais parer Pomone et Flore;
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore:
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs graces nompareilles;
Là j'ai des prés, là j'ai des bois;
Et j'ai partout tant de merveilles,
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal

Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités;
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux;
Par fois il dort, par fois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirois de long-temps
Si j'exprimois toutes ces choses:
On auroit plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages:
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits?

Le discours d'Hortésie acheva de gagner tous les assistants : Oronte et les demi-dieux se regardèrent comme ravis ; les juges n'en firent pas moins. Hortésie considéroit tous ces signes extérieurs avec la joie que l'on peut penser, quand Apellanire, ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux fées qui étoient près d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe tenoient cachée, et, la montrant de la main aux juges, elle s'écria du lieu où elle étoit :

Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette fée
Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée;
En voilà les traits éclatants;
Elle étoit telle avant que le printemps
Lui rendît ses cheveux avec ses autres charmes :
Lorsque les jours sont inconstants,
Elle n'est jamais sans alarmes.

Après ces paroles, elle alla jusque dans l'alcove présenter aux juges la toile qu'elle tenoit déployée, et leur dit que c'étoit le portrait d'Hortésie, qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurèrent étonnés; et jetant la vue sur Hortésie, ils la tournèrent ensuite sur sa peinture. La meilleure partie de ses graces y sembloit éteinte; il n'y avoit ni roses, ni lys sur son teint; tout y étoit languissant et à demi mort; on ne voyoit que de la neige et des glaçons où on avoit vu les plus florissantes marques de la jeunesse. Les juges auroient soupçonné la fidélité du portrait, s'ils ne se fussent souvenus d'avoir vu Hortésie en cet état-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté si frêle et si journalière : elle-même abandonna sa propre défense, et ne sut que répondre sur ce reproche. Si bien qu'Apellanire s'en retournoit toute triomphante, lorsque Palatiane lui dit : N'insultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites : si elle languit tous les ans, elle reprend aussi tous les

ans de nouvelles forces; quant à vous, qu'est-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Apelles et vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages, et les choses incroyables que l'on en dit? Les miens vivent plus de siècles que les vôtres ne sauroient vivre d'années. Apellanire ne s'étonna point, et se douta bien que Palatiane elle-même se verroit bientôt confondue. Cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.
Montrez-moi, dit cette fée,
Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs pour qui les dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers
On aille au-delà des mers
Voir encor vos pyramides,
J'ai laissé des monuments
Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner :
Le temps a beau les combattre [1];
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.

---

[1] HORAT. Carm. IV, od. 30.

Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux
Périroient sous la poussière ;
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par vos machines :
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

Aussitôt elle s'approcha du balustre, et laissant Palatiane toute confuse, elle adoucit quelque peu sa voix, et parla ainsi :

Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire ;
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui :
Pour comble de bonheur, Alcandre en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence.
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui possède son cœur, et qui l'a mérité ;
Mais, sans vous prévenir par les traits du bien dire,
Je répondrai par ordre, et cela doit suffire.

On diroit que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits ;
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.

Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable:
Ceux qui se font servir le nectar à leur table,
Sous le nom de héros ont mérité mes vers;
Je les ai déclarés maîtres de l'univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambroisie;
Mais Alcandre lui-même auroit beau l'espérer,
S'il n'imploroit mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devroit me donner gain de cause:
Rendre un homme immortel, sans doute est quelque chose.
Apellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains:
Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire;
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvoient seuls rappeler les morts et les absents!
Ce sont pour moi des jeux: on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille à l'ame si colère,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image;
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La peinture après tout n'a droit que sur les corps;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une ame, et la rendent visible:
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,

Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,
Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Si pour faire un portrait Apellanire excelle,
On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle;
Mais je fais plus encore, et j'enseigne aux amants
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourments.
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants:
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême;
Je peins, quand il me plaît, la peinture elle-même.
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étale vos attraits:
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?
Si donc j'ai mis les dieux au-dessus de l'envie;
Si je donne aux mortels une seconde vie;
Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un héros de la nuit du tombeau;
Si, mort en ses neveux, dans mes vers il respire;
Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire;
Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
Les monuments ne sont ni durables ni forts;
Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages;
Juges, qu'attendez-vous? et pourquoi consulter?
Quel art peut mieux que moi cet écrin mériter?
Ce n'est point sa valeur où j'ai voulu prétendre:
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre.
On sait que les trésors me touchent rarement;
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement:
Gardez ce diamant dont le prix est extrême,
Je serai riche assez pourvu qu'Alcandre m'aime.

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres fées l'avoient bien prévu ; car, auparavant que l'on s'assemblât, elles demandèrent qu'il fût défendu de se servir des traits de la rhétorique ; que cela n'étoit pas sans exemple ; qu'une pareille défense s'étoit observée long-temps dans Athènes, parce que les orateurs faisoient prendre de telles résolutions que bon leur sembloit ; et qu'enfin le métier de leur rivale étant de séduire, il n'étoit pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles. Mais, comme il étoit question de charmes, ces juges leur représentèrent qu'ils ne voyoient pas pourquoi ceux de l'éloquence dussent être exclus, et que leur propre requête leur faisoit tort, parce qu'il sembloit qu'elles donnassent déjà gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se put aviser. Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Apellanire, comme la seule qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec elle, et comme celle aussi qui jusque-là croyoit avoir la meilleure part à l'écrin, prit la parole, et avoua que les charmes de sa rivale étoient à la vérité fort puissants ; mais en quoi cela pouvoit-il regarder la maison de Vaux ? au lieu que tout y brilloit des enrichissements qu'elle avoit trouvés. Combien de plafonds qui surpassoient non-seulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination même des regardants ! Combien

15.

d'ornements judicieux, agréables, et bien inventés ! Étoit-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelque autre qu'elle ? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, et rendit un pareil témoignage à la vérité. Mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Apellanire, ce que mon art a de commun avec Vaux ? La dernière main n'y sera que quand mes louanges l'y auront mise ; et vous-même, ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'écrin, comme le plus digne prix de la gloire que mes ouvrages vous ont donnée ? Je demandai tout bas à Gélaste ce que cela vouloit dire. Il me répondit que plusieurs personnes avoient déjà fait la description de quelques endroits de ce beau séjour ; surtout qu'il m'en vouloit montrer une du salon, laquelle on ne pouvoit assez estimer.

Cette contestation des deux fées, et le souvenir de ce que les autres avoient dit, embarrassèrent les juges de telle sorte, qu'ils se parlèrent près d'un quart-d'heure sans rien résoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenoit aussi de cette action, au moins il me le sembla ; car les uns et les autres parloient trop bas, et nous étions trop éloignés pour en rien entendre. Enfin les juges ordonnèrent pour tout résultat que, puisque les choses étoient tellement égales, ces quatre fées feroient paroître sur-le-champ quelque échantillon de leur art, afin qu'on sût la-

quelle de toutes étoit la plus savante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois juges : chacun témoigna en être content. Aussi étoit-ce une nouvelle occasion de plaisir. Oronte lui-même sembla l'approuver par un léger mouvement de tête. Il se fit ensuite un fort grand silence, les esprits étant demeurés comme suspendus, dans l'attente d'autres merveilles.

III.

AVERTISSEMENT.

C'EST assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon songe; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant; et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me règlerai si je continue cet ouvrage. Le lecteur saura, pour l'intelligence du fragment qui suit, qu'un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivoient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc, dans mon songe, que ce sont deux ambassadeurs envoyés à M. Fouquet par le dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques, afin que M. Fouquet pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'architecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

AVENTURE
D'UN SAUMON
ET
D'UN ESTURGEON.

Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout-à-fait, car je ne croyois pas que la rivière d'Anqueuil entretînt commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avoient quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement :

Cela vous semble nouveau
Que des poissons, qui nagent en grande eau,
S'en aillent si loin se faire
Une prison volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la prison seroit un palais de cristal.
En effet, il n'est personne
Qui d'abord ne s'en étonne;

Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance;
Sans nous vanter, et sans mentir,
Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits:
Si les gros nous mangeoient, nous mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France.
Et pour ne pas tenir votre esprit en balance,
Je vais vous dire la raison
Qui nous a fait choisir cette aimable prison
Qu'avec moi ce saumon habite.
Un jour, nous promenant sur le dos d'Amphitrite,
Nous aperçûmes deux marchands
A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
Avoit fait faire au milieu de nos champs
Un cruel et piteux naufrage.
Tout en nageant, ils imploroient le dieu
De l'humide et vaste lieu,
Le priant d'être sensible
Au sort qu'ils alloient courir,
Et faisoient tout leur possible
Afin de ne pas mourir.
Le dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure;
Et là d'abord il leur dit:
Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,
Que cherchez-vous en notre monde?
Un des marchands répondit:
Monarque de l'eau salée,
Dans une région de ces flots reculée
Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'univers:
Son nom vole déjà dans cent climats divers:

Oronte y fait bâtir un palais magnifique,
Où règne l'ordre ionique
Avec beaucoup d'agrément.
On a placé justement
Vis-à-vis du bâtiment
Deux grottes, dont la structure
Est de telle architecture
Qu'elle plaît sans ornement.
Nous cherchions toutefois sur l'humide élément
Les conques les plus exquises,
Et du corail de toutes guises;
Mais les vents, ennemis du plaisir de nos yeux,
Par des complots odieux
Ont traversé nos voyages:
Dites-leur qu'ils soient plus sages,
Et respectent désormais
Oronte et tous ses palais.
Thétis de ce récit sembla toute ravie;
Et, la harangue finie,
Nous fûmes envoyés par le maître des vents
Pour offrir de sa part, en termes obligeants,
Au possesseur de Vaux, Oronte son intime,
Ce que dans ses pays on voit de raretés,
Ambre, nacre, corail, marbre, diversités,
Enfin tous les trésors de la cour maritime.
Après cent périls évités,
Nageant de mer en fleuve, et de fleuve en rivière,
Non loin d'ici, d'une adroite manière,
Par des pêcheurs nous fûmes arrêtés,
Et par bonheur chez Oronte portés.
Là je lui fis ma petite harangue,
Petite certainement,

Car c'étoit en notre langue,
Laconique extrêmement.
On l'apprend fort aisément:
Venez nous voir seulement
Au fond du moite élément,
Vous saurez comme nous parler en un moment.
Pour achever notre histoire,
Monsieur Courtois, si j'ai bonne mémoire,
Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux:
Quant à moi j'ai bonne envie
De n'en bouger de ma vie;
On y voit souvent les yeux
De l'adorable Sylvie.

IV.

Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mouroit, et des aventures du cygne.

J'eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompues. Comme j'aime extrêmement l'harmonie, je quittai le lieu où j'étois pour aller du côté que le son se faisoit entendre. Lycidas me suivit; et lui ayant demandé ce que ce pouvoit être, il me dit que Sylvie ayant appris qu'un cygne de Vaux s'en alloit mourir, avoit envoyé querir Lambert en diligence, afin de faire

comparaison de son chant avec celui de ce pauvre cygne. Ce n'est pas, ajouta Lycidas, que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les poëtes, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lu sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un cygne pour approcher plus facilement de Léda; et parce que, lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit incontinent la forme de dieu, il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'ame du cygne où il avoit logé passeroit d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet animal chanteroit si mélodieusement que chacun en seroit charmé. Or, je m'imagine que, quelque ancien poëte en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui est répandue dans leurs livres pour tous les autres.

Tandis que Lycidas m'entretenoit de la sorte, nous vîmes arriver Sylvie, accompagnée des Graces et d'un très grand nombre d'Amours de toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil, sur les bords du canal où étoit le cygne; et aussitôt Lambert, ayant accordé son téorbe, chanta un air de sa façon qui étoit admirablement beau; et le chanta si bien, qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étoient présents. L'un l'appeloit Orphée;

l'autre, Amphion : il y en eut même qui s'étonnèrent de ce qu'Oronte, voulant faire bâtir un palais, n'avoit pas fait marché avec lui; disant que les pierres se seroient venues ranger d'elles-mêmes au son de sa voix, sans qu'il eût été besoin de tant de bras et de machines. Enfin, on crut que le cygne n'oseroit chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien; mais, outre que c'étoit en une langue qu'on n'entendoit point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté. Chacun la suivit, hormis Lycidas et moi. Si bien qu'étant demeurés seuls, je le remis sur le discours qu'il avoit quitté, et lui demandai s'il étoit possible que le cygne eût été autre chose qu'il n'étoit, et s'il seroit encore autre chose dorénavant. Pour te faire entendre tout ce mystère, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut. Et, après avoir toussé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte :

Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose;
Toute ame passe en différentes mains.
Telle est la loi de la métempsycose,
Que le Sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'ame, d'habit bien ou mal assortie,

D'un roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger, étant du roi sortie.

Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, devin, architecte, et chanteur,
Et docteur
En médecine;
Tantôt portant le jour en différents quartiers,
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.
Je ne m'étonne pas, ayant trop de métiers,
S'il a peine à gagner sa vie.

Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade:
Ce pauvre cygne achève son destin;
Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade;
Car il est mort, autant vaut.
J'entends mort selon vous, que sert-il qu'on vous flatte?
Comment, monsieur! ai-je dit aussitôt,
Ne remuer ni pied ni patte
N'est pas, selon vous-même, être mort comme il faut?
Non, m'a-t-il répondu: puis, faisant une pause,
Il m'a déduit au long cette métempsycose;
Or voici comme va la chose.

Sans user de fiction,
Ce cygne étoit Amphion
Qui bâtit Thèbe au doux son de sa lyre.
On ne m'a pas voulu dire
Ce qu'il étoit avant ce jour;
C'est un trop grand secret: il te doit donc suffire
Que son ame a depuis animé tour-à-tour

Des corps mâles et femelles,
Des plus beaux et des plus belles ;
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits et polis ;
De fort aimables personnes,
Bien faites, douces, mignonnes ;
Point de nains, point d'avortons ;
Peu de loups, force moutons ;
Certain oiseau qui caquette,
Un héros, une coquette ;
Un amant qui de tristesse
La tête en quatre se fendit ;
Un autre qui se pendit
A la porte de sa maîtresse ;
Des philosophes, des badins ;
Deux ou trois jeunes blondins,
Cinq ou six beautés insignes
Ayant de beaux cheveux blonds,
Et les cous non pas si longs
Que des cygnes,
Mais aussi blancs, sans mentir.
Enfin cette ame, au partir
Du corps d'une beauté qui chantoit comme un ange,
En entrant dans ce cygne eut une peur étrange,
Croyant avoir pour maison
Un oison ;
Sans se souvenir à l'heure
D'une semblable demeure
Où jadis le roi des dieux,
Pour loger avec elle ayant quitté les cieux,
Se fit blanc comme un cygne, et donna dans la vue
De Lède aux yeux si charmants.

Comment s'en fût souvenue
L'ame au bout de deux mille ans?
Et comment de chaque aventure
Se pourra-t-elle souvenir,
Ne devant pas si tôt finir,
A ce qu'Apollon assure?
Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
Au corps du premier enfant
Que fera certaine belle,
Que Phyllis pour le présent
On appelle.
Mais quand le cygne mourra,
L'enfant, pourra-t-on dire, encor fait ne sera.
En ce cas, l'ame au plus vite,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en son chemin,
Peut loger dans des corps qui dès le lendemain,
Dans six mois, dans une année,
Verront leur fin terminée.
Voilà ce qu'il m'en a dit:
Qu'on en fasse son profit.

Cela me suffit, dis-je à Lycidas; mais le dieu que vous me donnez pour caution de votre métempsycose, auroit-il bien pris la peine de visiter un cygne malade? Comment! repartit Lycidas moitié en colère, y a-t-il quelque chose dans Vaux dont Apollon ne doive avoir soin? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admète? Car, pour t'en parler franchement,

Il est las des vains travaux,
Il se rit des beaux ouvrages,
Et veut par monts et par vaux,
Dans nos prés, sur nos rivages,
Garder les moutons de Vaux;
Car on y gagne gros gages;
Aucun labeur n'y manque de guerdon.
Ce ne sont point les murs du roi Laomédon,
Qui voulut pour néant, si j'ai bonne mémoire,
Bâtir ces murs détruits par un décret fatal:
C'étoit un roi qui payoit mal.
Il n'est pas le seul en l'histoire.

Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers que quand Oronte et Sylvie le souhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux; il sera contrôleur de leurs bâtiments; il conduira la main de nos peintres, de nos statuaires, de nos sculpteurs; il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire au héros où à l'héroïne, et non autrement. Je souris là-dessus, et je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pusse voir encore d'autres merveilles.

V.

Acante, au sortir de l'apothéose d'Hercule, est mené dans une chambre où les Muses lui apparoissent.

Mes conducteurs se lassant de me répondre sur tout, et voyant qu'ils n'étoient pas sortis d'une question que je les faisois rentrer dans une autre, me tirèrent de ce lieu-là malgré que j'en eusse, et me firent passer dans une chambre voisine, dont les peintures et les divers ornements me parurent encore plus riches que ceux qui venoient de nous arrêter. Il y avoit une alcove à l'opposite des fenêtres ; le haut de la chambre étoit à l'italienne, et formoit une espèce de voûte ouverte par le milieu, où l'on voyoit un tableau qui représentoit plusieurs figures s'élevant au ciel. Aux quatre coins de la voûte étoient comme quatre chœurs de musique, composés chacun de deux muses si bien peintes, que je crus voir ces déesses en propre personne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvois, bien différent de leur séjour ordinaire, fit que je ne me pus empêcher de leur dire :

Quoi! je vous trouve ici, mes divines maîtreses!
De vos monts écartés vous cessez d'être hôtesses!

Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois?
Vous aimiez, disoit-on, le silence des bois;
Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire?
D'où vient que les palais commencent à vous plaire?
J'avois beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau.
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau?
Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes?
Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
Avec quoi dans les bois, sans jamais vous lasser,
Parmi la cour de Faune on vous voyoit danser?
Un si grand changement a de quoi me confondre.
Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
Oronte, dit Ariste, occupe leurs esprits:
Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris,
Elles font résonner sa gloire et son mérite.
Voyez comme pour lui Melpomène médite;
Thalie en est jalouse, et ses paisibles sons
Valent bien quelquefois les tragiques chansons.
Toutes deux au héros ont consacré leurs veilles:
Elles n'ont ni beautés, ni graces, ni merveilles,
Que pour le divertir leur art ne mette au jour,
Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.
Melpomène pour lui peint les vertus romaines;
L'autre imite toujours les actions humaines:
Ces couronnes, ce masque, exprimant leurs emplois,
Présentent à ses yeux ou le peuple ou les rois.
La scène, lui montrant les héros ses semblables,
Évoque leurs esprits enterrés sous les fables,
Des climats de l'histoire en fait souvent venir,
Et se va chez les morts de spectacles fournir.

Il y a ici une lacune de quatre pages dans le manuscrit de l'auteur.

Pendant cela je considérois toute la chambre ; et entre les deux objets, celui des Muses me remplissoit l'ame d'une douceur que je ne saurois exprimer. Elle étoit telle que celle que j'ai quelquefois ressentie, me voyant au milieu de ces déesses, sous le plus bel ombrage de l'Hélicon, favorisé comme à l'envi de toute la troupe. J'étois ravi de les voir si fort en honneur et tellement considérées chez Oronte, qu'on les avoit logées dans l'une des plus belles chambres de son palais. Ce n'est pas qu'il y eût rien en cela qui me surprît, et qu'elles ne m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime que ce héros avoit pour elles ; mais elles ne m'avoient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque : je témoignai la joie que j'en avois à mes conducteurs. Ariste, qui croyoit être obligé de faire les honneurs de la maison, me dit qu'elles méritoient bien cet appartement. Nous ne savons pas, ajouta-t-il, si nous n'aurons point quelque jour besoin d'elles. Après tout, elles sont filles de Jupiter : nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allassent plaindre de nous en plein consistoire des dieux. Vous n'avez jamais vu qu'on se soit repenti de l'accueil avec lequel on les a reçues. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pu pour plaire à Oronte ?

Leur troupe en sa faveur, pleine d'un doux ennui,
Quand tout dort ici-bas, travaille encor pour lui :
Il semble que le peintre ait eu cette pensée.
Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée :
Cette divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas ;
Fleurs que les seuls Zéphyrs font voler sur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main ;
Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
Qu'elle est belle à mes yeux cette Nuit endormie !
Sans doute de l'Amour son ame est ennemie ;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse ;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
Hélas ! dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor ;
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles ;
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien ?
Veillez, Muses, veillez ; le sujet le vaut bien.

VI.

DANSE DE L'AMOUR.

Je dormois d'un profond sommeil, et, en dormant, il me sembla que je me promenois à Mainsy, qui n'est pas loin de Vaux; et que, dans un pré tout bordé de saules, j'apercevois Cythérée, l'Amour et les Graces, avec les plus belles nymphes des environs, dansant au clair de la lune. L'assemblée me parut fort belle, et le bal fort bien éclairé : un million d'étoiles servoient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un; c'étoit aux chansons que l'on dansoit. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles :

L'autre jour deux belles
Tout haut se vantoient
Que, malgré mes ailes,
Elles me prendroient.
Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bientôt pris.

Aminte et Sylvie,
Ce sont leurs beaux noms :
Le ciel porte envie
A mille beaux dons,

A mille rares trésors,
Qu'ont leur esprit et leur corps.

Tout mortel, de l'une
Craint les blonds cheveux;
De sa tresse brune
L'autre fait des nœuds,
Par qui les dieux attachés
Se trouvent fort empêchés.

Sylvie a la gloire
De m'avoir domté,
Et cette victoire
A fort peu coûté:
La belle n'eut seulement
Qu'à se montrer un moment.

Autour de ses charmes
Me voyant voler,
Vénus toute en larmes
Eut beau m'appeler:
Celui qui brûle les dieux
Se brûle à de si beaux yeux.

Leur éclat extrême
A su m'enflammer.
Le sort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer;
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.

Ainsi dans la danse
Cupidon pleuroit,

Et tout en cadence
Par fois soupiroit,
Priant tout bas les Zéphyrs
D'aller porter ses soupirs.

VII.

Acante se promène à la cascade, et les singulières faveurs qu'il y reçut du Sommeil.

Après que les Graces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, et d'achever de voir les raretés de ce beau séjour : il me fut pourtant impossible de quitter sitôt un endroit où il m'étoit arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautés de Vénus et à celles des nymphes ; et rappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin je dis adieu à ces prés, et sortis du parc de Mainsy, non point par le chemin qui m'y avoit amené : j'en pris un autre, que je crus me devoir conduire en des lieux où je trouverois des beautés nouvelles. Cependant la nuit avoit reployé partie de ses voiles, et s'en alloit les étendre chez d'autres peuples. Quelques rayons s'apercevoient déjà vers l'orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençoient d'émailler les bords de notre monde;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissoit;
Aux portes du matin la clarté paroissoit;
De sa robe d'hymen l'Aurore étoit vêtue:
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue:
Je voyois sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits:
D'un vase de vermeil elle épanchoit des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'étoit fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au dieu du sommeil? Les hôtes des bois, qui avoient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il étoit de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour: ce que je fis par cette chanson.

Fontaines, jaillissez;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Vous vous levez trop tard;
L'Aurore est sur son char,
Et s'en vient voir ma belle:
Oiseaux, chantez pour moi;
Le dieu d'amour m'appelle;
Je ne sais pas pourquoi.

Tandis que je faisois résonner ainsi les échos, le soleil s'approchoit très sensiblement de notre hémisphère, et me découvroit, les unes après les autres, toutes les beautés du canton où mes pas s'étoient adressés.

Dans la plus large de ces allées, j'aperçois de loin une nymphe (ce me sembloit) couchée sous un arbre, en la posture d'une personne qui dort. J'étois tellement accoutumé à la vue des divinités, que, sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je résolus de m'approcher d'elle : mais, à la première démarche, un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire. Je ne sais quelle émotion, dont je ne pouvois deviner la cause, me courut par toutes les veines. Et quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnoître, je trouvai que c'étoit Aminte, sur qui le sommeil avoit répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes mon étonnement ne fut pas petit; mais ma joie fut encore plus grande. Cette belle nymphe étoit couchée sur des plantes de violettes; sa tête à demi penchée sur un de ses bras, et l'autre étendu le long de sa jupe. Ses manches, qui s'étoient un peu retroussées par la situation que le sommeil lui avoit fait prendre, me découvroient à moitié ses bras si polis. Je ne sus à laquelle de leurs beautés donner l'avantage, à leur forme ou à leur blancheur; bien que cette dernière fît honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette mer-

veilleuse personne. Les Zéphyrs avoient détourné de dessus son sein une partie du linomple qui le couvroit, et s'y jouoient quelquefois parmi les ondes de ses cheveux. Quelquefois aussi, comme s'ils eussent voulu m'obliger, ils les repoussoient. Je laisse à penser si mes yeux surent profiter de leur insolence : c'étoit même une faveur singulière de pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur, ni les autres merveilles de ce beau sein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il étoit aisé de remarquer malgré le linomple, et qu'une respiration douce contraignoit par fois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage; car que pourrois-je dire qui approchât de la délicatesse des traits, de la fraîcheur du teint, et de son éclat? En vain j'emploierois tout ce qu'il y a de lis et de roses; en vain je chercherois des comparaisons jusque dans les astres : tout cela est foible, et ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considérai long-temps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transport; car, si ce n'étoit véritable enchantement, c'étoit au moins quelque chose qui en avoit l'apparence : il sembloit que mon ame fût accourue toute entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines; et comme, au commencement de mon songe, j'avois oublié Aminte pour Vaux, il m'arriva en échange

d'oublier Vaux pour Aminte, dans ce moment. Tandis que mes yeux étoient occupés à un exercice si agréable, je ne sais quel démon (le dois-je appeler bon ou mauvais?) je ne sais, dis-je, quel démon me mit en l'esprit qu'il n'étoit pas juste que tout le plaisir fût pour eux; que ma bouche méritoit bien d'en avoir sa part; enfin, qu'un baiser cueilli sur celle d'Aminte devoit être une chose infiniment douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour récompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentoit que c'étoit se mettre au hasard de fâcher Aminte, et que, l'éveillant, je détruirois mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus fortes : le respect et la crainte ne m'abandonnèrent point dans cette occasion périlleuse. Enfin un rossignol éveilla la belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un œil de colère, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose. Je crois que l'étonnement et la honte lui fermoient la bouche, car elle s'aperçut incontinent du désordre que les Zéphyrs avoient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe, et, après avoir fléchi un genou, Je ne sais pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée : il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards. Les dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commodités que je n'avois point encore eues : aurois-je négligé cette faveur? Encore

n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois : il m'étoit aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

Ces lèvres où les cieux ont mis tant de merveilles,
Auroient pu m'excuser;
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.

Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes,
On l'auroit éveillé.
Je n'ai point cru l'Amour, le Sommeil, et vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence?
Attendez un moment;
Car enfin je prétends mériter récompense,
Et non pas châtiment.

Que je sache du moins quelle heureuse aventure
Vous amène en ces lieux:
L'art y brille partout, cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.

Flore, au prix des appas de vos lèvres écloses,
N'a rien que de commun:
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,
Ni même leur parfum.

Le soleil peint les fleurs, en la saison nouvelle.
De traits moins éclatants;
Et votre bouche, Aminte, efface la plus belle
Des filles du printemps.

Mais n'avez-vous point vu dans Vaux une merveille
Qui fait, ainsi que vous, admirer son pouvoir?
Si vous ne l'avez vue, Acante vous conseille
De ne point partir sans la voir.

Vous voulez, dit Aminte, parler de Sylvie. C'est elle-même que j'entends, répondis-je. Aminte rasséréna aussitôt son visage. Rendez graces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous; car, non-seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrin qui se doit donner aujourd'hui en sa présence : c'est à la plus grande fée de l'univers qu'on l'adjuge. J'ai cru que le charme dont je me sers étoit assez puissant pour mériter une telle gloire; et, dans cet espoir, je suis accourue des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs comme ont fait les autres : mon dessein a été d'attendre que la cérémonie fût commencée, et de surprendre les juges et toute l'assistance par ma beauté. Mais, après avoir examiné les paroles d'une prophétie qui doit être la règle du différend, j'ai jugé qu'elles regardoient seulement les merveilles que l'art produit : or vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer; il y en a un aussi pour paroître belle; mais ces sortes

d'arts ne sont pratiqués que par des beautés médiocres : jamais la mienne n'en eut besoin. Si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas ; outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avois point encore vue qu'hier ; et, comme elle se promenoit dans ces jardins, je l'aperçus d'un endroit où j'étois cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même : Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou, s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. J'avois donc fait résolution de m'en retourner dès aujourd'hui ; et si vous aviez attendu encore quelques moments, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée. Je combattis long-temps les raisons d'Aminte sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que, si elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en étoit si belle, et qu'il y avoit tant de gloire à acquérir. Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès à présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. Je ne suis pas venue seule, repartit-elle ; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes ;

ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter; je vous attendrai dans Mainsy.

Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Aminte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle seroit toujours insensible? Eh quoi! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir? Je n'avois pas voulu jusque-là vous dire franchement ma pensée; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acante, voulez-vous que je verse des larmes,
Et soupire à mon tour,
Et, lasse d'être belle, abandonne mes charmes
Aux tourments de l'Amour?

Il détruit l'embonpoint, et rend la couleur blême;
Il donne du souci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer aussi.

Hélas! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement? Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre; car enfin, puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point

aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos? J'y suis véritablement confirmée, répondit Aminte; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'amour étoit un dangereux hôte; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. Quelle seroit-elle cette raison? dis-je en soupirant; y en peut-il avoir d'assez bonnes? C'est, reprit Aminte, qu'il n'est pas toujours bienséant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aie aussi. Ah! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. C'est une erreur, je vous l'avoue, repartit Aminte; mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai pas la première de la réformer. C'est pourquoi, contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié, et de mon estime par conséquent; car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus longtemps que je n'avois résolu; il faut que j'aille chercher les personnes que j'ai quittées: ne me suivez point, et que je ne vous voie d'aujourd'hui qu'après la cérémonie. A ces mots, elle s'en alla; et je la suivis seulement des yeux, ne croyant

pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étois même fort satisfait des dernières choses qu'elle avoit dites ; soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gelaste qui me cherchoient. Ils s'étonnèrent de ce que j'avois voulu passer la nuit au serein : je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittés ; et, bien que j'abrégeasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au château.

VIII.

NEPTUNE A SES TRITONS.

Vous savez tous l'alliance qui est entre Oronte et votre monarque; aussi ne suis-je point fâché que d'autres divinités contribuent au plaisir d'un héros si chéri du ciel. Je considère sans jalousie toutes les statues que Minerve lui a données. Apollon, qui s'est fait architecte, aussi-bien que moi, pour un roi avaricieux et ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire peintre pour un héros très reconnoissant et très libéral. Je ne lui envie pas sa fortune; et c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le palais où nous sommes donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire à la vérité que les avenues de celui-ci sont si belles, qu'il seroit bien malaisé d'y rien ajouter; on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand et de noble : mais les niches qu'on y a faites n'étant encore remplies que par des rochers tout secs, je crois que s'il en sortoit de l'eau cela seroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille; et, s'il réussit, je lui donnerai pour récompense la plus belle des Néréides.

Grand roi, dit un Triton, qui par droit d'héritage
Avez de l'océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'est à nous d'obéir, à vous de commander.
Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous plaire:
Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggère.
A garder vos trésors des monstres destinés,
Et par les mains du sort sous ce mont enchaînés,
Veillent sur le cristal en des grottes profondes:
Lâchons ces animaux venus de divers mondes;
Je les domterai tous, et de nuire empêchés
Par des liens de bronze ils seront attachés;
Mon art en ornera ces rochers et ces niches
Pour qui vous réservez vos trésors les plus riches.

Le conseil plut au dieu du liquide univers.
D'un seul coup de trident cent cachots sont ouverts:
On voit sortir en foule un amas de reptiles,
Dragons, monstres marins, lézards et crocodiles,
Hydres à sept gosiers, escadrons de serpents,
La gent aux ailes d'or, et les peuples rampants,
Limas aux dos armés, écrevisses cornues,
Des formes d'animaux aux mortels inconnues.
A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs,
Qu'ils font bruire le mont, se lancent à ses murs,
Et remettroient partout le chaos en peu d'heures,
Sans la fatale main qui règle leurs demeures.
Sous un roc, par son ordre, un limas s'établit,
Et de son vaste corps tout un antre remplit.

Quand le sage Triton les vit tous en leur place,
Avec jus de corail, quintessence de glace,
Et Gorgone dissoute en cristal du Mainsi,
Il arrosa ce peuple aussitôt endurci.

Chacun d'eux toutefois conserve sa figure;
Chacun, sans s'émouvoir, siffle, gronde, murmure,
Fait que de son fracas tout le mont retentit,
Et pense avoir encor le gosier trop petit.
On diroit que par fois l'escadron se mutine,
Enivré du nectar d'une source divine;
Il pousse l'onde au ciel, il la darde aux passants,
Semble garder ces lieux en charmes si puissants,
Et défendre l'accès des beautés qu'il nous montre:
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers.

IX.

LES AMOURS DE MARS ET DE VÉNUS.

GÉLASTE montre à Acante une tapisserie, où sont représentées les amours de Mars et de Vénus et lui parle ainsi :

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir domté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siège ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire ;
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois :
Quand ce seroit pour des jours de tournois,

On ne le verroit pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour;
Sans cela, fît-on mordre aux géants la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme:
Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats,
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus, en ces lieux écartés,
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés!
Quels longs baisers! La gloire a bien des charmes;
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe: Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes;
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phébus pour la déesse avoit même dessein,
Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvoit plus de feux dans son sein
Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa tête.
C'étoit un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il étoit beau; mais il faisoit des vers,
Avoit un peu trop de doctrine,
Et qui pis est, savoit la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.

Phébus, outré de déplaisir,
Apprit à Vulcan ce mystère;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avoient en ces lieux pour témoins que l'Amour.

La peine de Vulcan se voit représentée,
Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints :
Il demeure immobile, et son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints :
Son marteau lui tombe des mains;
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en alloit tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour!
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes:
Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportoit une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir;
Mais Vénus pour le coup ne la sauroit ouïr;
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan
A mis l'alarme au camp.

Mais, avec tout ce bruit, que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'Amour,
Ils iroient plutôt jusqu'à Rome
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame:
Quand l'hymen les joindroit de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourroit entr'eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Graces pleurantes:
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes;
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants
Pourroient contre tant d'assaillants
Garder une toison si chère?
Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer;
Et, se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout: plein d'un dépit extrême,
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux,
Et de ce qu'il devroit se cacher à soi-même
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous:
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie!
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car, pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose:
Un rets d'acier par ses mains est forgé:
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose

D'envelopper nos amants bien et beau.
L'enclume sonne, et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux amants qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit;
Et nos amants trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune:
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé?
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Cet ouvrage est demeuré imparfait pour de secrettes raisons; et, par malheur, ce qui y manque est l'endroit le plus important : je veux dire les réflexions que firent les dieux, même les déesses, sur une si plaisante aventure. Quand j'aurai repris l'idée et le caractère de cette pièce, je l'achèverai. Cependant, comme le dessein de ce recueil a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une ballade qui pourra encore trouver sa place parmi ces contes, puisqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc, ainsi que le reste, au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit

hors de son lieu, et qu'il y ait du manquement en cela, je prie le lecteur de l'excuser, avec les autres fautes que j'aurai faites.

BALLADE.

Hier je mis chez Chloris en train de discourir
Sur le fait des romans Alison la sucrée.
N'est-ce pas grand'pitié, dit-elle, de souffrir
Que l'on méprise ainsi la Légende dorée,
Tandis que les romans sont si chère denrée?
Il vaudroit beaucoup mieux qu'avec maint vers du temps
De messire Honoré l'histoire fût brûlée.
Oui pour vous, dit Chloris, qui passez cinquante ans:
Moi qui n'en ai que vingt, je prétends que l'Astrée
Fasse en mon cabinet encor quelque séjour;
Car, pour vous découvrir le fond de ma pensée,
Je me plais aux livres d'amour.

Chloris eut quelque tort de parler si crûment;
Non que monsieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exquise:
Étant petit garçon je lisois son roman,
Et je le lis encore ayant la barbe grise.
Aussi contre Alison je faillis d'avoir prise,
Et soutins haut et clair, qu'Urfé par-ci, par-là,
De préceptes moraux nous instruit à sa guise.
De quoi, dit Alison, peut servir tout cela?
Vous en voit-on aller plus souvent à l'église?
Je hais tous les menteurs; et pour vous trancher court,
Je ne puis endurer qu'une femme me dise,
Je me plais aux livres d'amour.

Alison dit ces mots avec tant de chaleur,
Que je crus qu'elle étoit en vertus accomplie;
Mais ses péchés écrits tombèrent par malheur:
Elle n'y prit pas garde. Enfin étant sortie,
Nous vîmes que son fait étoit papelardie,
Trouvant entre autres points dans sa confession:
J'ai lu maître Louis [1] mille fois en ma vie;
Et même quelquefois j'entre en tentation
Lorsque l'ermite trouve Angélique endormie,
Rêvant à tel fatras souvent le long du jour.
Bref, sans considérer censure ni demie,
Je me plais aux livres d'amour.

Ah! ah! dis-je, Alison, vous lisez les romans,
Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'ermite!
Je crois qu'ainsi que vous pleine d'enseignements
Oriane prêchoit faisant la chattemite.
Après mille façons, cette bonne hypocrite
Un pain sur la fournée emprunta, dit l'auteur:
Pour un petit poupon l'on sait qu'elle en fut quitte.
Mainte belle sans doute en a ri dans son cœur.
Cette histoire, Chloris, est du pape maudite:
Quiconque y met le nez devient noir comme un four.
Parmi ceux qu'on peut lire, et dont voici l'élite,
Je me plais aux livres d'amour.

Clitophon a le pas par droit d'antiquité:
Héliodore peut par son prix le prétendre:
Le roman d'Ariane est très bien inventé:
J'ai lu vingt et vingt fois celui du Polexandre:

---

[1] Arioste.

En fait d'évènements, Cléopâtre et Cassandre
Entre les beaux premiers doivent être rangés:
Chacun prise Cyrus et la carte du Tendre,
Et le frère et la sœur ont les cœurs partagés.
Même dans les plus vieux je tiens qu'on peut apprendre.
Perceval le gallois vient encore à son tour:
Cervantes me ravit; et pour tout y comprendre,
Je me plais aux livres d'amour.

ENVOI.

A Rome on ne lit point Boccace sans dispense:
Je trouve en ses pareils bien du contre et du pour.
Du surplus (honni soit celui qui mal y pense!)
Je me plais aux livres d'amour.

LETTRES.

A M. FOUQUET.

RELATION

DE L'ENTRÉE DE LA REINE DANS PARIS,

le 26 août 1660.

Monseigneur,

Comme je serai bientôt votre redevable, j'ai cru que la magnificence de ces jours passés étoit une occasion de m'acquitter, et que je ne pouvois rien faire de mieux que de vous entretenir d'une si agréable matière. Je vous dirai donc que l'entrée ne se passa point sans moi, que j'y eus ma place aussi-bien que beaucoup d'autres provinciaux, et que ce monde de regardants est une des choses qui me parut la plus belle en cette action.

De toutes parts on y vit
Une nombreuse affluence,
Et je crois qu'elle se fit
Aux yeux de toute la France.

Ce jour-là le soleil fut assez matineux;
Mais, pour mieux laisser voir ce pompeux équipage,
Il tempéra son éclat lumineux,
En quoi je tiens qu'il fut sage :
Car, quand il eût eu des habits
Tout parsemés de rubis,
Et couverts des trésors du Pactole et du Tage,
Qu'il eût paru plus beau qu'il n'est au plus beau jour,
Le moins brillant des seigneurs de la cour
Eût brillé cent fois davantage.
La cour ne se mit pas seule sur le bon bout,
Et le luxe passa jusqu'à la bourgeoisie.
Chacun fit de son mieux: ce n'étoit qu'or partout:
Vous n'avez vu de votre vie
Une si belle infanterie;
On eût dit qu'ils sortoient tous de chez le baigneur:
Imaginez-vous, monseigneur,
Dix mille hommes en broderie.
Ce fut un bel objet que messieurs du conseil:
Aussi leurs majestés s'en tiennent honorées;
On n'en peut trop louer le pompeux appareil;
Leur troupe étoit des mieux parées.
Tout le monde admira leurs superbes atours,
Leurs cordons d'or, leurs housses de velours,
Et leurs différentes livrées.
Leur chef, vêtu de brocard d'or
Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Ce jour-là parut un Médor,
Et fut un des beaux de la fête.
Je ne puis assez dignement
Louer le riche accoutrement
Qui le para cette journée;

Ni le coffret des sceaux, que portoit fièrement
La chancelière haquenée,
Nommée ainsi très justement [1].

De vouloir peindre aussi les trois cours souveraines,
Et leur auguste majesté,
Ma muse n'y perdroit que son temps et ses peines;
C'est un sujet trop vaste et trop peu limité.
Messieurs de ville eurent en vérité
Bonne part de l'honneur en cette illustre fête.
Je trouvai surtout bien monté
Celui qui marchoit à la tête.
Il n'est pas jusqu'à Rocollet
Qui ne fût sur sa bonne mine:
Son cheval qui n'étoit pas laid,
Et sembloit de taille assez fine,
Lui secouoit un peu l'échine,
Et pensa mettre en désarroi
Ce brave serviteur du roi.

Si je m'étois trouvé plus près
Des harangueurs et des harangues,
Vous auriez en vers quelques traits
De ce qu'ont dit ces doctes langues:
Sans mentir, j'ai beaucoup perdu
De n'en avoir rien entendu;
Car, en fait de magnificence,
Les compliments sur les habits
L'ont emporté, comme je pense.
Mais tout cela n'est rien au prix

---

[1] A cause que cette haquenée tomba.

Des mulets de son éminence:
Leur attirail doit avoir coûté cher.
Ils se suivoient en file ainsi que patenôtres :
On en voyoit d'abord vingt et quatre marcher,
Puis autres vingt et quatre, et puis vingt et quatre autres.
Les housses des premiers étoient d'un fort grand prix;
Les seconds les passoient, passés par les troisièmes;
Mais ceux-ci n'ont, à mon avis,
Rien laissé pour les quatrièmes.
Monsieur le cardinal l'entend, en bonne foi;
Car après ces mulets marchoient quinze attelages,
Puis sa maison, et puis ses pages,
Se panadant en bel arroi,
Montés sur chevaux aussi sages
Que pas un d'eux, comme je croi.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en est point de plus haut prix,
Que l'un bondit, que l'autre danse,
Et que cela n'est rien au prix
Des mulets de son éminence.

Bientôt après les seigneurs de la cour,
Propres, dorés, et beaux comme des anges,
Ou comme le dieu d'Amour,
Attirèrent nos louanges:
J'entends le dieu d'Amour, quand il tient du dieu Mars,
Et qu'il marche tout fier du pouvoir de ses dards;
Car ces seigneurs, qui sont près d'une belle
Aussi doux que des moutons,
Sont pires que vrais lions
Quand ils ont une querelle,
Ou que le bruit des canons

Leur échauffe la cervelle.
En habits sous l'or tout cachés,
En chevaux bien enharnachés,
Ils avoient fait grosse dépense;
Et quant à moi je fus surpris
De voir une telle abondance,
Et n'estimai plus rien au prix
Les mulets de son éminence.

Incontinent on vit passer
Des légions de mousquetaires.
C'est un bel endroit à tracer;
Mais, sans que je m'attire un tel nombre d'affaires,
Leur maître n'a que trop de quoi m'embarrasser.
Vous le voyez quelquefois:
Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de rois,
Ou de taille aussi belle, ou de mine aussi bonne?
Ce n'est pas mon avis; et lorsque je le vois,
Je crois voir la grandeur elle-même en personne.

Comme jadis le monarque des cieux
Dans le ciel fit son entrée,
Après avoir puni l'orgueil audacieux
Des suppôts de Briarée;
Ou bien comme Apollon, des traits de son carquois
Ayant du fier Python percé l'énorme masse,
Triompha sur le Parnasse;
Ou comme Mars entra pour la première fois
Dans la capitale de Thrace;
Ainsi je crois encor voir le prince qui passe;
Et vous pouvez choisir de ces trois-là
Celui qu'il vous plaira.

Mais comment de ces vers sortir à mon honneur?
Ceci de plus en plus m'embarrasse et m'empêche;
Et de fièvre en chaud mal me voici, monseigneur,
Enfin tombé sur la calèche.
On dit qu'elle étoit d'or, et sembloit d'or massif,
Et qu'il s'en fait peu de pareilles;
Mais je ne la pus voir, tant j'étois attentif
A regarder d'autres merveilles.
Ces merveilles étoient de fort beaux cheveux blonds,
Une vive blancheur, les plus beaux yeux du monde,
Et d'autres appas sans seconds
D'une personne sans seconde.
Qu'on ne me demande pas
Qui c'étoit que la personne
En qui logeoient tant d'appas;
La question seroit bonne!
Tant d'agrément, tant de beauté,
Tant de douceur, et tant de majesté,
Tant de graces si naturelles,
Où l'on trouveroit de quoi
Faire un million de belles,
Ne peuvent en bonne foi
Se trouver qu'en la merveille
Sans égale, et sans pareille,
Qui donne aux autres la loi,
Et qui dort avec le roi.

A M***.

EN LUI ENVOYANT LES VERS SUIVANTS.

1660.

Vous vous étonnez, dites-vous, de ce que tant d'honnêtes gens ont été les dupes de mademoiselle Colletet, et de ce que j'y ai été moi-même attrapé. Ce n'est pas un sujet d'étonnement que ce dernier point; au contraire, c'en seroit un si la chose s'étoit autrement passée à mon égard : ainsi vous faites très sagement de me mettre au nombre des honnêtes gens, puisque aussi-bien je ne puis nier que je ne sois de celui des dupes. Cela vous est-il nouveau ? Et d'où venez-vous, de vous étonner ainsi ? Savez-vous pas bien que pour peu que j'aime, je ne vois dans les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle ? Si vous ne vous en êtes aperçu, vous êtes cent fois plus taupe que moi. Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin ; cela fait le meilleur effet du monde ; je dis des sottises en vers et en prose, et serois fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solennelle : enfin, je loue de toutes mes forces.

Homo sum qui ex stultis insanos reddam.

Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre. Ne vous étonnez donc plus; voyez seulement ma palinodie; mais voyez-la sans vous en scandaliser. Pourquoi ne me rétracterois-je pas? Tant de grands hommes se sont rétractés! Et puis fiez-vous à nous autres faiseurs de vers!

SONNET

POUR MADEMOISELLE COLLETET.

Sève, qui peins l'objet dont mon cœur suit la loi,
Son pouvoir sans ton art assez loin peut s'étendre;
Laisse en paix l'univers; ne lui va point apprendre
Ce qu'il faut ignorer, si l'on veut être à soi.

Aussi-bien manque-t-il ici je ne sais quoi
Que tu ne peux tracer, ni moi te faire entendre:
J'en conserve les traits, qui n'ont rien que de tendre;
Amour les a formés, plus grand peintre que toi.

Par d'inutiles soins pour moi tu te surpasses;
Clarice est en mon ame avec toutes ses graces;
Je m'en fais des tableaux où tu n'as point de part.

Pour me faire sans cesse adorer cette belle,
Il n'étoit pas besoin des efforts de ton art;
Mon cœur, sans ce portrait, se souvient assez d'elle.

MADRIGAL

POUR LA MÊME.

DAMON, voyant Clarice peinte,
Soudain en ressentit l'atteinte;
Il s'écria dans ce moment:
Est-il une beauté sur les cœurs plus puissante?
Pendant que Clarice est absente,
Son portrait lui fait un amant.

POUR LA MÊME.

UNE MUSE PARLE.

RECEVEZ de nos mains cette illustre couronne,
Dont l'éclat immortel a des charmes si doux;
Nous n'avons encor vu personne
Qui la méritât mieux que vous.
Vos vers sont d'un tel prix que rien ne les surpasse;
Ce mont en retentit de l'un à l'autre bout:
Vous saurez régner au Parnasse;
Qui règne sur les cœurs sait bien régner partout.

CONTRE LA MÊME,

Qui faisoit des vers pendant le vivant de son mari, et qui n'en fit plus après sa mort.

Les oracles ont cessé ;
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

En cela je plains son zèle ;
Et ne sais au par-dessus
Si les Graces sont chez elle ;
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.
Les oracles ont cessé ;
Colletet est trépassé.

A M. FOUQUET,

En lui envoyant l'Ode suivante sur le mariage de Monsieur, frère unique du Roi, avec Henriette-Anne d'Angleterre, en mars 1661.

Monseigneur,

Le zèle que vous avez pour toute la maison royale me fait espérer que ce terme-ci vous sera plus agréable que pas un autre, et que vous lui accorderez la protection qu'il vous demande. Avec ce passeport, qui n'a jamais été violé, il vous ira trouver sans rien craindre. J'y loue la merveille que nous ont donnée les Anglois. Encore que sa naissance vienne des dieux, ce n'est pas ce qui fait son plus grand mérite; mille autres qualités, toutes excellentes, font qu'elle est l'ornement aussi-bien que l'admiration de notre cour. C'est ce qu'on peut dire de plus à l'avantage de cette princesse; car notre cour est telle à présent, que son approbation seroit même glorieuse à la mère des Graces. L'entreprise de louer dans le même ouvrage le digne frère de notre monarque, étoit infiniment au-dessus de moi. Cependant ce n'étoit pas encore assez faire; il falloit, monseigneur, vous dire aussi quelque chose touchant la grossesse de la

reine. Je serois coupable si je me taisois tandis que chacun raisonne sur la qualité du présent qu'elle nous fera. Il sera beau, l'on n'en doute point; mais que ce doive être un dieu ou une déesse, c'est ce qui n'est pas encore tout-à-fait certain. Quoi que ce puisse être, on s'en réjouit dans l'Olympe, malgré tous les sujets d'envie qu'on y peut avoir. Ces nouvelles divinités pourroient bien ravir aux autres leurs temples. Je ne parle pas de ceux que nous avons bâtis dans nos cœurs à leurs majestés, qui ne sauroient, avec toute leur puissance, nous rien donner de plus parfait qu'elles. Je ne pouvois, monseigneur, vous entretenir de sujets qui méritassent mieux d'interrompre vos occupations et vos soins. La grossesse de la reine est l'attente de tout le monde. On a déjà consulté les astres sur ce sujet.

Quant à moi, sans être devin,
J'ose gager que d'un dauphin
Nous verrons dans peu la naissance:
Thérèse, accomplissant le repos de la France,
Y fera, je m'assure, encor cette façon.
Ce qui confirme mon soupçon,
C'est la faveur des dieux, qui sert notre monarque
Comme il mérite, et qui ne put jamais
Lui refuser aucune marque
Du respect que le sort a pour tous ses souhaits.
La conjecture que je fais
N'est pas, seigneur, fort difficile;
Car, sans vous étaler d'un discours inutile

Toutes les raisons que j'en ai,
Nous avons un roi trop habile
Pour ne pas réussir en tous ses coups d'essai.

A peine il commença ses premiers exercices,
Qu'il se fit admirer des héros de sa cour;
Puis, d'un cœur ennemi de ces molles délices
Qui loin du champ de Mars ont choisi leur séjour,
Il sortit des bras de l'Amour,
Fit trembler cent cités, porta partout la guerre;
Maint rempart fut ouvert, maint escadron rompu :
Les Flamands, s'ils eussent pu,
Se fussent cachés sous terre.
Tel on voit un jeune lion
Courir à sa première proie.
La Flandre alloit souffrir plus de maux qu'Ilion :
Ses peuples ignoroient l'usage de la joie;
Louis eût renversé le reste de leurs tours,
Si la fille du prince ibère
N'eût interposé les Amours,
Qui firent plus en quatre jours
Qu'aucun plénipotentiaire,
Par son travail et ses discours,
En quatre mois n'auroit su faire.

Que si notre monarque aux tournois de Bellone
Se fit dès l'abord renommer,
N'a-t-il pas mieux fait que personne
Son apprentissage d'aimer ?
Pour l'objet qui l'a su charmer
N'a-t-il pas cédé des conquêtes,
Refusé des trésors, méprisé des états,

Et préféré Thérèse aux palmes toutes prêtes
Que le sort promettoit aux efforts de son bras?

Mais comment s'est-il pris tout d'un coup aux affaires?
Quel roi mieux que le nôtre entend le cabinet?
Peut-on développer d'un jugement plus net
        Tant de conseils si nécessaires?
Les soins de son état ne le lassent jamais;
        Et dans les travaux de la paix
        Il agit encore en Hercule.
Un autre eût tout perdu quand nous perdîmes Jule [1];
Mais de quel changement est suivi son trépas?
Louis ne l'ayant plus, sait régir ses provinces:
        La machine de nos états,
        Qui sans l'effort de cet Atlas
        Eût fait succomber d'autres princes,
Ne pèse point au nôtre, et non plus que les cieux
N'a besoin pour support que du maître des dieux.

Tous ses commencements ayant été si beaux,
Celui de son hymen nous promet des miracles:
J'en attends un dauphin, dont les exploits nouveaux
Ne pourront rencontrer d'assez puissants obstacles.

La victoire en tous lieux le doit accompagner.
Sans qu'il se fasse craindre on le verra régner:
        C'est bien le mieux, qui le sait faire.
Les peuples les plus fiers sous un joug volontaire
        Se verront d'eux-mêmes soumis.
        Aux dépens de ses ennemis

---

[1] Mazarin.

Son état un jour doit s'accroître.
Il aura les dieux pour amis,
Il aura son père pour maître.

Thérèse, le portant avec un soin si tendre,
L'ornera de vertus et de dons inouis:
Jugez quel il doit être, et ce qu'on peut attendre
D'un chef-d'œuvre formé par elle, et par Louis.
De sa mère, il tiendra la douceur et les charmes;
Et de son père, l'art de domter par les armes
Ceux qui résisteront à toutes ses bontés.
Il sera conquérant en diverses manières;
Et son empire un jour n'aura plus de frontières,
Non pas même les cœurs des plus fières beautés.

Celle dont nous venons de chanter l'hyménée,
Ne peut qu'elle ne rende un tel œuvre accompli;
De bien moins de fleurons sa tête est couronnée,
Que son cœur de vertus ne se montre rempli.
Les graces, les beautés qui reluisent en elle,
Ne font que la moitié d'un tout si précieux:
Son esprit est divin, son ame est toute belle:
Thérèse est un chef-d'œuvre achevé par les cieux.

Je me croyois sorti d'une haute entreprise,
Et mon chant me sembloit ne pouvoir mieux finir:
Anne, par ses bontés dont mon ame est éprise,
S'est encor présentée à mon ressouvenir.
Notre dauphin en doit tenir
Les mêmes dons, mais d'une autre manière:
La sagesse aux conseils, l'esprit plein de lumière,
La fermeté que l'on trouve aux héros,

Et la constance dans les maux.
Mais, quoi! de l'exercer il n'est plus de matière.
Vous dépeindre Anne toute entière,
C'est pour ma muse un trop hardi projet:
Si vous regardez mon sujet,
Que dirai-je d'assez sublime?
Que ne dirai-je point, si je suis mon devoir?
Dieux! qu'on est empêché, quand il faut qu'on exprime
Ce qu'on ne sauroit concevoir!

Dispensez-moi de cette peine;
Vous savez, monseigneur, quelle est Anne et Louis.
Vous voyez tous les jours notre nouvelle reine:
Si vos yeux n'en sont éblouis,
Je les tiens bons; ils le sont, et personne
N'en a douté jusques ici:
Puissent-ils dans vingt ans veiller pour la couronne!
Je ne vous plaindrai pas d'avoir un tel souci.

Voilà, monseigneur, ce que je pense sur ce sujet. J'ai corrigé les derniers vers que vous avez lus, et qui ont eu l'honneur de vous plaire: j'espère que vous les trouverez en meilleur état qu'ils n'étoient. Entre autres fautes, j'y avois mis un deux pour un trois, ce qui est la plus grande rêverie dont un nourrisson du Parnasse se pût aviser; la bévue ne vient que de là: car je prends trop d'intérêt en tout ce qui regarde votre famille, pour ne pas savoir de combien d'Amours et de Graces elle est composée. Je me rétracterai plus amplement à la première occasion; et cependant je serai toujours, monseigneur, etc.

ODE

POUR MADAME.

Pendant le cours des malheurs
Qu'enfante une longue guerre,
L'Olympe ému de nos pleurs
Voulut consoler la terre :
Il fit naître la beauté
Qui tient Philippe arrêté,
Beauté sur toutes insigne :
D'un présent si précieux
Si la terre étoit indigne,
C'est un don digne des cieux.

Des trésors du firmament
Cette princesse se pare,
Et les dieux, en la formant,
N'ont rien produit que de rare ;
Ils ont rendu ses appas
L'ornement de nos climats,
Et la gloire de notre âge :
Le conseil des immortels
Augmenta par cet ouvrage
Les honneurs de ses autels.

Elle reçut la beauté
De la reine de Cythère,

De Junon la majesté,
Des Graces le don de plaire;
L'éclat fut pris du Soleil,
Et l'Aurore au teint vermeil
Donna les lèvres de roses:
Lorsque d'un mélange heureux
Le ciel eut uni ces choses,
Il en devint amoureux.

La Tamise sur ses bords
Vit briller et disparoître
Le riche amas des trésors
Qu'à peine elle avoit vu naître;
Elle eut honte qu'un objet,
De tant de vœux le sujet,
Cherchât une autre demeure:
Heureuse, si pour toujours
Le ciel eût à la même heure
Cessé d'éclairer son cours!

Les Anglois virent partir
La princesse et tous ses charmes,
Sans qu'elle pût consentir
Qu'on la rendît à leurs larmes:
Ces peuples avant ce jour,
Glorieux de son séjour,
Se croyoient seuls dignes d'elle;
Ils le croyoient vainement,
Car la France est d'une belle
Le véritable élément.

Bientôt selon nos désirs

Nous en devînmes les hôtes;
Une troupe de Zéphyrs
L'accompagna dans nos côtes:
C'est ainsi que vers Paphos
On vit jadis sur les flots
Voguer la fille de l'onde,
Et les Amours et les Ris,
Comme gens d'un autre monde,
Étonnèrent les esprits.

Telle vint en ce séjour
La merveille que je chante:
Elle crût, et notre cour
Reprit sa face riante :
Autant que Mars florissoit,
Amour alors languissoit
Levant à peine les ailes;
L'astre né chez les Anglois,
A la honte de nos belles,
Le rétablit dans ses droits.

Que de princes amoureux
Ont brigué son hyménée!
Elle a refusé leurs vœux;
Pour Philippe elle étoit née :
Pour lui seul elle a quitté
Le Portugais indomté,
Roi des terres inconnues,
Le voisin du fier croissant,
Et de nos Alpes chenues
Le monarque florissant.

Philippe est un bien si doux,
Que c'est le seul qui l'enflamme:
Sous les cieux que voyons-nous
Qui soit du prix de son ame?
Les héritières des rois
Ont souhaité mille fois
D'en faire la destinée;
C'est un plus glorieux sort
Que de se voir couronnée
Reine des sources de l'or.

Mais, si son cœur est d'un prix
Pour qui la terre est petite,
L'objet dont il est épris
N'est pas d'un moindre mérite;
Si sa beauté le surprit,
Des graces de son esprit
De jour en jour il s'enflamme;
La princesse tient des cieux
Du moins autant par son ame
Que par l'éclat de ses yeux.

Ils sont joints ces jeunes cœurs
Qui du ciel tirent leur race:
Puissent-ils être vainqueurs
Des ans par qui tout s'efface!
Que de leurs désirs constants
Dure à jamais le printemps
Rempli de jours agréables!
O couple aussi beau qu'heureux,
Vous serez toujours aimables;
Soyez toujours amoureux.

Que de vous naisse un héros
Dont les palmes immortelles
Ne donnent aucun repos
Aux nations infidèles ;
Que le fruit de vos amours
Égale aux herbes leurs tours,
Mette leurs villes en cendre ;
Et puisse un jour l'univers
Devoir un autre Alexandre
Au Philippe de mes vers !

A M. DE MAUCROIX.

RELATION

D'UNE FÊTE DONNÉE A VAUX.

Si tu n'as pas reçu réponse à la lettre que tu m'as écrite, ce n'est pas ma faute ; je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le surintendant : non que je m'engage à t'envoyer des relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable ; l'entreprise seroit trop grande, et en ce cas-là je le supplierois très humblement de se donner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je crois qu'il y seroit

aussi empêché que je le suis à présent. On diroit que la renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à-la-fois. Bien en prend à cette déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches, encore n'en a-t-elle pas la moitié de ce qu'il faudroit pour célébrer dignement un si grand héros, et je crois que quand elle en auroit mille, il trouveroit de quoi les occuper toutes. Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois. Le roi, la reine mère, monsieur, madame, quantité de princes et de seigneurs s'y trouvèrent : il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un feu qui ne devoit rien à celui qu'on fit pour l'entrée.

Tous les sens furent enchantés;
Et le régal eut des beautés
Dignes du lieu, dignes du maître,
Et dignes de leurs majestés,
Si quelque chose pouvoit l'être.

On commença par la promenade. Toute la cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquoit. Elle étoit demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante : tu vois bien que j'entends parler de sa grossesse. Cela fit qu'on se consola; et enfin on ne

pensa plus qu'à se réjouir. Il y eut grande contestation entre la cascade, la gerbe d'eau, la fontaine de la couronne, et les animaux, à qui plairoit davantage ; les dames n'en firent pas moins de leur part.

Toutes entre elles de beauté
Contestèrent aussi chacune à sa manière;
La reine avec ses fils contesta de bonté;
Et madame, d'éclat avecque la lumière.

Je remarquai une chose à quoi peut-être on ne prit pas garde, c'est que les nymphes de Vaux eurent toujours les yeux sur le roi : sa bonne mine les ravit toutes, s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand prince. Ensuite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes ; mais la grace avec laquelle monsieur et madame la surintendante firent les honneurs de leur maison, le fut encore davantage. Le souper fini, la comédie eut son tour : on avoit dressé le théâtre au bas de l'allée des sapins.

En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre et des zéphyrs,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée.

De feuillages touffus la scène étoit parée,
Et de cent flambeaux éclairée :
Le ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi
Que lorsqu'on eut tiré les toiles,
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi ;
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa pas sans musique.

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant par leur imposture,
Qu'on crut qu'ils avoient le pouvoir
De commander à la nature.
L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli,
Magicien expert, et faiseur de miracles ;
Et l'autre, c'est Lebrun, par qui Vaux embelli
Présente aux regardants mille rares spectacles :
Lebrun dont on admire et l'esprit et la main,
Père d'inventions agréables et belles,
Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
Par qui notre climat ne doit rien au romain.
Par l'avis de ces deux la chose fut réglée.
D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait,
Qu'on le crut rocher en effet ;
Mais, insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une nymphe gentille
Qui ressembloit à la Béjart,
Nymphe excellente dans son art,

Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grace
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire;
Car il est de la façon
De notre ami Pélisson.
Ainsi, bien que je l'admire,
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
De louer ses amis.

Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de sa majesté : aussitôt les termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des faunes et des bacchantes qui font l'une des entrées du ballet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un terme, et danser l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la comédie, dont le sujet est un homme arrêté par toutes sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse [1].

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain par sa manière

[1] Les Fâcheux.

Charme à présent toute la cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par-delà Rome:
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon IN ILLO TEMPORE;
Nous avons changé de méthode;
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

On avoit accommodé le ballet à la comédie autant qu'il étoit possible, et tous les danseurs y représentoient des fâcheux de plusieurs manières: en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard; au contraire on les trouva fort divertissants, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

Je voudrois bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde,

Et le plaisir des assistants.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui par des routes embrasées
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles?
Tel est le sillon enflammé,
Ou le trait qui lors est formé.
Parmi ce spectacle si rare,
Figure-toi le tintamare,
Le fracas et les sifflements
Qu'on entendoit à tous moments.
De ces colonnes embrasées
Il renaissoit d'autres fusées,
Ou d'autres formes de pétard,
Ou quelqu'autre effet de cet art;
Et l'on voyoit régner la guerre
Entre ces enfants du tonnerre.
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant et pirouettant,
Faisoit un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur des Néréides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France
N'eût rassuré par sa présence

Ce dieu des moites tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venoient donner des sérénades
A quelques-unes des Naïades.
Enfin, la peur l'ayant quitté,
Il salua sa majesté:
Je n'en vis rien, mais il n'importe :
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon; et quant à toi,
Ne t'en fais pas un point de foi.

Au bruit de ce feu succéda celui des tambours; car, le roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les mousquetaires étoient commandés. On retourna donc au château, où la colation étoit préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenoit de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendoit plus à rien, on vit en un moment le ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpentaux : faut-il dire obscurci ou éclairé? Cela partoit de la lanterne du dôme : ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord. On crut que tous les astres grands et petits étoient descendus en terre, afin de rendre hommage à madame; mais l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place. La catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux qui jadis un carrosse tirèrent,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les fossés de Vaux tombèrent,
Et puis de là dans l'Achéron.

Ils étoient attelés à l'un des carrosses de la reine, et s'étant cabrés à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyois pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoyable. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es.

Ce 22 août 1661.

A M. FOUQUET.

Monseigneur,

J'ai toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même; et je n'en veux pour témoignage que vos défenses: il ne se peut rien voir de plus convaincant, ni de mieux écrit. Les apostilles que vous avez faites à mon ode [1] ne sauroient partir non plus que d'un jugement très solide et d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, monseigneur, que l'endroit de Rome soit supprimé; et vous le voulez, ou parce que vous avez trop de piété, ou parce que vous n'êtes pas instruit de l'état présent des affaires. Ceux qui vous gardent ne font que trop

[1] V. ci-dessus, pag. 16.

bien leur devoir. L'exemple de César étant chez les anciens, il vous semble qu'il ne sera pas assez connu. Cela pourroit arriver, sans le jour que les écrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en de pareilles occasions. Je m'en suis servi parce qu'il est consacré à cette matière. D'ailleurs, ayant déjà parlé de Henri IV dans mon élégie [1], je ne voulois pas proposer à notre prince de moindres modèles que les actions de clémence du plus grand personnage de l'antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poétique pour pouvoir plaire à notre monarque, je le puis changer en cas que l'on lui présente mon ode; ce que je n'ai jamais prétendu. Que pourroient ajouter les Muses aux sollicitations qu'on fera pour vous? Car je ne doute nullement que les premières personnes du monde ne s'y emploient. J'ai donc composé cette ode à la considération du Parnasse. Vous savez assez quel intérêt le Parnasse prend à ce qui vous touche. Or, ce sont les traits de poésie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en est plein, même aux endroits où il parle au roi. Je viens enfin à cette apostille, où vous dites que je demande trop bassement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous, monseigneur; et, en vérité, celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir. Mais peut-être n'avez-vous

[1] V. ci-dessus, pag. 15.

pas considéré que c'est moi qui parle; moi, qui demande une grace qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques et si pressants, que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre ame. Cependant, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon ode en l'état où vous souhaiterez qu'elle soit; et je serai toujours, etc.

A Paris, ce 30 janvier 1663.

A MADAME

DE LA FONTAINE.

RELATION

D'UN VOYAGE DE PARIS EN LIMOUSIN.

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à

votre goût : c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; et c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne seroit pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. C'est un fonds bientôt épuisé : vous avez lu tant de fois les vieux, que vous les savez : il s'en fait peu de nouveaux, et, parmi ce peu, tous ne sont pas bons : ainsi vous demeurez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous seroit, si, en badinant, je vous avois accoutumée à l'histoire, soit des lieux, soit des personnes; vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante; et c'en est une très mauvaise d'affecter de paroître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition et de ses amis. M. le lieutenant-criminel en usa généreusement, libéralement, royalement : il ouvrit sa bourse, et nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand

il eût été question de transférer le quai des Orfèvres, la cour du palais, et le palais même, à Limoges, la chose ne se seroit pas autrement passée. Enfin, ce n'étoit chez nous que processions de gens abattus, et tombés des nues. Avec tout cela, je ne pleurai point; ce qui me fit croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire. La fantaisie de voyager m'étoit entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentiments de l'ordre du roi. Il y avoit plus de quinze jours que je ne parlois d'autre chose que d'aller, tantôt à Saint-Cloud, tantôt à Charonne; et j'étois honteux d'avoir tant vécu sans rien voir. Cela ne me sera plus reproché, graces à Dieu. On nous a dit, entre autres merveilles, que beaucoup de Limousines de la première bourgeoisie portent des chaperons de drap rose-sèche sur des cales de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai m'y amuser en passant, et par curiosité seulement. Quoi qu'il en soit, j'ai tout-à-fait bonne opinion de notre voyage : nous avons déjà fait trois lieues sans aucun mauvais accident, sinon que l'épée de M. Jannart s'est rompue. Mais, comme nous sommes gens à profiter de tous nos malheurs, nous avons trouvé qu'aussi-bien elle étoit trop longue, et l'embarrassoit. Présentement nous sommes à Clamart, au-dessous de cette fameuse montagne où est situé Meudon; là nous devons nous rafraîchir deux ou

trois jours. En vérité, c'est un plaisir que de voyager; on rencontre toujours quelque chose de remarquable. Vous ne sauriez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons; je me suis souhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles, et ce qui s'en suit, hormis la batteuse qui est un peu vieille. Le jardin de madame C. mérite aussi d'avoir place dans cette histoire; il a beaucoup d'endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses. Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu; si vous l'avez vu, souvenez-vous de ces deux terrasses que le parterre a en face et à la main gauche, et des rangs de chênes et de châtaigniers qui les bordent: je me trompe bien si cela n'est beau. Souvenez-vous aussi de ce bois qui paroît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles; les arbres n'en sont pas si vieux à la vérité, mais toujours peuvent-ils passer pour les plus anciens du village, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées qui sont à droite et à gauche me plaisent encore: elles ont cela de particulier, que ce qui les borne est ce qui les fait paroître plus belles. Celle de la droite a tout-à-fait la mine d'un jeu de paume; elle est à présent bordée d'un amphithéâtre de gazon, et a le fond relevé de huit ou dix marches: il y a de l'apparence que c'est l'endroit où les divinités du lieu reçoivent l'hommage qui leur est dû.

Si le dieu Pan, ou le Faune
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un trône,
C'en sera là le patron.

Deux châtaigniers, dont l'ombrage
Est majestueux et frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainsi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe,
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient superbe
Voit ses empereurs assis.

Beautés simples et divines,
Vous contentiez nos aïeux,
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi sert tant de dépense?
Les grands ont beau s'en vanter:
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter!

Nonobstant ces moralités, j'ai conseillé à madame C. de faire bâtir une maison proportionnée

en quelque manière à la beauté de son jardin, et de se ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, et nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité du carrosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches. Là se doit trouver un valet-de-pied du roi, qui a ordre de nous accompagner jusqu'à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, et ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant faites bien mes recommandations à notre marmot, et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire jouer, et pour lui tenir compagnie.

A Clamart, ce 25 août 1663.

A LA MÊME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire : il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi; je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les dames qui nous vinrent voir. Le dimanche étant arrivé, nous par-

tîmes de grand matin. Madame C. et notre tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg-la-Reine. Nous y attendîmes près de trois heures; et pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manquoit. De bonne fortune pour nous, le curé étoit ignorant, et ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le carrosse passât; le valet-de-pied y étoit; point de moines, mais en récompense trois femmes, un marchand qui ne disoit mot, et un notaire qui chantoit toujours, et qui chantoit très mal : il reportoit en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avoit une Poitevine qui se qualifioit comtesse; elle paroissoit assez jeune et de taille raisonnable, témoignoit avoir de l'esprit, déguisoit son nom, et venoit de plaider en séparation contre son mari : toutes qualités de bon augure, et j'y eusse trouvé matière de cajolerie si la beauté s'y fût rencontrée; mais sans elle rien ne me touche, c'est à mon avis le principal point : je vous défie de me faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque. Telle étoit donc la compagnie que nous avons eue jusqu'au Port-de-Pilles. Il fallut à la fin que l'oncle et la tante se séparassent; les derniers adieux furent tendres, et l'eussent été beaucoup davantage, si le cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme il vouloit regagner le

temps qu'il avoit perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse en sortant du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, et à quelques lieues de là Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce MONTLÉRY qu'il faut dire, ou MONTLEHÉRY ? C'est Montlehéry quand le vers est trop court, et Montléry quand il est trop long. Montléry donc ou Montlehéry, comme vous voudrez, étoit jadis une forteresse que les Anglois, lorsqu'ils étoient maîtres de la France, avoient fait bâtir sur une colline assez élevée. Au pied de cette colline est un bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse elle est démolie, non point par les ans : ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté : il y a encore un escalier qui subsiste, et deux chambres où l'on voit des peintures angloises, ce qui fait foi de l'antiquité et de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris de votre oncle, qui dit avoir entré dans les chambres ; pour moi je n'en ai rien vu ; le cocher ne vouloit arrêter qu'à Châtres, petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands maîtres. Nous y dînâmes. Après le dîner, nous vîmes encore à droite et à gauche force châteaux : je n'en dirai mot, ce seroit une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Plessis-Pâté, et traversâmes ensuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou ; car, sans avoir étudié en philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de

vallée sans montagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou, que je ne frémisse.

C'est un passage dangereux,
Un lieu, pour les voleurs, d'embûche et de retraite;
A gauche un bois, une montagne à droite,
Entre les deux
Un chemin creux.
La montagne est toute pleine
De rochers faits comme ceux
De notre petit domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse, nous descendîmes afin de soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre: en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe; ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes en fourmille: cela n'est pas bien, il mériteroit qu'on le brûlât.

République de loups, asile de brigands,
Faut-il que tu sois dans le monde?
Tu favorises les méchants
Par ton ombre épaisse et profonde.
Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le désir de voir, fait sortir de sa terre!
En combien de façons, hélas! le genre humain
Se fait à soi-même la guerre!

Puisse le feu du ciel désoler ton enceinte!
Jamais celui d'amour ne s'y fasse sentir,
Ni ne s'y laisse amortir!
Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane et d'Aminte,
On ne trouve chez toi que vilains bucherons,
Charbonniers noirs comme démons,
Qui t'accommodent de manière
Que tu sois à tous les larrons
Ce qu'on appelle un cimetière!

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres; il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Étampes, quelques monuments de nos guerres: ce ne sont pas les plus riches que j'aie vus; j'y trouvai beaucoup de gothique; aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

Il nous laisse ces monuments
Pour marque de nos mouvements.
Quand Turenne assiégea Tavanne,
Turenne fit ce que la cour lui dit,
Tavanne non; car il se défendit,
Et joua de la sarbacanne.

Beaucoup de sang françois fut alors répandu.
On perd des deux côtés dans la guerre civile:
Notre prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la ville.

Enfin nous regardâmes avec pitié les faubourgs

d'Étampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous les côtés; il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le soir notre compagnie, et le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissoit un très beau sujet. Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre comtesse en fut cause; elle est de la religion, et nous montra un livre de Du Moulin. M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet-de-pied) l'entreprit, et lui dit que sa religion ne valoit rien, pour bien des raisons. Premièrement, Luther a eu je ne sais combien de bâtards; les huguenots ne vont jamais à la messe; enfin il lui conseilloit de se convertir, si elle ne vouloit aller en enfer: car le purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'écriture, et demanda un passage où il fût parlé du purgatoire; pendant cela le notaire chantoit toujours, M. Jannart et moi nous endormîmes.

L'après-dînée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remît sur la controverse, je demandai à notre comtesse inconnue s'il y avoit de belles personnes à Poitiers; elle nous en nomma quelques-unes, entre autres une fille appelée Barigny, de condition médiocre, car son père n'étoit que

tailleur; mais au reste on ne pouvoit dire assez de choses de la beauté de cette personne. C'étoit une claire brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint ce qu'il en falloit, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux; si bien qu'à tout prendre il y avoit peu de choses à souhaiter; car rien, c'est trop dire. Enfin non-seulement les astres de la province, mais ceux de la cour lui devoient céder, jusque-là que dans un bal où étoit le roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avoit de brillant; les plus grands soleils ne parurent auprès que de simples étoiles. Outre cela elle savoit les romans, et ne manquoit pas d'esprit. Quant à sa conduite, on la tenoit dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois un gentilhomme appelé Miravaux en avoit été passionnément amoureux, et vouloit l'épouser à toute force; les parents du gentilhomme s'y opposèrent; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Cloton ne se fût mise de la partie; l'amant mourut à l'armée, où il commandoit un régiment. Les dernières actions de sa vie et ses derniers soupirs ne furent que pour sa maîtresse. Il lui laissa douze mille écus par son testament, outre quantité de meubles et de nipes de conséquence, qu'il lui avoit donnés dès auparavant. A la nouvelle de cette mort, mademoiselle Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables, protesta qu'elle se laisseroit mourir tôt ou tard, et en attendant recueillit le legs

que son amant lui avoit fait. Procès pour cela au présidial de Poitiers ; appel à la cour. Mais qui ne préfèreroit une belle à des héritiers ? Les juges firent ce que j'aurois fait. Le cœur de la dame fut contesté avec plus de chaleur encore : ce fut un nommé Cartignon qui en hérita. Ce dernier amant s'est trouvé plus heureux que l'autre : la belle eut soin qu'il ne mourût point sans être payé de ses peines : il y a, dit-on, sacrement entre eux, mais la chose est tenue secrète. Que dites-vous de ces mariages de conscience ? Ceux qui en ont amené l'usage n'étoient pas niais. On est fille et femme tout à-la-fois ; le mari se comporte en galant ; tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y opposer ; les parents ne font point les diables, toute chose vient en son temps ; et s'il arrive qu'on se lasse les uns des autres, il ne faut aller ni au juge ni à l'évêque. Voilà l'histoire de la Barigny.

Ces aventures nous divertirent de telle sorte, que nous entrâmes dans Orléans sans nous en être presque aperçus ; il sembloit même que le soleil se fût amusé à les entendre aussi-bien que nous ; car, quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'étoit pas encore au bout de sa traite. Bien davantage, soit que la Barigny fût cette soirée à la promenade, soit qu'il dût se coucher au sein de quelque rivière charmante comme la Loire, il s'étoit tellement paré, que M. de Châteauneuf et moi nous l'allâmes regarder de dessus le pont. Par même

moyen je vis la Pucelle, mais ma foi ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une amazone : l'infante Gradafillée en vaut dix comme elle; et si ce n'étoit que M. Chapelain est son chroniqueur, je ne sais si j'en ferois mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus long-temps que je n'aurois fait. Elle est à genoux devant une croix, et le roi Charles en même posture vis-à-vis d'elle, le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle.

Le pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi, et à la place qu'il occupe dans l'univers.

Ce n'est pas petite gloire
Que d'être pont sur la Loire.
On voit à ses pieds rouler
La plus belle des rivières
Que de ses vastes carrières
Phébus regarde couler.

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris ; l'horizon très beau de tous les côtés, et borné comme il le doit être. Si bien que cette rivière étant basse à proportion, ses eaux fort claires, son cours sans replis, on diroit que c'est un canal. De chaque côté du pont on voit continuellement des barques qui vont à

voiles; les unes montent, les autres descendent; et comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes : on les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres, c'est ce qui fait une de ses beautés : en effet, ce seroit dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples : cela leur donne une majesté de navires, et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit. D'ailleurs Orléans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la ville va en montant, on la découvre quasi toute entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart, font qu'elle paroît à demi fermée de murailles vertes; et à mon avis cela lui sied bien. De la particulariser en dedans, je vous ennuierois : c'en est déjà trop pour vous de cette matière. Vous saurez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au pont est fort laid, le reste assez beau; des rues spacieuses, nettes, agréables, et qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart, mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'église Sainte-Croix. Enfin notre compagnie, qui s'étoit dispersée de tous les côtés, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du soupé venue, chevaliers et dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies, puis se mirent au lit incontinent, comme

on peut penser; et sur ce le chroniqueur fait fin au présent chapitre.

A Amboise, ce 30 août 1663.

A LA MÊME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

Autant que la Beauce m'avoit semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la rivière. Aussi a-t-on un niais du pays pour très peu de chose, car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie. Je crois que les niaises coûtent davantage. Le premier lieu où nous arrêtâmes, ce fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église. C'est une collégiale assez bien rentée pour un bourg; non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je le leur aie ouï dire. Louis XI y est enterré : on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants aux coins: ce seroient quatre anges; et ce pourroient être quatre Amours, si on ne leur avoit point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait

là le saint homme, et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège.

Je lui trouvai la mine d'un matois;
Aussi l'étoit ce prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourroit être en quelque point suivie.

A ses genoux sont ses heures et son chapelet, et autres menus ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau, et sa notre-dame; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan : le tout est de marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre; il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner ; et m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit : un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

De Cléry à Saint-Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable et bordé de haies, ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux et quelques pélerins de Saint-Jacques. Comme Saint-Dié n'est

qu'un bourg, et que les hôtelleries y sont mal meublées, notre comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. de Châteauneuf voulant toujours que votre oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différend de Potrot et de la dame de Nouaillé. Les gens de Potrot et ceux de la dame de Nouaillé ayant mis pendant la foire de Niort les hardes de leur maître et de leur maîtresse en même hôtellerie, et sur même lit, cela fit contestation. Potrot dit: Je coucherai dans ce lit-là. Je ne dis pas que vous n'y couchiez, repartit la dame de Nouaillé, mais j'y coucherai aussi. Par point d'honneur et pour ne se pas céder, ils y couchèrent tous deux. La chose se passa d'une autre manière : la comtesse se plaignit fort, le lendemain, des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher: je veux dire les puces du cocher, et non celles de la comtesse; tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin, qu'il n'étoit quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé; les toits des maisons y sont disposés en beaucoup d'endroits de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me parut très beau, et je crois que difficilement on pourroit trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte-Solenne. Cette église paroît fort grande, et n'est cachée d'aucunes maisons;

enfin elle répond tout-à-fait bien au logis du prince. Chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte-Solenne et le château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent; soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse; ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques-unes à mon ordinaire. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyoit de l'esprit par cette voie-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais; et cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison. La voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi de la constitution de la Beauce et du Limousin.

La Beauce avoit jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéants,
Qui vouloient marcher à leur aise,
Se plaignit, et fit la mauvaise;
Et messieurs les Orléanois

Dirent au Sort tous d'une voix,
Une fois, deux fois et trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de descendre, et remonter encor.
Quoi! toujours mont, et jamais plaine!
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
Oh oh! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins! et dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez.
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sur vos épaules.
Lors la Beauce de s'aplanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace;
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir sur les gens:
Si bien que la troupe céleste,
Ne sachant que faire du reste,
S'en alloit les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit: Épargnons la Touraine
Et le Blésois; car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin [1];
Mettons-les dans le Limousin.

Ceux de Blois, comme voisins et bons amis de ceux d'Orléans, les ont soulagés d'une partie de

[1] M. le duc d'Orléans.

leur charge. Les uns et les autres doivent encore avoir une génération de bossus, et puis c'en est fait. Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira. Ce que je vous assure être fort vrai, est que M. de Châteauneuf et moi nous déjeunâmes très bien, et allâmes voir ensuite le logis du prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François I, l'autre sous quelqu'un de ses devanciers; il y a en face un corps-de-logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer: toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre; l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François I, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste: il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements sans régularité et sans ordre; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort; car je la considérois comme une relique: en effet, il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince; les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison; jamais règne ne fut plus doux, plus tranquille ni plus heureux que l'a été le sien; et en vérité de semblables princes devroient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes, lequel on tenoit, pendant sa vie, pour le plus

parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre cocher, qui ne se soucia que de déjeûner largement, puis nous fit partir.

Tant que la journée dura nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays : surtout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée, l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, et retient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, et qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurois dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix ; mais, de part et d'autre, côteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois ; mais en attendant,

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle est ?
Car vous savez qu'en son histoire
Notre bon Ovide s'en tait.
Fut-ce quelque aimable personne,
Quelque reine, quelque amazone,
Quelque nymphe au cœur de rocher,
Qu'aucun amant ne sut toucher ?
Ces origines sont communes ;
C'est pourquoi n'allons point chercher
Les Jupiters et les Neptunes,
Ou les dieux Pans qui poursuivoient
Toutes les belles qu'ils trouvoient.

Laissons là ces métamorphoses,
Et disons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire étoit ce qu'elle est
Dès le commencement des choses.

La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravageroit mille moissons fertiles,
Engloutiroit des bourgs, feroit flotter des villes,
Détruiroit tout en une nuit:
Il ne faudroit qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'étoit une levée
Qu'on entretient soigneusement:
Dès-lors qu'un endroit se dément,
On le rétablit tout-à-l'heure;
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on n'y touche incessamment;
Et pour cet entretènement,
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautés, bourgs et villages.
Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue:
J'y rencontrai de si charmants appas
Que j'en ai l'ame encore toute émue.
Côteaux riants y sont des deux côtés;
Côteaux, non pas si voisins de la nue

Qu'en Limousin, mais côteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute:
On la voit rarement s'écarter de sa route;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré:
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré;
C'est la fille d'Amphitrite,
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire et les bords
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

Je lui veux du mal en une chose; c'est que l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à voir; il ne me resta ni curiosité ni désir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment.

C'est un admirable objet que ce Richelieu : j'en ai daté ma troisième lettre, parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez ; il ne s'en faut pas un quart-d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il

se lèveroit de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes ! je prétends les surpasser tous, et que vous ne sauriez vous acquitter envers moi, si vous ne me souhaitez d'aussi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaises avant que notre voyage soit achevé.

A Richelieu, ce 3 septembre 1663.

A LA MÊME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le château. De vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point, et pour cause. Vous saurez, sans plus, que devers la ville il est situé sur un roc, et paroît extrêmement haut. Vers la campagne le terrain d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choses fort remarquables. La première est ce bois de cerf dont on parle tant, et dont on

ne parle pas assez selon mon avis : car, soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. Ceux qui le trouvent artificiel, tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces; or, le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paroisse de liaison? De dire aussi qu'il soit naturel, et que l'univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guère croyable.

Il en sera toujours douté,
Quand bien ce cerf auroit été
Plus ancien qu'un patriarche.
Tel animal en vérité
N'eût jamais su tenir dans l'arche.

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes par où l'on descend jusqu'au pied du château; si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvai bien bâties, et leur structure me plut autant que le reste du château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisoit servir de berceau à nos jeunes rois; et véritablement c'étoit un berceau d'une

matière assez solide, et qui n'étoit pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue: elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense; l'œil ne trouve rien qui l'arrête; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieues: du reste on a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie encore vue, et au pied d'une prairie qu'arrose la Loire: car cette rivière passe à Amboise. De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment: on avoit bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avoit laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir: triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisoit n'avoit pas la clef: au défaut je fus long-temps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier étoit gardé. Je vous en ferois volontiers la description, mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin nompareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grace,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement,
Ce seroit attirer vos larmes;

Je l'ai fait insensiblement :
Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie ; et le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, et la laissâmes à la droite. J'en suis très fâché ; non pas que les rivières nous aient manqué dans notre voyage.

Depuis ce lieu jusques au Limousin,
Nous en avons passé quatre en chemin
De fort bon compte : au moins qu'il m'en souvienne,
L'Indre, le Cher, la Creuse et la Vienne.
Ce ne sont pas simples ruisseaux,
Non, non ; la carte nous les nomme :
Ceux qui sont péris sous leurs eaux
Ne l'ont pas été dire à Rome.

La première que nous rencontrâmes ce fut l'Indre. Après l'avoir passée nous trouvâmes au bord trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délabrés. L'un de ces héros gusmanesques avoit fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui pendoit en derrière comme une queue de cheval. Non loin de là nous aperçûmes quelques Phyllis, je veux dire Phyllis d'Égypte, qui venoient vers nous dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, et traînant après elles des douagnas détestables à proportion, et qui nous regardoient avec autant de mépris que si elles eussent été belles et jeunes.

Je frémis d'horreur à ce spectacle, et j'en ai été plus de deux jours sans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchoient ensuite; elles avoient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, et n'étoient anges, à bien parler, qu'entant que les autres étoient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs jupes, qui véritablement étoient plus riches que ne sembloit le promettre un tel équipage. Le reste de leur habit consistoit en une cape d'étoffe blanche, et sur la tête un petit chapeau à l'angloise, de taffetas de couleur, avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une légère inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de déesses, et ne daignant presque jeter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres douagnas les suivoient, non moins laides que les précédentes; et la caravanne étoit fermée par un cordelier. Le bagage marchoit en queue, partie sur chariots, partie sur bêtes de somme; puis quatre carrosses vides, et quelques valets à l'entour,

Non sans écureuils et turquets,
Ni, je pense, sans perroquets.

Le tout escorté par M. de la Fourcade, garde du corps. Je vous laisse à deviner quelles gens c'étoient. Comme ils suivoient notre route, et qu'ils

débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avoit fait descendre, le scrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits qu'eux et de boire en mêmes verres. Il n'y en avoit point qui s'en tourmentât plus que la comtesse.

Nous allâmes le jour suivant coucher à Montels, et dîner le lendemain au Port-de-Pilles, où notre compagnie commença de se séparer. La comtesse envoya un laquais, non chez son mari, mais chez un de ses parents, porter les nouvelles de son arrivée, et donner ordre qu'on lui amenât un carrosse avec quelque escorte. Pour moi, comme Richelieu n'étoit qu'à cinq lieues, je n'avois garde de manquer de l'aller voir; les Allemands se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. de Châteauneuf, qui connoissoit le pays, s'offrit de m'accompagner; je le pris au mot; et ainsi votre oncle demeura seul, et alla coucher à Chatelleraud, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin.

Le Port-de-Pilles est un lieu passant, et où l'on trouve toutes sortes de commodités, même incommodes : il s'y rencontre de méchants chevaux,

Encore mal ferrés, et plus mal embouchés,
Et très mal enharnachés.

Mais quoi! nous n'avions pas à choisir : tels qu'ils étoient, je les fais mettre en état,

Laisse le pire, et sur le meilleur monte.

Pour plus d'assurance nous prîmes un guide qu'il nous fallut mener en trousse, l'un après l'autre, afin de gagner du temps. Avec cela nous n'en eûmes que ce qu'il fallut pour voir les choses les plus remarquables. J'avois promis de sacrifier aux vents du midi une brebis noire, aux Zéphyrs une brebis blanche, et à Jupiter le plus gras bœuf que je pourrois rencontrer dans le Limousin; ils nous furent tous favorables. Je crois toutefois qu'il suffira que je les paie en chansons, car les bœufs du Limousin sont trop chers, et il y en a qui se vendent cent écus dans le pays.

Étant arrivés à Richelieu, nous commençâmes par le château, dont je ne vous enverrai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle est désertée petit à petit, à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute rivière et de tout passage. En cela son fondateur, qui prétendoit en faire une ville de renom, a mal pris ses mesures, chose qui ne lui arrivoit pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvoit tout, qu'il n'ait pas fait transporter la Loire au pied de cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait fait passer le grand chemin de Bourdeaux. Au défaut il devoit choisir un autre endroit, et il en eut aussi la pensée; mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance, l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il étoit né.

Il avoit de ces vanités que beaucoup de gens blâmeront, et qui sont pourtant communes à tous les héros : témoin celle-là d'Alexandre le grand, qui faisoit laisser où il passoit, des mors et des brides plus grands qu'à l'ordinaire, afin que la postérité crût que lui et ses gens étoient d'autres hommes, puisqu'ils se servoient de si grands chevaux. Peut-être aussi que l'ancien parc de Richelieu, et les bois de ses avenues qui étoient beaux, semblèrent à leur maître dignes d'un château plus somptueux que celui de son patrimoine ; et ce château attira la ville, comme le principal fait l'accessoire.

Enfin elle est à mon avis
Mal située et bien bâtie :
On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie.

Ce sont des bâtiments fort hauts ;
Leur aspect vous plairoit sans faute :
Les dedans ont quelques défauts ;
Le plus grand, c'est qu'ils manquent d'hôte.

La plupart sont inhabités ;
Je ne vis personne en la rue :
Il m'en déplut ; j'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue.

J'ai dit la rue, et j'ai bien dit,
Car elle est seule, et des plus droites :
Que Dieu lui donne le crédit
De se voir un jour des cadettes !

Vous vous souviendrez bien et beau
Qu'à chaque bout est une place
Grande, carrée, et de niveau;
Ce qui sans doute a bonne grace.

C'est aussi tout, mais c'est assez.
De savoir si la ville est forte,
Je m'en remets à ses fossés,
Murs, parapets, remparts, et porte.

Au reste, je ne vous saurois mieux dépeindre tous ces logis de même parure, que par la Place Royale: les dedans sont beaucoup plus sombres, vous pouvez croire, et moins ajustés. J'oubliois à vous marquer que ce sont des gens de finance et du conseil, secrétaires d'état, et autres personnes attachées à ce cardinal, qui ont fait faire la plupart de ces bâtiments, par complaisance et pour lui faire leur cour. Les beaux-esprits auroient suivi leurs exemples, si ce n'étoit qu'ils ne sont pas grands édificateurs, comme dit Voiture: car d'ailleurs ils étoient tous pleins de zèle et d'affection pour ce grand ministre. Voilà ce que j'avois à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la description du château à une autre fois, afin d'avoir plus souvent occasion de vous demander de vos nouvelles, et pour ménager un amusement qui vous doit faire passer notre exil avec moins d'ennui.

A Chatelleraud, ce 5 septembre 1663.

A MADAME

LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Je ne sais, madame, qu'écrire à V. A. qui soit digne d'elle, et qui puisse la réjouir. Il m'a semblé que la poésie s'acquitteroit mieux de ce devoir que la simple prose. Il m'a encore paru qu'il vous falloit donner un nom du Parnasse. Je crois vous avoir déjà donné celui d'Olympe en des occasions de pareille nature. Ne pourroit-on point mettre en chant ces paroles?

Qu'Olympe a de beautés, de graces et de charmes!
Elle sait enchanter les esprits et les yeux.
Mortels, aimez-la tous; mais ce n'est qu'à des dieux
Qu'est réservé l'honneur de lui rendre les armes.

Ce que je vais ajouter n'est pas moins vrai, et m'a été confirmé par des correspondants que j'ai toujours eus à Paphos, à Cythère et à Amathonte. Je me doutai bien que cela seroit, et m'en étois déjà aperçu la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir.

La mère des Amours, et la reine des Graces,
C'est Bouillon; et Vénus lui cède ses emplois.
Tout ce peuple à l'envi s'empresse sur vos traces,
Plus nombreux qu'il n'étoit, et tout fier de vos lois.

Vous fîtes dire l'année passée à M. de la Haye qu'il eût soin que je ne m'ennuyasse point à Château-Thierry. Il est fort aisé à M. de la Haye de satisfaire à cet ordre; car, outre qu'il a beaucoup d'esprit,

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse,
A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse?
Nez troussé, c'est un charme encor selon mon sens,
C'en est même un des plus puissants.
Pour moi, le temps d'aimer est passé, je l'avoue;
Et je mérite qu'on me loue
De ce libre et sincère aveu,
Dont pourtant le public se souciera très peu.
Que j'aime ou n'aime pas, c'est pour lui même chose;
Mais s'il arrive que mon cœur
Retourne à l'avenir dans sa première erreur,
Nez aquilins et longs n'en seront pas la cause.

A Château-Thierry, juin 1671.

A S. A. MONSEIGNEUR

LE DUC DE GUISE,

En lui dédiant un Recueil de Fables nouvelles, et autres poésies, en 1671.

Monseigneur,

Ces dernières fables, et les autres pièces que j'y ai jointes, sont un tribut dont je m'acquitte envers V. A. Car, sans dire que vous êtes maître de mon loisir et de tous les moments de ma vie, puisqu'ils appartiennent à l'auguste et sage princesse qui vous a cru digne de posséder l'héritière de ses vertus, vous avez reçu mes premiers respects d'une manière si obligeante, que je me suis moi-même donné à vous, avant que de vous dédier ces ouvrages. Ni le livre ni la personne ne sont des dons qui doivent être considérés. C'est en quoi je me loue davantage de votre accueil; il m'a fait l'honneur de me demander une chose de peu de prix; je la lui ai accordée dès l'abord : vous exercez sur les cœurs une violence à laquelle il est impossible de résister. Ce témoignage vous sera rendu par des bouches plus éloquentes que n'est la mienne : je ne fais pas même de doute que

vous n'occupiez un jour toutes celles de la Renommée : elle en attend les occasions avec une impatience qui marque bien ce que vos belles qualités et votre naissance lui ont promis : pendant que les astres les lui préparent, permettez que je touche légèrement aux prémices de votre gloire. Le Parnasse fait peu de dons qui ne soient accompagnés de cet encens que les dieux préfèrent à la richesse des temples et des offrandes. V. A. le connoîtra dans la suite de ses années mieux que personne ne l'a connu; et je vous tiendrois malheureux, si, vous devant être si familier, il ne vous étoit pas agréable.

Oui, monseigneur, je le répète encore une fois, il n'y a sorte de louange où vous ne puissiez aspirer : la grandeur et le haut mérite vous environnent de toutes parts; soit que vous portiez les yeux sur vous-même, soit que vous les détourniez sur la longue suite de ces héros dont vous descendez, et qui vivront éternellement dans la mémoire des hommes. L'un arrête les desseins et les légions d'un grand empereur; et par son bel ordre, par sa conduite, par son courage, malgré les attaques de cent mille combattants, il conserve deux ou trois provinces, avec une ville impériale : ville que l'on tenoit pour perdue, et qui, dès les premiers jours de son siège, étoit menacée d'une disette de toute chose. L'autre remet sous la puissance des lis la plus importante place de nos frontières, faisant en sept jours une conquête qui

avoit coûté des années à nos anciens ennemis, et qui s'étoit affermie entre leurs mains par une possession de près de trois siècles. Un autre rassemble en lui ce que la prudence humaine, la piété, les vertus morales et politiques ont de précieux. Et tous se rendant maîtres des cœurs par cent qualités agréables et bienfaisantes, ce qui est l'empire du monde le plus souhaitable, ils sont nés encore avec une certaine éloquence par laquelle ils règnent sur les esprits. La fortune les a fait courir quelquefois dans la carrière de l'adversité; cette volage et perfide amie leur a pu ravir des dignités et des biens; mais il n'a jamais été en son pouvoir de leur ôter la valeur, la fermeté d'ame, ni l'accortise, ni enfin tous ces autres dons que vous tenez d'eux, et qui sont plus votre patrimoine que le nom même que vous portez. Tout le monde avoue, monseigneur, que vous êtes digne de le porter. V. A. n'a pas manqué d'en donner des preuves aussitôt que l'occasion s'en est présentée. On n'a jamais remarqué plus d'amour de la gloire ni moins de crainte pour le péril en une si grande jeunesse. Ce que je dis a paru aux yeux d'un monarque qui connoît par lui le véritable mérite. L'envie de répondre aux faveurs de son alliance, pour laquelle les maîtres de l'Europe soupirent tous, l'émulation et l'exemple de vos ancêtres, mais plus que ces choses, le témoignage de notre prince, tout cela, dis-je, vous servira d'aiguillon pour courir aux actions héroïques. Après que

j'aurai loué les charmes de votre personne, cette civilité engageante, et qui ne laisse pas d'avoir un air de grandeur, ces manières si gracieuses, je louerai en vous les semences de la vertu, ou plutôt j'en louerai des fruits abondants, pour peu que le ciel accorde de terme à mes jours, et me donne le loisir de vous témoigner avec combien de zèle je suis, etc.

A MADEMOISELLE

DE CHANMESLAY [1].

Lettre écrite de la campagne en 1678.

Comme vous êtes la meilleure amie du monde, aussi-bien que la plus agréable, et que vous prenez beaucoup de part à ce qui regarde vos amis, il est à propos de vous mander ce que font ceux qui ne vous ont pas suivie. Ils boivent, depuis le matin jusqu'au soir, de l'eau, du vin, de la limonade, et cætera; rafraîchissements légers à qui est privé de vous voir. La chaleur et votre absence nous jettent tous en d'insupportables langueurs.

[1] Actrice célèbre, à qui La Fontaine a dédié son conte de Belphégor.

Quant à vous, mademoiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites : je le vois d'ici. Vous plaisez depuis le matin jusqu'au soir, et accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au roi de France, et à mademoiselle de Chanmeslay. Mais que font vos courtisans? car pour ceux du roi, je ne m'en mets pas autrement en peine. Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres disgraces de M. de La Fare? et M. de Tonnerre rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain? Il ne sauroit plus en faire de grands, après l'acquisition de vos bonnes graces. Tout le reste n'est qu'un surcroît de peu d'importance, et quiconque vous a gagnée ne se doit que médiocrement réjouir de toutes les autres fortunes. Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de ses serviteurs, et si vous croyez qu'à son retour il continuera de m'honorer de ses niches et de ses brocards.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI.

COMPARAISON

D'ALEXANDRE, DE CÉSAR, ET DE MONSIEUR LE PRINCE.

1684.

Monseigneur,

Sans une indisposition qui me retient, j'aurois été à Chantilly pour m'acquitter de mes très humbles devoirs envers V. A. S. Ce que je puis faire à Paris, est de chercher dans les ouvrages des anciens et parmi les nôtres quelque chose qui vous puisse plaire, et qui mérite d'entrer dans les contestations de monsieur le Prince. Elles sont fort vives, et font honneur aux sujets qu'elles veulent bien agiter. Il n'ignore rien non plus que vous. Il aime extrêmement la dispute, et n'a jamais tant d'esprit que quand il a tort. Autrefois la fortune ne l'auroit pas bien servi, si elle ne lui avoit opposé des ennemis en nombre supérieur, et des difficultés presque insurmontables. Aujourd'hui il n'est point plus content que lorsqu'on le peut

combattre avec une foule d'autorités, de raisonnements et d'exemples; c'est là qu'il triomphe. Il prend la victoire et la raison à la gorge pour les mettre de son côté. Voilà l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais mérité d'être mis au nombre des dieux. Vous voulez bien, monseigneur, que je me serve pour un peu de temps de ces termes : ils sont d'une langue qui convient merveilleusement bien à tout ce qui regarde monsieur le Prince. On prépare son apothéose au Parnasse; mais, comme il n'est nullement à propos de se hâter de mourir pour se voir bientôt placé dans le rang des immortels, monsieur le Prince laissera passer encore un nombre d'années avant le temps de sa déification; car de son vivant il auroit de la peine à y consentir. C'est proprement de lui qu'on peut dire :

Cui malè si palpêre, recalcitrat undique tutus.

Si faut-il que je le mette en parallèle avec quelque César ou quelque Alexandre. Je ne serai pas le premier qui aura tenté un pareil dessein; c'est à moi de lui donner une forme toute nouvelle. Il ne sera pas dit que monsieur le Prince me liera la langue, comme il a lié les bras à des millions d'hommes. Je pourrois aussi le comparer à Achille. Une ferme résolution de ne point céder, l'amour des combats, la valeur, y sont tout entiers des deux côtés. Ils se ressembloient assez quand monsieur le Prince étoit jeune; à présent l'épithète de

PIED LÉGER feroit clocher quelque peu la comparaison. Puis j'ai réservé le caractère d'Achille pour V. A. S.; et je crois qu'en temps et lieu l'opiniâtreté et la véhémence ne vous manqueront non plus qu'à ce Grec; non plus qu'à votre oncle, si vous voulez. Je me restreins donc à César et à Alexandre: mais, pour les mieux comparer à monsieur le Prince, il faut que je les compare auparavant l'un à l'autre.

Il y a des gens qui ont trouvé quelque chose de surnaturel et de divin dans Alexandre. Je suis bien de leur avis; car, sans recourir aux fables que l'on a cru être obligé de chercher touchant le secret de sa naissance, afin de justifier une telle opinion, je vois un enfant qui n'a rien que d'homme, ou pour mieux dire, de jeune dieu. Il ne veut pas envoyer aux jeux olympiques, et dédaigne de remporter un honneur que célébroient tous les poëtes, et que recherchoient des rois mêmes.

Il ne faisoit guère plus d'état de la puissance de son père, ni de la sagesse de ses conseils, quoique ce père fût habile homme, et qu'il entendît à merveille ses intérêts. Cependant son fils se moquoit de lui. Ne vous semble-t-il pas, monseigneur, que vous voyez Jupiter qui fait croire à Saturne que c'est un vieux radoteur, et qui le chasse du ciel? Alexandre ensuite se propose de détruire le roi de Perse avec trente mille hommes de pied seulement et cinq mille hommes de cheval, quarante mille écus pour tout fonds. Il ne faisoit pourtant point

ces choses en étourdi, et étoit très bien instruit des difficultés de cette entreprise, des fatigues et des périls qu'il lui faudroit essuyer, et de mille obstacles presque invincibles ; le tout pour la gloire, et principalement pour être loué des Athéniens. Il le dit lui-même au passage d'une rivière. « O Athéniens ! pourriez-vous bien croire combien « de travaux j'endure pour être loué de vous ? » Et puis, que monsieur le Prince aille condamner l'amour des louanges ! Je sais ce qu'il me dira : on ne les apprête plus aussi bien qu'on faisoit alors. En effet, les batailles qu'il a gagnées, et tous ses autres exploits, nous ont fourni une matière assez ample. L'avons-nous loué comme les Athéniens auroient fait ? Que César aussi n'ait été plus ambitieux en sa plus grande jeunesse, on le peut juger par ses premières démarches. Elles tendoient toutes à brouiller l'état, à se rendre chef de parti, à se faire des amis de toutes sortes de gens, jusqu'à les servir dans leurs passions et dans leurs débauches. Il eût mieux aimé être le premier dans un petit village, que d'être le second à Rome. Je ne dis cela qu'après lui, et ce fut sans exagérer et de l'abondance du cœur qu'il le dit. S'il eut tort ou s'il eut raison, j'en fais juge monsieur le Prince. Pour procéder avec ordre dans mon ouvrage, je considèrerai premièrement l'adolescence de ces héros, puis le temps de leurs expéditions militaires, et enfin les dernières années de leur vie.

J'ai déjà parlé de l'adolescence de César et de

celle d'Alexandre; et j'ai particulièrement attribué à ce dernier le surnaturel et le divin, c'est-à-dire, le merveilleux. Mais comment appellera-t-on ce trait-ci qui est de César? En sa plus grande jeunesse il fut pris par des corsaires. Tant qu'il demeura leur prisonnier, il leur parla comme s'il eût été leur maître. Il les menaça de les faire pendre; au moindre bruit qu'ils faisoient, il leur envoyoit dire qu'ils se tussent, et ne l'empêchassent point de dormir. Ils lui demandèrent douze mille écus de rançon, il leur en donna trente mille; et étant sorti de leurs mains, il défit leur flotte, se saisit d'eux, et les fit pendre en effet. Il y a plus de merveilleux en cela qu'en aucune chose qu'Alexandre ait faite jusqu'à l'âge de vingt ans. Je ne saurois toutefois m'empêcher de reconnoître en la jeunesse de ce prince et dans son enfance même, ce surnaturel et ce divin qui l'eût fait tirer du nombre des hommes, sans en excepter César ni monsieur le Prince; en quoi, si on y veut prendre garde, je donne plus de louanges à ceux-ci: car, quelle merveille y a-t-il que la fortune et l'opinion des hommes ayant résolu d'en mettre un au-dessus de tous les autres, il profite de ces faveurs, et y contribue du sien? Mais, de parvenir sans ces avantages aux degrés de gloire où César et monsieur le Prince sont parvenus, c'est ce que j'admire, et plus encore en monsieur le Prince que dans le Romain. Il y a plus loin de l'état où monsieur le Prince s'est vu dans sa première jeunesse,

il y a, dis-je, plus loin de cet état à la bataille de Rocroi, et de la bataille de Rocroi à celle de Lens, que de la réputation où étoit César quand il commença d'avoir une puissante cabale et d'être suspect aux Romains, à la charge de dictateur.

Pour comparer ces trois personnages selon l'ordre que je me suis imposé, ils ont fait voir au sortir de leur enfance beaucoup de vivacité, de hardiesse et d'esprit; mais, monsieur le Prince n'ayant eu aucune occasion d'éclater avant la bataille de Rocroi, quiconque écrira sa vie (plût à Dieu qu'il m'en crût capable!) quiconque, dis-je, écrira sa vie, ne la commencera que par cet endroit; et ainsi les compétiteurs que je lui donne l'emporteront à l'égard du premier temps. Ce que je trouve de singulier, c'est que tous trois ont eu du savoir, et que la lecture les a occupés plus qu'elle n'a coutume de faire des gens de leur sorte. Outre le savoir, César eut de l'éloquence. Alexandre et monsieur le Prince se sont peu souciés de porter cet avantage aussi haut que Jules César a fait. Alexandre l'a méprisé, lui qui avoit Aristote pour précepteur, et qui étoit fils d'un père fort éloquent. Il vouloit tout emporter de force, et eût cru se faire tort s'il se fût servi d'insinuations; mais je crains fort que monsieur le Prince ne tienne un peu de lui de ce côté-là. Cependant il est toujours beau de pouvoir régner sur les esprits : cette sorte de domination n'est au-dessous d'aucun prince, quelque grand qu'il soit. Je ne

veux pas dire qu'Alexandre ni monsieur le Prince aient entièrement négligé le soin des paroles : je dis sans plus, qu'ils ne les ont pas considérées comme un ornement en la personne d'aucun héros : en un mot, je dis que selon toutes les dispositions du monde il n'a tenu qu'à Alexandre d'être éloquent, et il n'a pas voulu l'être. Il se peut faire que la jalousie d'Aristote contre les habiles gens de son temps, ou plutôt les harangues des orateurs contre Philippe, et contre Alexandre même, aient rendu cet art odieux à ce jeune prince. Jules César n'a nullement négligé cette partie : c'est par là qu'il s'est rendu recommandable avant que d'avoir acquis aucune réputation par les armes; et ceux qui s'appliqueront à la lecture de ses Commentaires, s'étonneront qu'il ait cultivé sa langue avec tant de soin. On dit qu'il en a composé des livres; c'est peut-être pousser trop loin une semblable occupation. Je dirai, par parenthèse, que Jules César a écrit ses Commentaires comme si c'étoit un autre que lui qui les eût écrits, et qu'il n'eût pas raconté ses propres guerres; plus louable encore que Thucydide, qui ne laisse découvrir à personne s'il est d'Athènes ou s'il est de Lacédémone : car il est plus malaisé de cacher l'amour que l'on a pour soi, que celui que l'on a pour sa patrie. Les Mémoires de * * * et ceux de M. de Bassompierre, sont bien éloignés du caractère de ceux de Jules César. Enfin ce Romain a excellé en trois choses principales, la politique,

l'art militaire, et l'art de bien dire. Il a même plaidé des causes. Cela ne lui étoit pas plus séant, qu'à notre Hercule gaulois de se servir du discours aussi bien que d'une massue. On le peint avec des chaînes qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entraîné les hommes par ses paroles. C'est un équipage qui m'a étonné plus d'une fois, et si V. A. y veut faire réflexion, je crois qu'elle s'en étonnera aussi. Je ne me serois jamais avisé de proposer à l'éloquence un dieu comme Hercule, et encore moins un Gaulois : ce sont des disconvenances qui me donnent envie de chercher ce qui en est répandu dans les livres.

Pour revenir à mon parallèle, le merveilleux d'Alexandre dans sa jeunesse n'exclut pas celui de César, et encore moins celui de monsieur le Prince, lequel je fais consister en ce que d'abord le talent qu'il a pour la guerre s'est fait connoître. Les habiles gens de ce métier, à voir comme il s'y prenoit, ont jugé par-là de ce qu'il a fait depuis ; je l'ai ouï dire à quelqu'un d'eux, et plus d'une fois. Je laisserai pourtant Alexandre en possession du privilège que tout le monde lui attribue : car d'entreprendre à vingt ans la conquête de l'Asie avec aussi peu de troupes qu'il en avoit, et ne vouloir démordre d'aucune chose, cela ressemble assez à Achille ; aussi se proposoit-il de l'imiter. César hésita beaucoup davantage dans l'entreprise de se rendre maître de Rome, quoiqu'il disposât de quantité d'excellentes troupes, qu'elles lui

fussent affectionnées à un point qu'il en pouvoit tout attendre, et qu'il eût déjà gagné un nombre infini de batailles. Il fit des propositions d'accommodement, ayant un parti formé, et sachant qu'au bruit de sa marche chacun s'enfuyoit de Rome. Alexandre, dénué de ces avantages, n'eût pas marchandé pour passer le Rubicon; et c'est en partie cette hardiesse qui lui a fait attribuer le surnaturel et le merveilleux. Cette qualité n'éclate pas moins dans les premières actions de monsieur le Prince. Véritablement il s'est rencontré des occasions où il n'a pas tant donné à la fortune que le prince de Macédoine. Celui-ci a entrepris beaucoup de choses qui sembloient au-dessus de son pouvoir, et en est venu à bout; et monsieur le Prince est louable de n'avoir pas toujours entrepris tout ce qu'il pouvoit. Je ne parle point des occasions particulières que la guerre lui a fournies; comme il n'en étoit pas toujours le maître, on n'a rien à lui imputer sur ce sujet.

A l'égard de ses deux rivaux, il seroit à souhaiter que leurs projets eussent été aussi légitimes qu'ils ont été bien conduits. Alexandre avoit un prétexte assez honnête quand il passa dans la Perse : il vouloit venger les Grecs, et contenir les Barbares. Mais qui l'obligea de passer aux Indes, qu'une ambition insatiable ? Pourquoi troubler le repos d'une nation qui ne lui en avoit donné aucun sujet, et qui faisoit un meilleur usage que lui des bienfaits de la nature? Encore n'a-t-il pas

détruit sa patrie, ce que l'on reproche à César.

Je m'amuse ici à balancer le droit et le tort que ces conquérants ont eu, comme si c'étoit de ces choses-là qu'il s'agît entre des gens de leur caractère. On ne regarde pas s'ils sont justes, on regarde s'ils sont habiles; c'est assez même qu'ils soient heureux; on les loue alors. Quand le succès manque à quelqu'une de leurs entreprises, tout le reste a beau s'y trouver; le peuple le blâme sans l'examiner, et les sa es l'examinent à la rigueur. Ces réflexions m'ont écarté du merveilleux que je donne à Alexandre, et dont je ne prive pas les deux autres; ensorte pourtant que je penche un peu plus vers le Macédonien que vers le Romain; sauf le jugement que V. A. en fera, car le merveilleux vous est familier, et mille fois plus connu qu'à nous autres poëtes, encore que nous nous piquions de l'employer dans nos poëmes.

Si on me demande auquel des trois je prétends donner jusque-là la préférence, je dirai que, dès l'abord, mon intention n'a été que de prononcer entre ceux qui ne sont plus. On en peut parler comme on veut : ce sont les gens du monde les plus commodes. Pour les vivants, il faut prendre garde avec eux à ce que l'on dit. Que si par hasard (comme toutes choses peuvent arriver) j'allois mettre monsieur le Prince au-dessus des autres, je lui attirerois trop d'envie, et offenserois la délicatesse qu'il a sur le fait des panégyriques. De le faire marcher le dernier, il en auroit

du dépit. Je ne lui dirai jamais en face, Vous êtes plus grand qu'Alexandre; et lui dirai encore moins, Alexandre doit être mis au-dessus de vous. Le plus sûr est de laisser la chose indécise à son égard. Mon avis est donc que la jeunesse d'Alexandre a quelque chose de plus héroïque que celle de Jules César. Véritablement, si dans les premières années de celui-ci tout ressembloit à cette hauteur avec laquelle il traita les corsaires qui l'avoient pris, je lui donnerois le premier rang : cela n'étant pas, je me laisse emporter au surnaturel que l'on attribue à l'autre.

Il se peut faire que dans la suite je balancerai davantage. Alexandre agit d'abord pour de plus grands intérêts. Toute la terre y prend part. Il n'est pas jusqu'à l'Écriture sainte qui n'en fasse mention, et qui ne représente le monde entier attentif et dans le silence devant ce prince : *In cujus conspectu terra siluit.* Encore aujourd'hui, l'Orient est rempli du bruit de son nom et de ses conquêtes : elles vont fonder des empires au-delà du Gange; tout cela avec une rapidité inconcevable, et comme si les dieux lui eussent envoyé la science de conquérir. Démosthène l'avoit appelé enfant. Il lui fit dire qu'il étoit passé à l'adolescence en passant par la Thessalie, et qu'on le trouveroit homme fait devant les murailles d'Athènes. Monsieur le Prince ne lui en doit guère pour ce point-là. Il n'y a point non plus de différence entre les premières et les dernières années

de guerre dans la vie de Jules César. Ceux des juges qui lui seront favorables dans le différend dont il s'agit, diront qu'il étoit aisé à Alexandre de vaincre les Perses, gens efféminés et ignorants aux combats. S'ils avoient été aussi bons soldats que les Macédoniens, comme ils étoient vingt contre un, je pense bien que la chose se seroit tournée autrement; mais, outre qu'il y avoit de la hardiesse à l'entreprendre, il y a aussi du bon sens et de la conduite à l'exécuter. Elle ne s'est pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes batailles dans la Perse; sans parler de celles des Indes, plus glorieuses encore que les autres, et de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultés, de fatigues et de périls. Du côté de César, les batailles ont été en plus grand nombre et plus contestées, les dangers aussi fréquents, la valeur égale, et l'habileté dans la guerre bien mieux marquée. Tout cela se trouve dans monsieur le Prince avec avantage. Ajoutez-y qu'il a quelquefois commandé de mauvaises troupes, et que la fortune ne lui a pas toujours été favorable. La bataille de Lens, la retraite de devant Arras, et cent autres choses de cette sorte, passeront dans tous les siècles pour les chefs-d'œuvre de ce métier. Je ne parle point des campements et des marches, bien qu'en cet article seul je trouve de quoi donner à monsieur le Prince, je n'oserois dire la préférence, encore que j'en sois tenté, mais la concurrence du moins; et en

cela je crois être un loueur modeste. Une chose fait pour Alexandre; c'est qu'il a formé je ne sais combien de capitaines, qui ont tous été de véritables Césars. On me dira que par leurs conseils, et avec leur assistance, il a exécuté les merveilles que nous lisons; mais, si on y veut bien prendre garde, on confessera que toute l'action rouloit sur lui. Il y a eu des occasions où on l'a pu accuser de témérité, et en ce cas-là j'aurai recours au surnaturel. Ce seul mot justifiera ce qu'il fit en se précipitant d'un rempart dans une ville, sans prendre garde s'il étoit suivi. Les témoignages de valeur qu'il y rendit vont au-delà de toute imagination, et méritent bien qu'on lui pardonne cette imprudence. La même excuse justifiera je ne sais combien de blessures qu'il se seroit épargnées s'il avoit voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a eue de passer une rivière sur son écu, faute de savoir nager. Les héros se laissent emporter à la chaleur du combat. Cela n'est-il pas arrivé quelquefois à monsieur le Prince ? Quand la témérité est heureuse, elle met les hommes au nombre des dieux. On me répondra que celui de qui dépend le salut de toute une armée, ne doit jamais devoir le sien propre à un bienfait du hasard. Toutes ces choses-là ont deux faces, aussi-bien que la plupart de celles que nous louons ou que nous blâmons tous les jours. On peut disputer de part et d'autre tant qu'on voudra.

Pour en revenir au jugement que j'ai résolu de faire, ce que César exécuta dans les Gaules n'étoit peut-être pas d'un si grand éclat que la défaite de Darius, et peut-être aussi étoit-il plus difficile, et par conséquent plus glorieux; mais dans la bataille de Pharsale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au suprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique, qui l'ont suivie, ne sont guère moins fameuses, et ne méritent pas moins de louanges. Que si on considère le fruit de ses entreprises, se rendre maître de Rome étoit encore un plus grand évènement que de détruire les Perses; mais c'étoit aussi une chose plus odieuse. Je m'arrête trop de fois à un scrupule que les conquérants n'ont guère. Ainsi je donnerois volontiers l'avantage à Jules César en ce qui regarde ce second temps; et si monsieur le Prince vouloit le lui contester, je m'y trouverois si embarrassé que je jetterois au sort, ou aurois recours à quelque oracle. Ne pourriez-vous point m'en servir? Je vous ai toute ma vie entendu appeler ainsi, et lors même que vous n'étiez qu'un enfant; et, comme on s'en rapporta à celui de Delphes sur le différend du trépied qui devoit être donné au plus sage, je suis d'avis que vous prononciez entre ces héros sur la préférence qui doit être donnée au plus grand.

Puisque je vous ai constitué juge du différend, vous considérerez, s'il vous plaît, en faveur de monsieur le Prince, comme je l'ai déjà dit (car

on ne le peut trop répéter), que la fortune a toujours mené ses deux rivaux par la main, et lui a été souvent opposée; qu'il n'a été maître ni de l'argent ni des troupes dont il s'est servi; qu'il a eu à combattre d'habiles gens et de vaillants hommes, au lieu que les Perses étoient imbécilles, les Gaulois courageux et forts à la vérité, mais sans expérience à la guerre; que César a eu les meilleures troupes du monde et les plus affectionnées à leurs capitaines. Véritablement il a eu aussi des Romains en tête, et leur a fait voir qu'il étoit le plus vaillant et le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une chose en quoi Alexandre l'emporte sur les deux autres, c'est qu'il a acquis en moins de temps qu'eux cette gloire si éclatante.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce second temps de leur vie: il faut passer au troisième, et regarder quel usage ils ont fait de leur gloire et de leur grandeur; il faut, dis-je, regarder comme leur carrière s'est achevée.

Alexandre a soutenu jusqu'au bout ce surnaturel et ce divin qui le distingue des autres hommes. Notre monde est à la fin trop petit pour le contenir. On lui dit qu'il y en a d'autres; cela le fait soupirer de ce qu'il n'étoit pas encore le maître de celui-ci. Il n'y a pas moins d'excès dans sa colère que dans les marques de son amour. Il tue son ami, et fait bâtir une ville à la mémoire de son cheval. Il est vrai que le meurtre de cet ami

se peut excuser. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la mémoire de ce prince : c'est un manque de parole à certaines troupes qui s'étoient accommodées avec lui sous certaines conditions. La débauche, et la flatterie de ses courtisans, ou plutôt son propre tempérament, ne sont pas seulement coupables de ce qu'il fit pour punir Clitus ; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excès. Il fit brûler le palais des rois de Perse sur la proposition qu'en avoit faite une courtisanne, et prit cette résolution dans la chaleur d'un repas, sans considérer davantage Persépolis. Quelques-uns de nos débauchés en ont fait autrefois autant à l'Échelle du Temple. Les provinces entières sont ses présents. D'un jardinier il en fait un roi. Il tâche à se persuader à lui-même qu'il est fils de Jupiter ; et, contraint par ses soldats de retourner en arrière et d'abandonner certains pays, il y fait laisser des brides et des mangeoires pour les chevaux beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire, afin de passer pour quelque dieu qui commandoit à des géants, lui qui étoit d'une taille au-dessous de la médiocre ; tout cela par une vanité aussi ridicule qu'étoit celle de Néron qui se fit tailler en colosse, et se crut bien grand quand il eut fait faire de lui une statue de cent pieds de haut. Voilà de l'ostentation et du faux que je pardonne à Néron, qui n'avoit point de véritable mérite ; mais dans Alexandre, cela m'étonne. Il étoit assez terrible

d'ailleurs, sans qu'il eût besoin de recourir à ces artifices. Sa simple statue fit frémir après sa mort Cassander, qui à cet aspect se souvint de quelle manière il l'avoit autrefois menacé, et en trembla. Je croirois assez que celle de monsieur le Prince pourroit produire de ces effets.

Enfin, selon l'idée du divin que j'ai d'abord établie, et par laquelle je considère simplement cette qualité comme quelque chose au-dessus de l'homme, soit à reprendre soit à louer, Alexandre y a répondu parfaitement. Que si je veux étendre cette même idée, je trouverai aussi du divin dans la clémence de Jules César. Y a-t-il rien qui approche plus près des dieux, que de conserver les hommes? Il ne veut point ôter la vie à Brutus, quelque avis que l'on lui donne que ce Romain conspirera contre lui. Il pardonne à Ligarius sur une harangue de Cicéron, comme s'il n'eût pu résister à l'éloquence de cet orateur; car il avoit apporté, dit-il, un arrêt de mort. Quant à moi, je crois qu'il voulut gratifier l'avocat et le criminel, et accompagner son bienfait d'une double grace. Pouvoit-il se laisser surprendre à des charmes qui lui étoient si connus et si familiers? Alexandre s'est montré humain en plusieurs occasions. Il ne faut que voir comme il traita la mère et la femme de Darius. Je doute fort que César eût regardé celle-ci des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'honnêteté du prince de Macédoine. Scipion renvoya, ayant pris Carthage, une jeune et

belle princesse à son fiancé. C'étoit sa captive, il en eût pu faire ce qu'il eût voulu; mais en la rendant, il évitoit une occasion continuelle de succomber, au lieu qu'Alexandre garde Statira dans son camp, et en la gardant il se fait même un scrupule de la voir, et de donner à Darius le moindre soupçon. Non-seulement il a eu de l'humanité, il a aussi eu de la tendresse. Antipater lui ayant écrit une lettre contre Olympias, il dit à ceux qui la lui avoient présentée : « Antipater « ne sait pas qu'une seule larme de mère efface « dix mille lettres comme celle-là. » Qui ne sait que monsieur le Prince est un père à adorer, et outre cela *patruus patruissimus?* Je serois seulement curieux de savoir s'il pleure, et encore plus curieux de le voir en cet état-là : non qu'Achille n'ait pleuré abondamment, et que cela n'arrive aux héros avec bienséance. On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parménion, qui ne trempoit pas dans le crime de son fils, et à qui il avoit de grandes obligations; mais il y eût eu du danger à le laisser vivre. C'étoit un homme qu'il devoit craindre, et pour la capacité, et pour la puissance. Si monsieur de Guise n'eût point pardonné à Gémare Annèze, les malheurs qui lui arrivèrent par la trahison de cet homme ne lui seroient peut-être pas arrivés. Quelques gens ont voulu justifier cette faute, et ont dit qu'il y avoit de la prudence à user d'humanité et de grandeur d'ame en cette rencontre; qu'elle acheva de lui

gagner les esprits ; qu'elle fut suivie d'acclamations et de louanges sur l'heure même ; qu'on n'en a pas moins estimé ce prince, tout malheureux qu'il s'est vu depuis. Mon sentiment est qu'il devoit pourvoir à sa gloire, de telle sorte qu'il pourvût aussi à sa sûreté, et à celle d'un peuple qu'il aimoit tant. J'en reviens à dire, que la plupart des choses ont deux faces. Charles Stuart a empêché de tout son pouvoir qu'on n'ait cherché les conspirations qui se faisoient contre lui. Il ne vouloit point qu'on punît les conspirateurs. Par-là il se fit aimer, et ne se fit pas assez craindre.

Quoi qu'il en soit, César eût pu pardonner à Brutus, sans mettre sa propre vie en danger. Sa clémence lui nuisit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-ci plus grande que toutes celles du prince de Macédoine, et d'une conséquence toute autre que de se faire appeler dieu, ce qui déplut aux Macédoniens et aux Perses. C'étoit bien une plus grande sottise à César de se faire appeler roi. Les Romains lui eussent plutôt érigé des temples, qu'ils ne lui eussent laissé prendre le diadème. Cependant Cromwel est aussi tombé dans cette erreur, tout habile qu'il étoit. Ne suffisoit-il pas à l'un et à l'autre d'avoir l'essentiel de la royauté, sans en affecter aussi les apparences, qui ont pensé perdre Cromwel, et qui ont été cause de la mort de Jules César ? Pauvres gens ! de courir après le nom, quand la chose leur devoit suffire ! Si d'ailleurs ils ont abusé de leur fortune,

et que par-là Alexandre se soit attiré les reproches de Calisthène, je dis que le philosophe eut plus de tort que le roi. C'est à la fortune qu'il s'en faut prendre, et non pas à ceux qu'elle prend plaisir à corrompre. Savons-nous ce que monsieur le Prince auroit fait, s'il avoit été en leur place? La modération est une vertu de particulier et de philosophe, et non point de majesté ni d'altesse. Mais j'ai tort de me défier de la sagesse de monsieur le Prince : son séjour à Chantilly en fait voir assez pour ne pas donner à croire qu'il fût tombé dans les fautes qu'ont faites les autres, s'il fût parvenu au même degré de fortune.

Avant que je parle de Chantilly, voici le jugement que je fais en gros des trois personnages que j'introduis sur la scène. Jules-César est un homme qui a eu moins de défauts, et plus de bonnes qualités qu'Alexandre. Par ses défauts mêmes il s'est élevé au-dessus de l'homme. Que l'on juge de quel mérite ses bonnes qualités pouvoient être. Monsieur le Prince participe de tous les deux. N'est-il pas au-dessus de l'homme à Chantilly, et plus grand cent fois que ses deux rivaux n'étoient sur le trône? Il y a mis à ses pieds des passions dont les autres ont été esclaves jusqu'au dernier moment de leur vie.

Charles-Quint a toujours tourné les yeux du côté du monde, et ne l'a quitté qu'en apparence; Dioclétien, par un pur dégoût; et Scipion, par contrainte. Monsieur le Prince, sans y renoncer

entièrement, trouve le secret de jouir de soi. Il embrasse tout à-la-fois et la cour et la campagne, la conversation et les livres, les plaisirs des jardins et des bâtiments. Il fait sa cour avec dignité : aussi la fait-il à un prince qui mérite qu'on la lui fasse, et qui en est plus digne qu'aucun monarque qui ait su régner. C'est ce que Louis XIV sait bien faire; il n'est pas jusqu'à la fortune qui n'en convienne. Monsieur le Prince n'a pas de peine à rendre ce qui est dû à une puissance et à un mérite si élevé. Il y a de la grandeur aussi-bien que de la sagesse à s'acquitter de bonne grace d'un pareil devoir, et plus de grandeur qu'à y résister. Si on lisoit dans le cœur du maître, je crois que l'on y verroit qu'il estime plus les hommages de monsieur le Prince, que ceux que lui pourroit rendre tout le reste de l'univers.

Je m'ingère de raisonner sur des choses qui sont au-dessus de moi. L'imagination des poëtes n'a point de bornes; la mienne pourroit m'emporter trop loin. Il faut donc que je finisse ce parallèle, après avoir donné à monsieur le Prince l'avantage du dernier temps. Alexandre s'y comporta comme un homme que la bonne fortune et la gloire avoient achevé de gâter. Jules César a des traits d'humanité et de clémence. Mais j'ai peine à lui pardonner deux fautes; l'une, de ne s'être point encore assez défié de Brutus; l'autre, de s'être laissé présenter le diadème, et d'avoir fait une tentative si périlleuse: car, quant à l'amour

de Cléopâtre, je trouverois les grands personnages bien malheureux, s'ils étoient obligés de ne vivre que pour la gloire. J'estime autant la conquête de cette reine, que celle de l'Égypte entière. Du tempérament dont César étoit, il en devoit devenir amoureux; c'est une marque de son bon goût. Je le loue d'avoir été *formarum spectator elegans*. V. A. S. refuseroit-elle cette louange? Je ne le crois pas. Il suffit qu'on traite ces choses d'amusement, et qu'elles ne détournent pas un grand personnage de son chemin. Alexandre et monsieur le Prince en ont usé de la sorte. Je pourrois tirer mes exemples de plus haut, et alléguer Jupiter. *Quem deum?* Tiendriez-vous à honte de l'imiter? Jules César a donc pu le faire. Je souhaiterois seulement que sa passion ne l'eût point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouva. Je souhaiterois encore, pour le bien universel de tous les peuples d'alors, qu'il eût été aussi superstitieux et aussi adonné aux devins et aux songes, que l'étoit le prince de Macédoine; il n'auroit pas été au sénat se livrer à ses ennemis. Je conclus de-là, que la défiance est bonne quand on est au suprême degré de la fortune. Dans ce chemin je conseille la confiance; et après les réflexions, *dicenda tacenda locutus*. Je vous supplie d'agréer ce petit ouvrage, aussi-bien que les assurances du profond respect avec lequel je suis, etc.

A MONSEIGNEUR

LE PROCUREUR GÉNÉRAL

DU PARLEMENT,

En lui dédiant deux volumes intitulés, Ouvrages de prose et de poésie, des sieurs de Maucroix et de la Fontaine, en 1685.

Harlay, favori de Thémis,
Agréez ce Recueil, œuvre de deux amis;
L'un a pour protecteur le démon du Parnasse,
L'autre de la tribune étale tous les traits;
Donnez-leur chez vous quelque place
Qui les distingue pour jamais.
Ils vous présentent leur ouvrage;
Je me suis chargé de l'hommage;
Iris m'en a l'ordre prescrit:
Voici ses propres mots, si j'ai bonne mémoire:
Acante, le public à vos vers applaudit:
C'est quelque chose; mais la gloire
Ne compte pas toujours les voix,
Elle les pèse quelquefois.
Ayez celle d'Harlay, lui seul est un théâtre.
Veuillent Phébus et Jupiter
Qu'il trouve en vous un peu de l'air
Des anciens qu'il idolâtre!

Vous pourrez en passant louer, m'a-t-elle dit,
La finesse de son esprit,
Et la sagesse de son ame;
Mais en passant, je vous le dis.
Cette Iris, Harlay, c'est la dame
A qui j'ai deux temples bâtis,
L'un dans mon cœur, l'autre en mon livre:
Puisse le dernier assez vivre
Pour mériter que l'univers
Dise un jour en voyant mes vers,
Cet œuvre est de belle structure!
Qu'en pensoit Harlay? car on sait
Que l'art aidé de la nature
Avoit rendu son goût parfait.

J'aurois ici lieu de m'étendre;
Mais que serviroit-il? vous vous armez le cœur
Contre tous les appâts d'un propos enchanteur:
L'éloge qui pourroit par ses traits vous surprendre
Seroit d'un habile orateur.
Cicéron, Platon, Démosthène,
Ornements de Rome et d'Athène,
N'en viendroient pas à bout. Platon par ses douceurs
Vous pourroit amuser un moment, je l'avoue;
C'est le plus grand des amuseurs.
Que Cicéron blâme ou qu'il loue,
C'est le plus disert des parleurs.
L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre;
Il frappe, il surprend, il atterre;
Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.
Vous avez avec lui ce point-là de commun.
Le privilège est beau, d'autant plus qu'il est rare:

Pendant qu'un peuple entier de la raison s'égare,
Cette fille du ciel ne bouge de chez vous;
Elle y plaça son temple avec sa sœur Astrée:
La crainte et le respect ont forgé les verroux
De cette demeure sacrée.
Non qu'on n'y puisse entrer ainsi que chez les dieux:
Au moindre des mortels la porte en est ouverte :
Nos vœux y sont ouïs, notre plainte soufferte:
L'équité sort toujours contente de ces lieux.
Que si la passion où l'intérêt nous plonge
Fait que quelque client y mène le mensonge,
Le mensonge n'y peut imposer à vos yeux,
De quelque adresse qu'il se pique.
Souffrez ces vérités; et dans vos soins divers
Quittez un peu la république
Pour notre prose et pour nos vers.

Ce n'est pas assez, monseigneur, de vous dédier en vers les derniers fruits de nos veilles. Comme il y a un volume sans poésies, (et c'est le plus digne de vous être offert) j'ai cru que je vous devois confirmer ses hommages en une langue qui lui convînt. Je vous offre donc encore une fois les traductions de mon ami, et au nom de leur auteur, et au mien : car je dispose de ce qui est à lui, comme s'il étoit à moi-même. Il ne s'agit pas ici seulement des suffrages que vous nous pouvez procurer à l'un et à l'autre, mais de ceux qu'on ne peut refuser sans injustice à des chefs-d'œuvre de l'antiquité. De la façon que le traducteur les a rendus, il vous sera facile d'y remarquer

trois différents caractères, tous trois si beaux qu'en tout l'empire de l'éloquence, lequel est d'une si grande étendue, il n'y en a point qu'on leur puisse comparer. Ils méritent également que l'on les admire; et c'est ce qui me semble de merveilleux, quoiqu'on sache que l'éloquence a trouvé le secret de plaire sous mille formes. Le mot de plaire ne dit pas assez; Platon, Démosthène et Cicéron, vont bien au-delà; ils enlèveront toujours les esprits, bien que ces grands hommes n'aient pas chez nous les avantages qu'ils avoient en ces heureux siècles où ils ont vécu, et quoique peut-être le goût du nôtre soit différent. De déterminer précisément qui des trois le doit emporter, je ne le crois pas possible; y a-t-il quelqu'un d'assez hardi pour juger entre eux de la préférence? Vous protègerez, je n'en doute point, le travail de mon ami, en faveur de ces trois grands noms, et à cause de son mérite particulier. Je vous demande la même grace pour mes ouvrages. Vous ne nous refuserez pas quelques moments d'application, après que vous aurez rempli vos devoirs pour les intérêts de sa majesté et de la justice. Jamais la dignité que vous exercez n'a été le commun lien de ces deux puissances avec plus d'utilité pour le public, ni plus de sujet de satisfaction pour le Prince. Cette matière est si ample, et vous fuyez les éloges avec tant de soin, que je ne m'engagerai point dans le vôtre, et me contenterai de vous assurer que je suis, etc.

A M. SIMON,

DE TROYES.

Votre Phidias et le mien,
Et celui de toute la terre,
Girardon notre ami, l'honneur du nom troyen,
M'oblige à vous mander, non la paix ou la guerre,
Dont sur ma foi je ne sais rien;
Non la ligue d'Augsbourg, que je sais moins encore;
Non, dans un bel écrit plein de moralité,
Des sottises du temps le nombre que j'ignore,
(Et sauroit-il être compté?)
Mais la défaite d'un pâté.
L'esprit s'échauffe à table, et d'un propos à l'autre
Bacchus nous inspira comme eût fait Apollon.
Rien n'altéra ses dons; l'eau du sacré vallon
Auroit profané même un vin tel que le nôtre:
Pur, et sans mélange on le but.
Votre pâté, dès qu'il parut,
Ramena les santés, et fit naître l'envie
De boire à Chloris, à Sylvie,
A ce qu'on aime enfin: bonne et louable loi.
De la maîtresse on vint au roi;
Du roi l'on vint à la statue;
De la statue on prit sujet
D'examiner la place, et cet autre projet
Où l'image du prince est encore attendue.
Il faut du temps; le temps a part

A tous les chefs-d'œuvre de l'art.
La reine des cités, dans sa vaste étendue,
N'aura rien qui ne cède à ce double ornement.
L'équestre en est encore à son commencement;
La pédestre, à la fin le monarque l'a vue.
Desjardins, il faut l'avouer,
Mérite par cette œuvre une éternelle gloire.
Nous en louâmes tout, car tout est à louer,
Et le vainqueur, et la victoire,
Et les captifs. Vous pouvez croire
Que du maréchal-duc on s'entretint aussi:
Son monument a réussi.
Où d'autres échoûroient il se rend tout facile.
Quand on eut admiré ce qu'il fit en Sicile,
Parlé de son adresse et de sa fermeté,
Et de l'honneur qu'au Rab il avoit remporté,
Nous avouâmes tous que pour sa majesté
Il n'épargne aucuns soins, ne le cède à nul homme,
Ne dort ni ne permet qu'on dorme d'un long somme.
La France entière n'auroit pu
Seule occuper deux La Feuillades,
Ainsi que la Grèce n'eût su
Contenir deux Alcibiades.
Nous revînmes au roi; l'on y revient toujours:
Quelque entretien qu'on se propose,
Sur Louis aussitôt retombe le discours :
La déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.
Girardon, dîmes-nous, se saura surpasser,
Exprimant ce héros qu'il commence à tracer.
L'exprimer! c'est beaucoup; et si le seul Lysippe
Fut digne de mouler l'héritier de Philippe,
Si nul autre sculpteur ne le tailla que lui,

Peu de mains doivent entreprendre
D'employer leur art aujourd'hui
Pour un roi mieux fait qu'Alexandre.
Notre prince a l'air grand, il a l'air du dieu Mars.

Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos limites;
Les lois que cet écrit dès l'abord s'est prescrites
M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes parts;
On s'en va me nommer l'avocat des trois chèvres:
Le fait étoit d'un vol, il citoit des Césars.
Pour un pâté de trois canards,
Les grands mots comme à lui me naissent sur les lèvres.
Aux journaux de Hollande il nous fallut passer,
Je ne sais plus sur quoi; mais on fit leur critique.
Bayle est, dit-on, fort vif; et s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant et satirique,
Il la saisit, Dieu sait, en homme adroit et fin:
Il trancheroit sur tout, comme enfant de Calvin,
S'il osoit; car il a le goût avec l'étude.
Le Clerc pour la satire a bien moins d'habitude;
Il paroît circonspect, mais attendons la fin.
Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.
Le Clerc prétend du sien tirer d'autres usages;
Il est savant, exact, il voit clair aux ouvrages;
Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main;
Tous deux ont un bon style et le langage sain.
Le jugement en gros sur ces deux personnages,
Et ce fut de moi qu'il partit,
C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
L'autre veut plaire aux gens d'esprit.
Il leur plaît. Vous aurez peut-être peine à croire
Qu'on ait dans un repas de tels discours tenus:

On tint ces discours ; on fit plus,
On fut au sermon après boire.

Je crains que ce dernier vers ne vous semble pas assez sérieux. Pardonnez à la nécessité que je m'étois imposée de finir tous mes contes comme le Tassone ses stances, dans LA SECCHIA RAPITA. Pour rectifier cet endroit, je vous dirai en langue vulgaire que nous allâmes au sermon l'après-dînée, que nous y portâmes tout le sang-froid qu'auroient eu des philosophes à jeun, et que même nous accourcîmes notre repas, pour ne rien perdre de cette action. C'étoit la seconde de M. L. D. C. J'y trouvai de la piété et de l'éloquence, des expressions, et un bon tour en beaucoup d'endroits tout-à-fait selon mon goût. J'en ferois un plus long éloge, si je ne craignois de déplaire à M. L. D. C. Ce sera donc la fin de ma lettre, comme ce fut celle de notre journée. Je suis, monsieur, votre, etc.

A M. RACINE.

Du 6 juin 1686.

Poignan, à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avoit assuré que je travaillois sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, je n'avois que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement; mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la poésie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici, le lendemain de mon arrivée, une lettre et un couplet d'une fille âgée seulement de huit ans; j'y ai répondu ; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet, avec le billet qui l'accompagne.

Sur l'air de Joconde.

« Quand je veux faire une chanson
« Au parfait La Fontaine,
« Je ne puis rien tirer de bon
« De ma timide veine.
« Elle est tremblante à ce moment,

« Je n'en suis pas surprise :
« Devant lui mon foible talent
« Ne peut être de mise.

« Je crois en vérité que je ne serois jamais parvenue à « faire une chanson pour vous, monsieur, si je n'avois « en vue de m'en attirer une des vôtres ; vous me l'avez « promise, et vous avez affaire à une personne qui est vive « sur ses intérêts : songez que je vous assassinerai jusqu'à « ce que vous m'ayez tenu votre parole. De grace, mon- « sieur, ne négligez point une petite muse qui pourroit « parvenir si vous lui jetiez un regard favorable. »

Ce couplet et cette lettre, si ce qu'on me mande de Paris est bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la demoiselle, qui quelquefois met de l'amour dans ses chansons, sans savoir ce que c'est qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne me laisseroit point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les trois couplets suivants : ils sont sur le même air.

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes :
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seroient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus,
Une muse sait plaire.
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connoître ;

Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close:
Paule, trois retours de zéphyrs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant dans vos chansons
A des graces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'esprit en ses vers
Le cœur est nécessaire:
Trois printemps sur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.

Voyez, monsieur, s'il y avoit là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que je produis. Il est vrai que j'ai promis une lettre au prince de Conti : elle est à présent sur le métier ; les vers suivants y trouveront leur place.

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme:
Je le fuirois jusques à Rome;
Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son françois
Des Grecs et des Latins les graces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer,

Et d'érudition ne se pouvoient lasser.
C'est un vice aujourd'hui : l'on oseroit à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hasard de vous en envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,
Très surs qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.
Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire :
On voit bien qu'il a lu ; mais ce n'est pas l'affaire ;
Qu'il cache son savoir, et montre son esprit.
Racan ne savoit rien ; comment a-t-il écrit ?
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usoit plus fréquemment :
Sous lui la cour n'osoit encore ouvertement
    Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne, car madame de la Sablière ne les a pas encore vus.

(MONSIEUR Girin, contrôleur des finances à Grenoble, envoya un rondeau à M. de la Fontaine, pour savoir de lui si le dernier vers, qui étoit,

Sans de l'esprit c'est peu de chose
Que d'être beau,

se devoit mettre avec ou sans article. Il le fit juge d'une gageure considérable que l'on avoit faite à Grenoble sur cela. M. de la Fontaine lui fit réponse, et écrivit les vers suivants au bas de sa lettre :)

SANS ESPRIT c'est la phrase, et non, SANS DE L'ESPRIT ;
Je tiens ce dernier condamnable ;
Et l'auteur du rondeau l'avoit trop bien écrit
Pour soutenir un point si fort insoutenable.
Il affoiblit par-là ses cinq vers les plus beaux :
Le sens, la chute, tout m'y paroît admirable.
Il finit par un mot constant et véritable,
C'est que l'esprit fait tout. Nul de nos jouvenceaux
Ne doit sans celui-là fréquenter chez les belles,
Ni se présenter aux ruelles.
Or celui-là s'entend par fois en deux façons.
L'un dira, c'est l'esprit ; c'est l'argent, dira l'autre.
Pour moi, mon avis est que tous les deux sont bons.
Un siècle fait comme le nôtre
Veut de l'argent, et veut qu'on le donne à propos.
Tout est fin diamant aux mains d'un habile homme :
Tout devient happelourde entre les mains des sots.

Bref, avec de l'esprit on va jusques à Rome.
Si SANS DE L'ESPRIT étoit bon,
Voici l'unique occasion
Où je pourrois lui trouver place.
SANS DE L'ESPRIT, dirois-je, on ne peut faire un pas.
Mais par malheur, quoi que l'on fasse,
SANS DE L'ESPRIT ne se dit pas.
L'idiôme gascon souffriroit cette phrase.
SANS ESPRIT paroît foible aux gens du Dauphiné;
SANS DE L'ESPRIT a plus d'emphase,
Mais tout Paris l'a condamné.
Cependant tout Paris n'est pas toute la France:
Votre province veut peut-être une éloquence
Où l'on s'exprime en appuyant.
L'auteur en vos cantons peut soutenir la chose,
Et près des tribunaux que la Garonne arrose
Se sauver par ce faux-fuyant.
Je ne me donne point ici pour un oracle;
Et sans chercher si loin, Grenoble en possède un:
Il sait notre langue à miracle;
Son esprit est en tout au-dessus du commun.
C'est votre cardinal que j'entends: ses lumières
Dédaignent, il est vrai, de semblables matières.
Je ne vous tiens pas gens à lui lire ceci;
SANS DE L'ESPRIT je crois que l'on le pourroit faire.
Ballades et rondeaux, ce n'est point son affaire.
A l'égard du salut, unique nécessaire,
Il n'est point de difficulté
Qui ne doive occuper en pareille occurrence,
Non-seulement son éminence,
Mais même encor sa sainteté.

A M. DE BONREPAUX,

AMBASSADEUR DE FRANCE A LONDRES.

1687.

Le roi est parfaitement guéri. Vous ne sauriez vous imaginer combien ses sujets en ont témoigné de joie.

Ils offriroient leurs jours pour prolonger les siens ;
Ils font de sa santé le plus cher de leurs biens.
Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,
Les vœux et les concerts dont leurs temples résonnent,
Forcent le ciel de l'accorder.
On peut juger à cette marque,
Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel monarque,
Du bonheur de le posséder.
De quelle sorte de mérite
N'est-il pas aussi revêtu ?
Sa principale favorite
Plus que jamais est la vertu.
Autrefois il a combattu
Pour la grandeur et pour la gloire :
Maintenant d'une autre victoire
Son cœur devient ambitieux.
Les vaines passions chez lui sont étouffées.
L'histoire a peu de rois, la fable point de dieux
Qui se vantent de ces trophées.

Il pourroit se donner tout entier au repos :
Quelqu'un trouveroit-il étrange
Que, digne en cent façons du titre de héros,
Il en voulût goûter à loisir la louange ?
Les deux mondes sont pleins de ses actes guerriers :
Cependant il poursuit encor d'autres lauriers :
Il veut vaincre l'erreur ; cet ouvrage s'avance ;
Il est fait : et le fruit de ces succès divers
Est que la vérité règne en toute la France,
Et la France en tout l'univers.
Non content que sous lui la valeur se signale,
Il met la piété sur le trône à son tour ;
Ses soins la font régner, ainsi que sa rivale,
Au milieu même de la cour.
C'est pour lui plaire aussi qu'Astrée est de retour.
Ces trois divinités font fleurir son empire ;
Il a su les unir pour le bien des humains.
C'est proprement de lui qu'on a sujet de dire,
Que le sage a tout en ses mains.
La dureté de cœur, et l'erreur envieillie,
Monstres dont les projets se sont évanouis,
On voit l'œuvre d'un siècle en un mois accomplie,
Par la sagesse de Louis.
Mais je crains de passer le but de mon ouvrage ;
Il faut plus de loisir pour louer ce héros :
Une muse modeste et sage
Ne touche qu'en tremblant à des sujets si hauts.
Je me tais donc, et rentre au fond de mes retraites :
J'y trouve des douceurs secrettes.
La fortune, il est vrai, m'oubliera dans ces lieux ;
Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites ;
Il ne m'appartient pas d'importuner les dieux.

AU MÊME.

Du 31 août 1687.

Je ne croyois pas, monsieur, que les négociations et les traités vous laissassent penser à moi. J'en suis aussi fier que si l'on m'avoit érigé une statue sur le sommet du mont Parnasse. Pour me revancher de cet honneur, je vous place en ma mémoire auprès de deux dames qui me feroient oublier les traités et les négociations, et peut-être les rois aussi. Je voudrois que vous vissiez présentement madame d'Hervart : on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que si ces ennemies du genre humain s'en étoient allées dans un autre monde. Cependant leur règne est encore de celui-ci : il n'y a que madame d'Hervart qui les ait congédiées pour toujours. Au lieu d'hôtesses si malplaisantes, elle a retenu la gaieté et les graces, et mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint-Honoré, qui véritablement nous négligent un peu : je n'ai osé dire qu'elles nous négligent un peu trop. M. de Barillon se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses,

qu'elles faisoient passer du vin médiocre et une omelette au lard, pour du nectar et de l'ambrosie. Nous pensions nous être repus d'ambrosie, et nous soutenions que Jupiter auroit mangé de l'omelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les Graces de la rue Saint-Honoré nous négligent. Ce sont des ingrates à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foi, monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au temple. La divinité qu'on y venoit adorer en écarte tantôt un mortel, tantôt un autre, et se moque du demeurant, sans considérer ni le comte ni le marquis; aussi peu le duc.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

Voilà sa devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premières de la troupe; mais je ne vois pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, et par son langage et par ses manières, elle ne relèvera pas le parti. Vous êtes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous savons, monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi n'ai-je rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continue d'être bonne, à un rhume près, que même cette dame n'est point fâchée d'avoir; car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhumes, et je crois que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une lettre qui n'auroit été pleine que de ses louanges; non qu'elle se souciât

d'être louée; elle le souffroit seulement, et ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vu le temps qu'Iris (et c'étoit l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde)
J'ai vu, dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde :
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate ;
Mais la louange délicate
Avoit auprès d'elle son prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;
Il l'endort ; et, s'il faut parler de bonne foi,
L'éloge et les vers sont pour elle
Ce que maints sermons sont pour moi.
J'eusse pu m'exprimer de quelque autre manière ;
Mais, puisque me voilà tombé sur la matière,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi ?
Tout homme sage en use ainsi.
Quarante beaux esprits certifieront ceci.
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux ouvrages d'autrui, quelquefois même aux nôtres.
Que cela soit dit entre nous.
Passons sur cet endroit : si j'étendois la chose,
Je vous endormirois ; et ma lettre pour vous
Deviendroit, en vers comme en prose,
Ce que maints sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc là pour ce qui regarde la dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à madame d'Hervart, dont je voudrois bien

aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le parrain de plusieurs belles, je veux et entends qu'à l'avenir madame d'Hervart s'appelle Sylvie dans tous les domaines que je possède sur le double mont; et pour commencer,

C'est un plaisir de voir Sylvie:
Mais n'espérez pas que mes vers
Peignent tant de charmes divers;
J'en aurois pour toute ma vie.

S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieux,
Ce quelqu'un, fût-il roi des dieux,
En auroit pour toute sa vie.

Votre ame en est encor ravie;
J'en suis sûr, et dis quelquefois:
Jamais cette beauté divine
N'affranchit un cœur de ses lois.
Notre intendant de la marine
A beau courir chez les Anglois;
Puisqu'une fois il l'a servie,
Qu'il aille et vienne à ses emplois,
Il en a pour toute sa vie.

Que cette ardeur, où nous convie
Un objet si rare et si doux,
Ne soit de nulle autre suivie,
C'est un sort commun pour nous tous;
Mais je m'étonne de l'époux,
Il en a pour toute sa vie.

J'ai tort de vous dire que je m'en étonne, il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fût pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux, et qui l'aime de tout son cœur ? Vous voyez bien que toutes ces choses se rencontrant dans un seul sujet, doivent prévaloir à la qualité d'épouse. J'ai tant de plaisir à en parler, que je reprendrai une autre fois la matière : que madame d'Hervart ne prétende pas en être quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux dames. Il faut pourtant que je vous mande, monsieur, en quel état est la chambre des philosophes. Ils sont cuits [1], et embellissent tous les jours. J'y ai joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir, avec ceux de vos amis qui doivent être de la partie.

Mes philosophes cuits, j'ai voulu que Socrate,
Et Saint-Dié mon fidèle Achate,
Et de la gent porte-écarlate
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau berger
Verger,
Pussent avoir quelque musique
Dans le séjour philosophique.

---

[1] La Fontaine avoit fait jeter en moules de terre tous les plus grands philosophes de l'antiquité, et ils faisoient l'ornement de sa chambre.

Vous vous moquez de mon dessein ;
J'ai cependant un clavecin.
Un clavecin chez moi ! Ce meuble vous étonne.
Que direz-vous si je vous donne
Une Chloris de qui la voix
Y joindra ses sons quelquefois ?
La Chloris est jolie, et jeune ; et sa personne
Pourroit bien ramener l'amour
Au philosophique séjour.
Je l'en avois banni ; si Chloris le ramène,
Elle aura chansons sur chansons ;
Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon désormais
Qu'à chanter les Chloris, et les laisser en paix.
Vous autres chevaliers, tenterez l'aventure ;
Mais de la mettre à fin, fût-ce le beau berger
Qu'OEnone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'est pas chose qui soit sûre.

J'allois fermer cette lettre, quand j'ai reçu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; et ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vôtre à madame de la Sablière. Si j'eusse vu le témoignage si ample d'un souvenir auquel je ne m'attendois pas, j'aurois poussé bien plus loin la figure et l'étonnement, ou peut-être que je me serois tenu à une protestation toute simple qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agréable que ce que vous m'avez écrit de Windsor. Il y a plusieurs choses

considérables, entre autres vos deux Anacréons, M. de Saint-Évremont et M. Waler, en qui l'imagination et l'amour ne finissent point. Quoi! être amoureux et bon poete à quatre-vingt-deux ans? Je n'espère pas du ciel tant de faveurs. C'est du ciel dont il est fait mention au pays des fables que je veux parler; car celui que l'on prêche à présent en France veut que je renonce aux Chloris, à Bacchus et à Apollon, trois divinités que vous me recommandez dans la vôtre. Je concilierai tout cela le moins mal et le plus long-temps qu'il me sera possible; et peut-être que vous me donnerez quelque bon expédient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des intérêts opposés, et qui en savez si bien les moyens. J'ai tant entendu dire de bien de M. Waler, que son approbation me comble de joie. S'il arrive que ces vers-ci aient le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par conséquent), je ne me donnerai pas pour un autre, et continuerai encore quelques années de suivre Chloris, Bacchus, Apollon, et ce qui s'ensuit; avec la modération requise, cela s'entend.

Au reste, monsieur, n'admirez-vous point madame de Bouillon, qui porte la joie partout? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais génie qui se mêle de temps en temps des affaires de cette princesse? Sans lui ce climat ne l'auroit point vue; et c'est un plaisir que de la voir, disputant, grondant, jouant, et

parlant de tout avec tant d'esprit, que l'on ne sauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit été du temps des payens, on auroit déifié une quatrième Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, et invoquer pour cela M. Waler. Mais qui est le philosophe qu'elle a mené en ce pays-là ? La description que vous me faites de cette rivière sur les bords de laquelle on va se promener après qu'on a sacrifié long-temps au sommeil, cette vie mêlée de philosophie, d'amour et de vin, sont aussi d'un poëte, et vous ne le pensiez peut-être pas être.

La fin de la lettre, où vous dites que M. Waler et M. de Saint-Évremont ne sont contents que parce qu'ils ne connoissent pas nos deux dames, me charme. Aussi je trouve cela très galant, et le ferai valoir dès que l'occasion s'en présentera. Surtout je suivrai votre conseil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez aussitôt que les affaires le permettront.

M. Hessein a la fièvre; elle lui a duré continue pendant trois ou quatre jours, et puis a cessé; puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit été saigné trois fois jusqu'au jour d'hier.

Je ne sais pas si depuis on y aura ajouté une quatrième saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie. Je ne doute point que les d'Hervarts et les Saint-Diez ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des lettres de bon endroit, et si

bon, que je n'en sais qu'un qui se puisse dire meilleur. Je vous le souhaite. Cependant, monsieur, faites-moi toujours l'honneur de m'aimer, et croyez que je suis, etc.

A MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON.

Madame,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent si longtemps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'automne, et qu'en échange nous leur donnions deux ou trois îles dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction, je leur cèderois tout l'Océan même. Mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de votre sœur que de l'Angleterre. On ne quitte pas madame la duchesse Mazarin comme l'on voudroit. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est-à-dire, d'enchantements et de graces de toutes sortes.

Moins d'Amours, de Ris et de Jeux,
Cortège de Vénus, sollicitoient pour elle,

Dans ce différend si fameux
Où l'on déclara la plus belle
La déesse des agréments.
Celle aux yeux bleux, celle aux bras blancs,
Furent au tribunal par Mercure conduites.
Chacune étala ses talents.
Si le même débat renaissoit en nos temps,
Le procès auroit d'autres suites,
Et vous et votre sœur emporteriez le prix
Sur les clientes de Pâris.
Tous les citoyens d'Amathonte
Auroient beau parler pour Cypris;
Car vous avez, selon mon compte,
Plus d'Amours, de Jeux et de Ris.
Vous excellez en mille choses :
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs :
Allez en des climats inconnus aux Zéphyrs,
Les champs se vêtiront de roses.
Mais, comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
Quelques noirs Aquilons troublent de si beaux jours.
C'est là que vous savez témoigner du courage:
Vous envoyez au vent ce fâcheux souvenir.
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage :
Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir?

On m'a mandé que V. A. étoit admirée de tous les Anglois, et pour l'esprit, et pour les manières, et pour mille qualités qui se sont trouvées de leur goût. Cela vous est d'autant plus glorieux, que les Anglois ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperçu qu'ils connoissent le vrai mérite, et en sont touchés.

Votre philosophe a été bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'étoit pas l'inventeur de ce système que nous appelons la machine des animaux, et qu'un Espagnol l'avoit prévenu. Cependant, quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de le croire, et ne sais que les Espagnols qui pussent bâtir un château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelque opinion de Descartes répandue de côté et d'autre dans les ouvrages des anciens, comme celle-ci : Qu'il n'y a point de couleurs au monde; ce ne sont que de différents effets de la lumière sur de différentes superficies. Adieu les lis et les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche ni cheveux noirs; notre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur. Et après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des femmes !

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que sait V. A., et de ce qu'elle voudroit savoir sans se donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiroient peu judicieux de vous entretenir ainsi de philosophie; mais je leur apprends que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi-bien que toutes sortes de livres, pourvu qu'ils soient bons.

Nul auteur de renom n'est ignoré de vous;
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se battre;

Vous mettez les holas en écoutant l'auteur.
Vous égalez ce dictateur
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me semble, Jules César : il faisoit à la fois quatre dépêches sur quatre matières différentes. Vous ne lui devez rien de ce côté-là ; et il me souvient qu'un matin vous lisant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture et à trois querelles d'animaux. Il est vrai qu'ils étoient sur le point de s'étrangler : Jupiter le conciliateur n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par-là, madame, jusqu'où votre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages, et en jugez bien.

Vous savez dispenser à propos votre estime :
Le pathétique, le sublime,
Le sérieux, et le plaisant,
Tour-à-tour vous vont amusant.
Tout vous duit, l'histoire et la fable,
Prose et vers, latin et françois.
Par Jupiter ! je ne connois
Rien pour nous de si souhaitable.
Parmi ceux qu'admet à sa cour
Celle qui des Anglois embellit le séjour,
Partageant avec vous tout l'empire d'amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waler, Saint-Évremont, et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.

Qui n'admettroit Anacréon chez soi?
Qui banniroit Waler et La Fontaine?
Tous deux sont vieux, Saint-Évremont aussi:
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène
Gens moins ridés dans leurs vers que ceux-ci?
Le mal est que l'on veut ici
De plus sévères moralistes.
Anacréon cité devant des jansénistes!
Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,
Vous devez priser ces auteurs
Pleins d'esprit, et bons disputeurs.
Vous en savez goûter de plus d'une manière:
Les Sophocles du temps, et l'illustre Molière,
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point.
Sur quoi ne disputez-vous point?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son ombre; mais je pense qu'il vaudroit mieux le ressusciter tout-à-fait. Je m'en irai pour cela trouver un gymnosophiste, de ceux qu'alla voir Apollonius Thianeus. Il apprit tant de choses d'eux, qu'il ressuscita une jeune fille. Je ressusciterai un vieux poëte. Vous et madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waler et M. de Saint-Évremont, le vieux Grec et moi. Croyez-vous, madame, qu'on pût trouver quatre poëtes mieux assortis?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens
Inspirer le plaisir, danser et nous ébattre,

Et, de fleurs couronnés, ainsi que le printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.

Après une entrevue comme celle-là, et que j'aurai renvoyé Anacréon aux Champs Élysées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voie auparavant cinq ou six Anglois, et autant d'Angloises (les Angloises sont bonnes à voir, à ce que l'on dit). Je ferai souvenir notre ambassadeur, de la rue Neuve des Petits Champs, et de la dévotion que j'ai toujours eue pour lui. Je le prierai, et M. de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à peu près toutes les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait aussi dessein de convertir madame d'Hervart, madame de Gouvernet, et madame d'Helang, parce que ce sont des personnes que j'honore; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les sujets encore assez disposés. Or, je ne suis bon, non plus que Perrin-Dandin, que quand les parties sont lasses de contester. Une chose que je souhaiterois avant toutes, ce seroit que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au monarque; mais je ne l'oserois espérer. C'est un prince qui mérite qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un souverain, et de véritable passion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoique tous le dussent faire en ces places-là.

Ce n'est pas un vain fantôme
Que la gloire et la grandeur;
Et Stuart en son royaume
Y court avec plus d'ardeur
Qu'un amant à sa maîtresse.
Ennemi de la mollesse,
Il gouverne son état
En habile potentat.
De cette haute science
L'original est en France :
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusques à l'être
Encore ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer;
Louis a su s'y tracer
Un chemin par ses conquêtes.
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'histoire :
J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces moutons, madame, c'est V. A. et madame Mazarin. Ce seroit ici le lieu de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vôtre; mais, toutes réflexions faites, comme ces sortes d'éloges sont une matière un peu délicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne.

Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.

L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce seroit un ange,
Ne contenteroit pas en semblables desseins,
Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Je suis avec un profond respect, etc.

RÉPONSE

DE

M. DE SAINT-ÉVREMONT

à la Lettre de M. de la Fontaine, écrite à madame la duchesse de Bouillon.

Si vous étiez aussi touché du mérite de madame de Bouillon que nous en sommes charmés, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous eussiez trouvé des dames qui vous connoissent autant par vos ouvrages, que vous connoît madame de la Sablière par votre commerce et votre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir, qu'elles souhaitoient fort; mais elles ont celui de lire une lettre assez galante et assez ingénieuse pour donner de la jalousie à Voiture, s'il vivoit encore.

Madame de Bouillon, madame Mazarin, et monsieur l'ambassadeur, ont voulu que j'y fisse une espèce de réponse. L'entreprise est difficile;

je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

Je ne parlerai point des rois;
Ce sont des dieux vivants que j'adore en silence.
Loués à notre goût, et non pas à leur choix,
Ils méprisent notre éloquence.
Dire de leur valeur, ce qu'on a dit cent fois
Du mérite passé de quelque autre vaillance,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits,
C'est des vertus du temps ôter la connoissance.
J'aime à leur plaire en respectant leurs droits,
Rendant toujours à leur puissance,
A leurs volontés, à leurs lois,
Une parfaite obéissance.
Sans moi leur gloire a su passer les mers;
Sans moi leur juste renommée
Par toute la terre est semée;
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Bouillon se passeroit bien de ma prose, après avoir lu le bel éloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait et sur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel, de savoir que d'agrément.

En des contestations assez ordinaires, elle dispute avec esprit, souvent à ma honte avec raison, mais une raison animée, qui paroît de la passion aux connoisseurs médiocres, et que les délicats même auroient de la peine à distinguer de la colère dans une personne moins aimable qu'elle

n'est. Je passerai le chapitre de madame Mazarin, comme celui des rois, dans le silence d'une secrette adoration. Travaillez, monsieur, tout grand poëte que vous êtes, à vous former une belle idée, et, malgré l'effort de votre esprit, vous serez honteux de ce que vous aurez imaginé, quand vous verrez une personne si admirable.

Ouvrages de la fantaisie,
Fictions de la poésie,
Dans vos chefs-d'œuvres inventés,
Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautés.
Loin d'ici, figures usées,
Comparaisons aujourd'hui méprisées!
Ce seroit embellir la lumière des cieux
Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.
Et vous, beautés qu'on loue en son absence,
Attraits nouveaux, doux et tendres appas,
Qu'on peut aimer où les siens ne sont pas,
Empêchez-la de revenir en France;
Par tous moyens traversez son retour,
Jeunes beautés; tremblez au nom d'Hortense:
Si la mort d'un époux la rend à votre cour,
Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence.

La solidité de M. l'ambassadeur l'a rendu assez insensible aux louanges : mais, quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, il est touché secrètement de celles que vous lui avez données.

Je voudrois que ma lettre fût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

Vous possédez tout le bon sens
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse.
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens :
Eux, moins que vous, de goût et de justesse.

Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire un mot de votre morale.

S'accommoder aux ordres du destin,
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
De ce faux air d'esprit que prend un libertin
Connoître avec le temps comme nous la folie,
Et dans les vers, jeu, musique et bon vin,
Entretenir son innocente vie,
C'est le moyen d'en reculer la fin.

M. Waler, dont nous regrettons la perte sensiblement, a poussé la vie et la vigueur de l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triste et malheureux trépas,
Je dirois en pleurant que toute muse est morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
O vous, nouvel Orphée ! ô vous, de qui la veine
Peut charmer des enfers la noire souveraine,
Et le terrible dieu qu'on appelle Pluton,
Daignez, tout-puissant La Fontaine,
Rendre au jour notre Waler, au lieu d'Anacréon.

Puissiez-vous pousser la vie plus loin que n'a fait M. Waler !

Que plus long-temps votre muse agréable
Donne au public ses ouvrages galants!
Que tout chez vous puisse être conte et fable,
Hors le secret de vivre heureux cent ans!

A MONSIEUR

DE SAINT-ÉVREMONT.

Ni vos leçons, ni celles des neuf Sœurs
N'ont su charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs,
Et ne saurois rien penser d'agréable.
Tout rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent et de corps et d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi dont l'Orphée étoit le dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux vers,
A votre prose et galante et polie.
Deux déités, par leurs charmes divers,
Ont d'agréments votre lettre remplie:
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens:
Le mal me tient, Hortense vous amuse.
Cette déesse, outre tous vos talents,
Vous est encore une dixième muse:
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussitôt que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritois une lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnoissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grace, que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'éloge qui vient de vous
Est glorieux et bien doux :
Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs.
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire aux neuf Sœurs :
Cause en partie, et non toute ;
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns de nos beaux-esprits.
J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut son maître :
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliois maître François, dont je me dis encore le disciple, aussi-bien que celui de maître Vincent, et celui de maître Clément. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railleur, où vous excellez, je prétends en aller prendre de

vous des leçons sur les bords de l'Hippocrène; bien entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchissent. Nous serons entourés de nymphes et de nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent dans votre école à juger de tout avec pénétration et avec finesse.

Vous possédez cette science;
Vos jugements en sont les règles et les lois :
Outre certains écrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortense et les deux rois.

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puissances, aussi-bien à madame Mazarin qu'aux deux princes, vous me faites son portrait, en disant qu'il est impossible de le bien faire, et en me donnant la liberté de me figurer des beautés et des graces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité et la fable, et tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables et propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour si je me laissois rebuter par de telles difficultés. Il faut vous représenter votre héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendroit mieux qu'à moi, que l'on a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux.

Toutefois, afin de vous plaire, et pour rendre ce portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le pays des muses, et n'y ai trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De-là, j'ai passé au pays des Graces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les Jeux et les Ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connoissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi, le mieux que je puis faire est de dire tout simplement que rien ne manque à votre héroïne de ce qui plaît, et de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage?
Hortense eut du ciel en partage
La grace, la beauté, l'esprit: ce n'est pas tout;
Les qualités du cœur: ce n'est pas tout encore;
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France:
Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ses dévots à toute outrance,
Faites-nous l'éloge d'Hortense.
Je pourrois en charger le dieu du double mont,
Mais j'aime mieux Saint-Évremont.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit? Puisque vous voulez que la gloire de madame Mazarin remplisse tout l'univers, et que je voudrois que celle de madame de Bouillon

allât au-delà, ne dormons ni vous ni moi que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous chevaliers de la Table-Ronde; aussi-bien est-ce en Angleterre que cette chevalerie a commencé. Nous aurons deux tentes en notre équipage, et au haut de ces deux tentes les deux portraits des divinités que nous adorons.

Au passage d'un pont, ou sur le bord d'un bois,
Nos hérauts publieront ce ban à haute voix:
« Marianne sans pair, Hortense sans seconde,
« Veulent les cœurs de tout le monde. »
Si vous en êtes cru, le parti le plus fort
Penchera du côté d'Hortense;
Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord
Doit faire incliner la balance.
Hortense ou Marianne, il faut y venir tous;
Je n'en sais point de si profane
Qui, d'Hortense évitant les coups,
Ne cède à ceux de Marianne.
Il nous faudra prier monsieur l'ambassadeur,
Que sans égard à notre ardeur
Il fasse le partage, à moins que des deux belles
Il ne puisse accorder les droits,
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux de deux rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, et celui de ma santé; autrement il me faudroit chercher en litière les aventures. On m'appelleroit le chevalier du rhumatisme : nom qui, ce me semble, ne

convient guère à un chevalier errant. Autrefois que toutes saisons m'étoient bonnes, je me serois embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, et je crains toute chose;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous savez qu'à sa mère il se plaignit un jour
Du pli d'une feuille de rose:
Ce pli l'avoit blessé. Par quels cris forcenés
Auroit-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte,
Puni de ceux qu'il a donnés?

C'est dommage que M. Waler nous ait quittés; il auroit été du voyage. Je ne devrois peut-être pas le faire entrer dans une lettre aussi peu sérieuse que celle-ci. Je crois toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au-delà du fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un songe, si c'en peut être un; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

Les beaux-esprits, les sages, les amants,
Sont en débat dans les Champs Élysées;
Ils veulent tous en leurs départements
Waler pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit: J'ai vos raisons pesées;
Cet homme sut en quatre arts exceller:
Amour, et vers, sagesse, et beau-parler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine?

Sire Pluton, vous voilà bien en peine.
S'il possédoit ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, et suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un livre;
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers:
Citoyen qui voyant un monde si divers,
Rend à son auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,
Il est vrai sont peu nécessaires;
Mais qui dira qu'ils soient contraires
A ces éternelles leçons?
On peut goûter la joie en diverses façons;
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et, recherchant de tout les effets et les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau,
Pourvu que ce dernier se traite à la légère,
Et que la nymphe ou la bergère
N'occupe notre esprit et nos yeux qu'en passant.
Le chemin du cœur est glissant:

Sage Saint-Évremont, le mieux est de m'en taire,
Et surtout n'être plus chroniqueur de Cythère,
Logeant dans mes vers les Chloris,
Quand on les chasse de Paris.
On va faire embarquer ces belles;
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours.
Que maint auteur puisse avec elles
Passer la ligne pour toujours!
Ce seroit un heureux passage.
Ah! si tu les suivois, tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour apanage!
Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme, va-t-en: suis-je ton héritage?
Suis-je un prélat? Crois-moi, consens à notre adieu;
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes vers comme toi deviennent malplaisants.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans
Fera sans ton secours cette métamorphose;
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Évremont, vous vous moquez de moi.
De bonne heure! est-ce un mot qui me convienne encore,
A moi qui tant de fois ai vu naître l'aurore,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend?

Madame de la Sablière se tient extrêmement honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, et m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, et que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande,

monsieur, et vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi, votre, etc.

A Paris, ce 18 décembre 1687.

A M. L'ABBÉ VERGIER [1].

A Bois-le-Vicomte.

C'EST pitié, monsieur, que de nous autres pauvres mortels. Je trouve heureuse madame d'Hervart, de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaît. Nous ne lui ressemblons guère en cela, et avons beau nous munir de préservatif contre l'attaque des passions; elles nous emportent à la première occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait résolution aucune de

[1] Dans toutes les éditions précédentes des OEuvres diverses de La Fontaine on lit, L'ABBÉ VERGER. C'est probablement une faute du premier imprimeur des OEuvres posthumes, (Paris, 1696, in-12). On ne trouve point d'abbé Verger parmi les nombreux littérateurs de la fin du dix-septième siècle; mais tout le monde connoît VERGIER, auteur de plusieurs contes dans le genre de ceux de La Fontaine, et dans les œuvres duquel on trouve cette lettre et la réponse qui suit. (*Note des éditeurs.*)

leur résister. Voilà un commencement bien moral; je ne sais si la suite sera pareille. Qu'avoit affaire M. d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eut dimanche? Que ne m'avertissoit-il? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, et lui aurois dit que son très humble serviteur étoit incapable de résister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits de visage d'un agrément infini, une bouche et des regards! je vous en fais juge; sans parler de quelques autres merveilles, sur lesquelles M. d'Hervart m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description toute entière de mademoiselle de Beaulieu? Je serois parti avant le dîner; je ne me serois pas détourné de trois lieues comme je fis, ni n'aurois été comme un idiot me jeter dans Louvres, c'est-à-dire dans un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue, plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. La pluie me fit arrêter près de deux heures à Auney. J'étois encore à cheval qu'il étoit près de dix heures. Un laquais, le seul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avois quitté la vraie route, et me remit dans la voie en dépit de mademoiselle de Beaulieu, qui m'occupoit tellement que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin. Mais cela ne servit de rien: il fallut gîter au village. Vous voyez, monsieur, que sans la visite qu'elle nous fit, je n'aurois pas eu un gîte dont il plaise à Dieu vous préserver. J'eus beau dire l'Oraison de Saint-

Julien : mademoiselle de Beaulieu fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et en rêveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la compagnie l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attrister : quand je le voudrois, on ne plaint guère les gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire.
Je vous entends déjà dire :
Cet homme n'est-il pas fou
Dans l'entreprise qu'il tente ?
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.

Vous aurez raison de parler ainsi, j'en conviens.

Amarante est jeune et belle ;
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour quelque rebelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je songe en mon cerveau,
De combien peu d'apparence
Seroit pour moi l'espérance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'est folie
D'aimer fille si jolie
Sans être le dieu d'Amour.

Amarante et le printemps
Ont un air qui se ressemble :
Voici comme je prétends
Que l'on les compare ensemble.
Par les lis premièrement
J'entame ce parallèle,
Soupçonnant aucunement
Ceux qu'Amarante recèle.
Je suis trompé si son sein
N'en est un plein magasin.
Le mal est que ce sont choses
Pour vous et moi lettres closes.
Nous sommes simples mortels ;
Il faut offrir des autels
A ces lis ; nul diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher.
Je crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en auroit pas le crédit
Sans l'hymen et son attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains et pour nos yeux
Ne sont pas faits, que je sache.
Que ne suis-je de ces dieux
Nommés rois en ces bas lieux !
Bientôt par moi ces deux titres,
A la belle dédiés,
Se verroient mis à ses piés ;
Et vous, bientôt vous auriez
Le revenu de deux mitres.
L'une est Saint-Germain des Prés,

L'autre, Saint-Denys en France.
Voilà votre révérence
Ayant musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra.
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes personnes :
C'est à vous sagement fait.
Hélas ! ce n'est qu'un souhait :
Votre table est renversée ;
Votre marmite est cassée.
Peu chanceux, et vous et moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi, l'encolure d'un roi,
Ni vous, celle en bonne foi
D'un homme à deux abbayes.
Pour revenir à nos lis,
Ils sont relevés de roses,
Ceux-là tout nouveaux fleuris,
Celles-ci fraîches écloses.
Ici la comparaison
De la nouvelle saison
Cloche un peu, je vous l'avoue ;
Et la beauté que je loue,
Par ces trésors éclatants
Fait honte à ceux du printemps.
Comment pourrois-je décrire
Des regards si gracieux ?
Il semble, à voir son sourire,
Que l'Aurore ouvre les cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur persévérante.
Adieu, volages amours.

Selon l'objet la constance.
Celui-ci, j'en ai croyance,
M'arrêtera pour toujours.
Si ceci plaît à la belle,
Dites-lui que les neuf Sœurs
Me font réserver pour elle
Encore d'autres douceurs.
Cette saison printanière
Ne sera pas la dernière
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à la cour
De cette jeune bergère.
Une autre fois, je l'espère,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque reine de Cythère,
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le comporte mon aventure. Il me semble même que ces vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pouvez vous moquer de moi tant qu'il vous plaira, je vous le permets; et si cette jeune divinité qui est venue troubler mon repos y trouve un sujet de se divertir, je ne lui en saurai point mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles? Adieu, monsieur; je suis tout à vous.

A Paris, le 4 juin 1688.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ VERGIER.

N'en soyez point en peine, monsieur, le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes : on a eu là-dessus toute la fermeté que vous pouviez souhaiter ; et il n'est pas jusqu'à madame d'Hervart qui, toute bonne qu'elle est, n'en ait été fort divertie. Enfin tout le monde en a ri, et personne n'en a été surpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante :
Quel âge est à couvert des traits de la beauté ?
Ulysse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour sur maint et maint rivage ?
Qu'en quittant cet objet dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Hé ! qui pourroit être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare ?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.

Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille, ou ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son réveil :
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil :
Il se lève au matin, sans savoir pour quoi faire :
Il se promène, il va, sans dessein, sans sujet;
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement, monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de trois lieues. Selon l'ordre, vous deviez aller sur la même ligne tant que terre et votre cheval auroient pu vous porter; et cette présence d'esprit doit vous justifier entièrement des distractions dont on vous accuse. En parlant d'Ulysse, je fais réflexion que le titre d'Odyssée conviendroit peut-être mieux à vos aventures, que celui d'Iliade que vous leur donnez. En effet, les erreurs de ce héros ne me paroissent pas avoir peu de rapport avec votre voyage, et je ne trouverois qu'une différence entre Ulysse et vous.

Ce héros s'exposa mille fois au trépas,
Il parcourut les mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son épouse et revoir ses appas.
Quels périls ne courriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre?

Mais la différence est petite, et il falloit bien que cette comparaison eût la destinée de toutes les autres, c'est-à-dire qu'elle clochât un peu. Vous êtes bien plus juste dans les vôtres : celle du printemps est charmante; et celle de l'aurore est précieuse, et riante au possible. Enfin l'une et l'autre sont telles, qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une dame et une demoiselle qui sont ici, ne les ont point regardées sans envie. C'est chose étrange dans ce sexe que l'ambition d'être la plus belle! Mais vous avez bon moyen de vous mettre en grace.

De votre muse ravissante
Les chants, les discours séducteurs,
Appaiseront par leurs charmes flatteurs
Cette tempête menaçante.
Un encens bien moins précieux
Que n'est celui que votre main présente,
A mille fois fléchi la colère des dieux.

Après tout, monsieur, c'est bien le moins que je vous doive pour vos présents, que de vous en remercier. Vous êtes le premier homme du monde pour les châteaux en Espagne; et puisque vos rêveries sont si agréables, je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez tant. C'est un mal qui se communique, et je vous avoue qu'en lisant votre lettre je n'ai pu me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me sens
Des biens que m'ont donnés vos songes,
J'ai quelque temps abandonné mes sens
A de si doux et si plaisants mensonges.
Déjà mon esprit prévenu,
De vos riches bienfaits régloit le revenu:
Déjà dressant les équipages,
Et digne nourrisson de l'aise et du sommeil,
Je me trouvois le teint plus frais et plus vermeil.
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus d'un abbé seulement,
Et que tout autre humain ignore;
Mais enfin, en moins d'un moment,
La raison, qui nous sert bien moins à nous conduire
Qu'à nous persécuter toujours cruellement,
Est venue à mes yeux détruire
Du faîte jusqu'au fondement
Un édifice si charmant.

Je n'ai pourtant pas tout perdu, et de tout cela il me reste une chose que j'estime infiniment. C'est le plaisir de savoir que vous me voulez du bien, et que vous avez en quelque manière pour moi les sentiments que j'ai pour vous.

J'ai fait voir votre lettre à mademoiselle de Beaulieu. Sa jeunesse et sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en pensoit; mais je ne doute point que des douceurs si bien apprêtées ne l'aient touchée comme elles doivent. Monsieur et madame d'Hervart, et mademoiselle de Gouvernet, m'ont chargé de vous faire leurs compliments.

Votre lettre leur a fait un plaisir infini ; et je pense que la campagne qu'ils aiment déjà tant les charmeroit bien davantage, s'ils y étoient souvent régalés de semblables lectures. Adieu, monsieur; je suis tout à vous.

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai différé d'écrire à V. A. S. que pour ne pas interrompre une attention qu'apparemment elle donne à ce qui se passe le long du Rhin. Cependant, comme votre esprit embrasse un nombre infini de choses tout à-la-fois, il n'est pas impossible que mon tribut ne soit reçu de vous favorablement, aux endroits du moins qui vous sembleront les plus dignes de vous attacher. Je souhaiterois que ce fussent ceux où je vous entretiendrai de vous-même. Si quelque peu d'amour-propre apportoit quelque tempérament à votre mérite aussi-bien qu'à la délicatesse de votre goût, on entreprendroit quelquefois de vous louer; mais le trop d'esprit et la modestie vous font tort. Je

trouve étrange que cette dernière veuille s'opposer aux éloges dont les autres vertus sont dignes, et qu'elle se fasse toujours valoir au préjudice de ses compagnes. Voilà sans mentir une contrainte qui est trop dure, et qui approche en quelque façon de la tyrannie. Je m'en plaindrai plus au long dans une lettre qui suivra de près celle-ci, et où j'ai résolu d'examiner en académicien, le bien et le mal qu'il y a d'ordinaire dans nos louanges. Un plus habile que moi sauroit si bien apprêter l'encens, que vous auriez honte de le refuser. J'y emploierai quelque jour tout ce que j'ai d'art; et en attendant, agréez un échantillon de celui que je destine à la princesse que vous aimez, et qui vous a continuellement dans son souvenir.

J'ai rang parmi les nourrissons
Qui sont chers aux doctes Pucelles,
Et souvent j'ose en mes chansons
Célébrer des rois et des belles.

Cependant mon art est ici
Bien au-dessous de la matière.
Je n'entreprendrai pas aussi
De louer Bourbon toute entière.

Elle plaît; il n'est point de cœurs
Qui n'en rendent un témoignage.
De ce don aux charmes vainqueurs
Les Graces font leur apanage.

Bourbon sait sur nous exercer
Une aimable et douce puissance;
Elle ravit sans y penser:
Que fait-elle lorsqu'elle y pense?

En ses yeux un feu luit toujours,
De qui toute ame est tributaire.
Celui qui brille en ses discours
N'est pas moins assuré de plaire.

Je me souviens d'avoir écrit,
Fondé sur des raisons puissantes,
Que sans les beautés de l'esprit
Celles du corps sont languissantes.

Celui-ci fait naître l'amour,
Mais l'autre empêche qu'il ne meure,
Surtout quand au même séjour
Une belle ame a sa demeure.

J'ai cité Bourbon à propos:
Joignez tout ce mérite insigne,
Il n'est déesse ni héros
Qui de notre encens soit si digne.

Je ne devois pas commencer ma lettre par un sujet auprès duquel tout le reste vous semblera mériter très peu cette attention que je vous demande. Sans m'arrêter à aucun arrangement, non plus que faisoit Montagne, je passe de l'hôtel de Conti aux affaires de delà les monts, c'est-à-dire, d'une princesse extrêmement vive, à un pape qui va mourir.

Pour nouvelles de l'Italie,
Le pape empire tous les jours.
Expliquez, seigneur, ce discours
Du côté de la maladie;
Car aucun saint-père autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-ci véritablement
N'est envers nous ni saint, ni père :
Nos soins, de l'erreur triomphants,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfants.
Sa santé toujours diminue.
L'avenir m'est chose inconnue,
Et je n'en parle qu'à tâtons ;
Mais les gens de delà les monts
Auront bientôt pleuré cet homme;
Car il défend les Jeannetons,
Chose très nécessaire à Rome.

Comme il ne coûte rien d'appeler les choses par noms honorables, et que les nymphes de delà les monts, les bergers même, pourroient s'offenser de celui-ci, je leur dirai que j'ai voulu d'abord les qualifier de Chloris; mais ma rime m'a fait choisir l'autre nom, que j'avois déjà consacré à ces sujets-là. Les registres du Parnasse ont un cérémonial où il y en a pour tous les degrés et pour tous les âges. Je ne m'arrête point à cela, et ne prends pas garde de si près à la distribution de ces dignités, que je donne fort souvent par caprice, ou pour une considération fort légère.

Je me contente à moins qu'Horace :
Quand l'objet en mon cœur a place,
Et qu'à mes yeux il est joli,
Do nomen quodlibet illi.

Horace les avoit ennoblies auparavant, mais ce privilège ne m'appartient pas.

Après vous avoir parlé de l'Italie, je viens, monseigneur, à ce qui concerne l'Angleterre.

Halifax, Bentin, et Dombi,
N'ont qu'à chercher quelque alibi
Pour justifier leur conduite.
Quoi qu'en puisse dire la suite,
C'est un très mauvais incident.
Halifax sembloit fort prudent.
Dombi, je ne le connois guère.
Bentin à son maître sut plaire;
Jusqu'à quel point, je n'en dis mot :
S'il n'eût été qu'un jeune sot,
Comme sont tous les Ganymèdes,
On auroit enduré de lui,
Et dans la pièce d'aujourd'hui
Bentin feroit peu d'intermèdes;
Mais prompt, habile, diligent
A saisir un certain argent,
Somme aux inspecteurs échappée,
Il a du côté de l'épée
Mis, ce dit-on, quelques deniers.
Après tout, est-il des premiers
A qui pareille chose arrive?
Ne faut-il pas que chacun vive?

Cependant il a quelque tort,
Si le gain est un peu trop fort,
Vu les Anglois et leurs coutumes.
Le proverbe est bon, selon moi,
Que, qui l'oue [1] a mangé du roi,
Cent ans après en rend les plumes.
Manger celles du peuple anglois
Est plus dangereux mille fois.
Bentin nous en saura que dire.
Je n'y vois pour lui point à rire;
On va lui barrer bien et beau
Le chemin aux grandes fortunes.
Dieu me garde de feu et d'eau,
De mauvais vin dans un cadeau,
D'avoir rencontres importunes,
De liseur de vers sans répit,
De maîtresse ayant trop d'esprit,
Et de la chambre des communes!

Londondery s'en va se rendre,
Voilà ce qu'on me vient d'apprendre:
Mais dans deux jours je m'attends bien
Qu'un bruit viendra qu'il n'en est rien.
J'ai même encor certain scrupule:
Ce siège est-il un siège, ou non?
Il ressemble à l'Ascension,
Qui n'avance ni ne recule.
Jacque aura monté sa pendule
Plus d'une fois, avant qu'il ait

---

[1] On disoit l oue pour dire l'oie, quand ce proverbe a été fait.

Tous ces rebelles à souhait.
On leur a mené pères, mères,
Femmes, enfants, personnes chères,
Qu'on retient par force entassés
Comme moutons dans les fossés.
Cette troupe aux assiégés crie,
Rendez-vous, sauvez-nous la vie!
Point de nouvelle; au diantre l'un
Qui ne soit sourd. Le bruit commun
Est qu'ils n'ont plus de quoi repaître.
A la clémence de leur maître
Ils se devroient abandonner.
Et puis, allez-moi pardonner
A cette maudite canaille.
Les gens trop bons et trop dévots
Ne font bien souvent rien qui vaille.
Faut-il qu'un prince ait ces défauts?

C'est envoyer de l'eau à la mer que de vous écrire des réflexions. Ainsi je les laisse, pour vous assurer que je suis avec profond respect, etc.

AU MÊME.

Monseigneur,

Dans le temps qu'on alloit juger le procès de mademoiselle de la F.... un de mes amis de province me pria de lui mander ce qui en arriveroit. Je crus que de lui écrire simplement le contenu de l'arrêt, et quelque chose de ce qu'auroient dit les avocats, ce seroit ne faire que ce qu'ont fait un nombre infini de gens qui ont informé de cette affaire tout le public. Je jugeai donc à propos de la mettre en vers. Je commence par une espèce de *lamentabile carmen*, à la manière des anciens; et comme l'aventure est tragi-comique, je me laisse bientôt entraîner à ma façon d'écrire ordinaire. Voici la chose telle qu'elle est. Si je l'avois écrite pour V. A. j'aurois essayé de lui donner une forme un peu différente.

Pleurez, citoyens de Paphos,
Jeux et Ris, et tous leurs suppôts;
La F.... est enfin condamnée.
Sur le fait de son hyménée
On vient de la tympaniser.
Elle n'a qu'à se disposer

À faire une amitié nouvelle.
Que le ciel console la belle!
Et puisse-t-elle incessamment
Se pourvoir d'époux, ou d'amant,
Lequel il lui plaira d'élire!
Elle a de l'esprit, c'est tout dire;
Mais a-t-elle eu du jugement
De manquer l'accommodement?
B.... lui promettoit monnoie.
Dos à dos la cour les renvoie,
Après que la chose a long-temps
Été tout d'un contraire sens.
L'arrêt, entre autres points, ordonne
Que tous deux paîront une aumône:
Mille francs la belle, et B... ou
Mille écus, sans qu'il manque un sou.
D'intérêt, pour l'état de fille
Violé dans telle famille,
Un seul denier ne se paîra;
Qui plus y mit, plus y perdra.
Pleurez, Amours, gens de Cythère:
Celle que Vénus votre mère
Gratifioit de maints beaux dons,
Va passer des jours un peu longs.
La F.... a sa cause perdue,
Après s'être bien défendue
Par la bouche des avocats,
Et, je crois, en tout autre cas.
Ces messieurs ont dit des merveilles,
Qu'elle a de ses propres oreilles
Entendu très distinctement;
Car elle étoit au jugement.

Et que diable alloit-elle y faire ?
Étoit-ce chose nécessaire ?
Falloit-il là montrer son nez ?
Mille brocards se sont donnés,
Bons et mauvais, de toute espèce,
Quelques-uns emportant la pièce.
Un des Cicérons de ce temps
Dit force traits assez plaisants.
L'avocat-général lui-même,
Avec son sérieux extrême,
Allégua devant tout Paris
L'Écriture, et les cinq maris
Que gardoit la Samaritaine.
L'orateur de cour souveraine
Fit là-dessus claquer son fouet,
Savant en amour comme en droit.
C'est un dieu de sa connoissance.
Hé ! pourquoi la jurisprudence
Banniroit-elle cet enfant
Qui des Catons va triomphant ?
Voit-on qu'il épargne personne ?
Il soumet jusqu'à la couronne ;
J'entends la couronne des rois,
Et non celle de saint François.
Pleurez, habitants d'Amathonte :
La F.... non sans quelque honte,
A vu rompre les doux liens
Qui lui promettoient de grands biens.
Doux liens ? ma foi non, beau sire.
Sur ce sujet c'est assez rire.
Je soutiens et dis hautement
Que l'hymen est bon seulement

Pour les gens de certaines classes.
Je le souffre en ceux du haut rang,
Lorsque la noblesse du sang,
L'esprit, la douceur et les graces
Sont joints au bien; et lit à part.
Il me faut plus à mon égard.
Et quoi? de l'argent sans affaire;
Ne me voir autre chose à faire,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Que de suivre en tout mon vouloir;
Femme, de plus, assez prudente
Pour me servir de confidente.
Et quand j'aurois tout à mon choix,
J'y songerois encor deux fois.

Je vous supplie, monseigneur, que cet ouvrage que je vous envoie seulement pour vous divertir, demeure *sub sigillo confessionis.* Je vous en fais part comme je ferois à mon confesseur, bien que cet emploi ne se donne guère à un prince du sang de votre âge. V. A. empêchera, s'il lui plaît, que cet écrit ne passe en d'autres mains que les siennes: car mademoiselle de la F.... est trop affligée; il y auroit de l'inhumanité à rire d'une affaire qui la fait pleurer si amèrement. Que si vous voulez que ces vers soient vus des personnes de votre cour, je vous supplie que ce soit de celles qui auront un peu de discrétion, et qui seront capables d'entrer sérieusement dans les déplaisirs d'une fille de ce nom-là.

A S. A. MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDÔME.

1689.

Prince vaillant, humain et sage,
Avouez-nous que l'assemblage
De ces trois bonnes qualités
Vaut mieux que trois principautés.
Force grands pensent d'autre sorte :
S'ils ont raison, je m'en rapporte ;
Mais je soutiens encore un point,
C'est que souvent ils ne l'ont point.
Sans traiter ici cette affaire,
Comment, seigneur, pouvez-vous faire ?
Vous plaignez les peuples du Rhin.
D'autre côté, le souverain
Et l'intérêt de votre gloire
Vous font courir à la victoire.
Vous n'aimez que guerre et combats,
Même au sang trouvez des appas.
Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre et pitié loger ensemble.
Aurions-nous des hôtes plus doux,
Si l'Allemagne entroit chez nous ?
J'aime mieux les Turcs en campagne,
Que de voir nos vins de Champagne
Profanés par des Allemands.
Ces gens ont des hanaps trop grands ;

Notre nectar veut d'autres verres.
En un mot, gardez qu'en nos terres
Le chemin ne leur soit ouvert:
Ils nous pourroient prendre sans vert.
Prendre sans vert notre monarque !
Les conducteurs de cette barque
Y perdroient bientôt leur latin.
Lorraine eut le nez le plus fin.
Il faut se lever plus matin
Que ne font beaucoup de ces princes,
Pour pénétrer dans nos provinces.
Je vois ces héros retournés
Chez eux avec un pied de nez,
Et le protecteur des rebelles
Le cul à terre entre deux selles,
Et tout le parti protestant
Du saint-père en vain très content.
J'ai là-dessus un conte à faire.
L'autre jour touchant cette affaire
Le chevalier de Silleri,
En parlant de ce pape-ci,
Souhaitoit, pour la paix publique,
Qu'il se fût rendu catholique,
Et le roi Jacques huguenot.
Je trouve assez bon ce bon-mot.
Louis a banni de la France
L'hérétique et très sotte engeance.
Il tenta sans beaucoup d'effort
Un si grand dessein dans l'abord;
Les esprits étoient plus dociles.
Notre roi voyant quelques villes
Sans peine à la foi se rangeant,

L'appétit lui vint en mangeant.
Les quolibets que je hasarde
Sentent un peu le corps-de-garde.
Ce style est bon en temps et lieu.
Une autre fois, moyennant Dieu,
Votre altesse me verra mettre
Du françois plus fin dans ma lettre.

Cependant d'un soin obligeant
L'abbé [1] m'a promis quelque argent.
Amen, et le ciel le conserve!
Apollon, ses chants et sa verve,
Bacchus, et peut-être l'Amour,
L'occupent souvent tour-à-tour,
Sans compter l'hydre créancière.
Quelque jour ce sera matière
Pour lui donner, avec raison,
Autant de têtes qu'à Typhon.
Il veut accroître ma chevance.
Sur cet espoir, j'ai par avance
Quelques louis au vent jetés,
Dont je rends grace à vos bontés.
Le reste ira sans point de faute,
(Ou bien je compte sans mon hôte :
Le paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette parenthèse?)
Le reste ira, ne vous déplaise,
En bas-reliefs, ET CÆTERA.
Ce mot-ci s'interprétera

[1] L'abbé de Chaulieu. Voyez ci-dessus, pag. 124.

Des Jeannetons, car les Clymènes
Aux vieilles gens sont inhumaines.
Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune et la blonde;
Car tout peut aimer en ce monde.
Non que j'assemble tous les jours
Barbe fleurie et les Amours.
Même dans peu votre finance
Au sacrement de pénitence
A mon égard échappera.

Pour nouvelles de par-deçà,
Nous faisons au Temple merveilles.
L'autre jour on but vingt bouteilles;
Renier en fut l'architriclin.
La nuit étant sur son déclin,
Lorsque j'eus vidé mainte coupe,
Langeamet, aussi de la troupe,
Me remena dans mon manoir.
Je lui donnai, non le bon soir,
Mais le bon jour : la blonde Aurore,
En quittant le rivage maure,
Nous avoit à table trouvés,
Nos verres nets et bien lavés,
Mais nos yeux étant un peu troubles,
Sans pourtant voir les objets doubles.
Jusqu'au point du jour on chanta,
On but, on rit, on disputa,
On raisonna sur les nouvelles;
Chacun en dit, et des plus belles.
Le grand-prieur eut plus d'esprit

Qu'aucun de nous sans contredit.
J'admirai son sens ; il fit rage ;
Mais, malgré tout son beau langage
Qu'on étoit ravi d'écouter,
Nul ne s'abstint de contester.
Je dois tout respect aux Vendômes ;
Mais j'irois en d'autres royaumes,
S'il leur falloit en ce moment
Céder un ciron seulement.

Je finis, et je vous souhaite
Une victoire très complète,
Chance à tous jeux, de la santé,
Non pas pour une éternité ;
Je suis en mes vœux plus modeste :
Pourvu que la bonté céleste,
A vous, au grand-prieur, à moi,
Donne cent ans de bon aloi,
Je serai content du partage.
Vous en méritez davantage ;
Mais la raison d'un si beau lot
Ne se dit pas toute en un mot.

Ainsi je ferai fort bien de remettre la chose à une autre fois, et de finir cet écrit par une protestation solennelle d'être, autant que dureront ces cent ans de vie que la Parque me doit filer, etc.

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI.

1689.

Monseigneur,

On m'a dit tant de fois que V. A. S. étoit en chemin, et que mes lettres ne la trouveroient plus à l'armée, qu'enfin j'ai manqué l'occasion de faire partir celle-ci. En quelque lieu qu'elle vous soit présentée, je vous dirai à mon ordinaire, que les choses nous paroissent suspendues, tant en Flandre qu'aux bords du Rhin; et rien ne réveillant les esprits, il est arrivé un changement dans la robe et dans les finances, qui nous a donné matière de raisonner.

On dormoit ici quand le roi,
Ayant ses raisons, et très sages,
Parmi des gens d'un haut emploi
A fait un vrai remû-ménage,
Et mis Harlay premièrement
A la tête du parlement.
Il en est digne, et j'ose dire
Que Thémis en tout son empire
Trouveroit à peine aujourd'hui

Un oracle approchant de lui.
Ne plaidez qu'ayant bonne cause;
C'est maintenant la seule chose
Qui peut faire au gain du procès.
Vous contestez avec succès
Pardevant le dieu des alarmes,
Appuyé du seul droit des armes :
Harlay règle d'autres débats,
Où je crois vous n'excellez pas.
Ni la grandeur ni la vaillance
Ne font incliner sa balance.
Son éloge entier iroit loin :
J'aime mieux garder avec soin
La loi que l'on se doit prescrire
D'être court, et ne pas tout dire.
Pour éviter donc la longueur
Qui met les choses en langueur,
Pontchartrain règle les finances.
Si jamais j'ai des ordonnances,
Ce qui n'est pas près d'arriver,
Il saura du moins me sauver
Le chagrin d'une longue attente,
Et lira d'abord ma patente.
Homme n'est plus expéditif,
Mieux instruit, ni plus inventif;
Talents aujourd'hui nécessaires
La Briffe est chargé des affaires
Du public et du souverain.
Au gré de tous, il sut enfin
Débrouiller ce chaos de dettes
Qu'un maudit compteur avoit faites.
Ce n'est pas là le seul essai

Qui le rend successeur d'Harlay.
Ce poste, avec celui qu'il quitte,
Demandoit un ample mérite
Au sujet qu'on a placé là.
Hardi quiconque le suivra!
Non que Louis par sa sagesse
Ne puisse en conserver l'espèce:
Tout le bien que j'ai dit d'autrui
Retombe à juste droit sur lui.

Comme j'étois près de fermer ma lettre, on a écrit ici de Versailles que le roi avoit donné la qualité de ministre à M. de Seignelay. Je ne vois personne qui n'en témoigne beaucoup de joie.

Il doit ce nouvel ornement
A son mérite seulement.
Ses soins, dignes que la fortune
Avec eux veuille concourir,
Sauront bientôt par-tout offrir
L'abondance en ces lieux commune.
Sur nos deux mers nos matelots,
Quelque inconstants que soient les flots,
Sauront ménager pour nos voiles
L'aide des vents et des étoiles.
Ne doutez point qu'en son emploi
Redoublant ses soins et son zèle,
Sous la conduite de son roi
Le nouveau ministre n'excelle.
N'avons-nous pas vu de nos bords
Une double flotte réduite,
Et se renfermer dans ses ports,

Mettant son salut dans sa fuite ?
Le travail y croît, j'en conviens;
Mais tels maux en cour sont des biens,
Et Seignelay peut y suffire.
On le voit sur-le-champ écrire
Touchant des points très importants,
Mieux que moi, seigneur, c'est peu dire;
Mieux qu'aucun écrivain du temps.
Pour passer à d'autres matières,
Vous saurez qu'on m'a dit naguères
Que cet hiver-ci l'opéra
A Rome se rétablira.
Cela me semble un bon augure
En la présente conjoncture,
Et commence à sentir la paix:
Je ne pense pas qu'elle échappe
Aux premiers soins du nouveau pape.
Si le Saint-Esprit mit jamais
Quelqu'un au trône de Saint-Pierre
Pour qui le démon de la guerre
Eût de la crainte et du respect,
C'est Alexandre; car, sans dire
Qu'à nul état il n'est suspect,
Il a tout ce que l'on désire,
Expérience, fermeté,
Justice, et sagesse profonde.
L'Olympe interpose au traité
La première tête du monde
En bon sens comme en dignité.
Dès à présent sa sainteté
S'en va cet ouvrage entreprendre.
O paix! ne te fais point attendre.

Veux-tu que pour toi l'univers
Soupire encore deux hivers ?
Fille du ciel et d'Alexandre,
Car je te garde tous ces noms,
Renvoie au Nord les Aquilons ;
Fais qu'avec eux Mars se retire,
Faisant place à Flore, à Zéphyre.
Citer ces dieux, me va-t-on dire,
En parlant du pape, est-il bien ?
Non, mais l'art des poëtes n'est rien,
Leurs discours n'ont beauté ni grace,
Sans ce langage du Parnasse.
Qu'Apollon s'exprime en payen,
Trouve-t-on cela fort étrange ?
Pour bannir pourtant ce mélange,
Et parler du pape en chrétien,
Souhaitons que Dieu l'illumine,
Et que la paix par son moyen
Vers les fidèles s'achemine,
Avec l'assistance divine
Qu'un jubilé procurera.
Dès que le poëte lui verra
Réunir la chose publique,
D'ici sans peine il partira,
Et les vers il entonnera
De Siméon dans son cantique ;
Mais il veut vivre jusque-là.

Vous allez me faire encore une autre objection, elle est d'une nature à venir de vous ; c'est que la France ne m'a pas donné charge de faire des vœux pour la paix avec tant d'empressement. Est-ce

l'intérêt de la France qui vous fait aller braver les hasards, ou si c'est celui de votre gloire ? Je ne démêle pas bien la chose. Peut-être même y va-t-il de votre plaisir : ce que je n'ose presque penser, *nec tibi tam dira cupido.* Cependant vous autres héros seriez bien fâchés qu'on vous laissât vivre tranquillement. Comme si la vie n'étoit rien, et que sans elle la gloire fût quelque chose ! Vous croyez être demeurés au coin du feu, à moins que vous ne vous alliez brûler sur le mont Oéta, de même que fit Hercule. Pour vous répondre sur tous ces points, je vous dirai que non pas la France, mais l'Europe entière ne peut que perdre à une guerre comme celle-ci. Et à votre égard, monseigneur, ne vous alarmez pas sitôt de ce mot de paix : elle est tellement difficile à faire. qu'il est malaisé qu'Alexandre VIII nous la donne dès son avènement au pontificat; *Eia sudabit satis.* Auquel cas j'ai dans l'esprit que plus vous auriez de part au projet, et mieux nous nous trouverions des assistances de la fortune. Si Jupiter recueilloit les voix, (j'en reviens toujours à mon style poétique, et à quelque chose encore de plus chatouilleux; il n'est pas besoin que je m'explique ici davantage, vous voyez déjà où j'en veux venir) votre esprit et votre valeur auroient une ample matière de s'exercer. Nous en parlions il y a deux jours, du Vivier et moi. Il me pria de vous assurer de ses très humbles respects. Nous fîmes des vœux très particuliers en votre faveur. Ils n'étoient ouïs que de

quelques idoles chinoises, et du destin qui apparemment les exaucera; car je n'y vois rien que de raisonnable. Pour peu que je vive encore, je pourrai vous entendre dire, *Et quorum pars magna fui.* Ce seroit dommage que je mourusse avant l'accomplissement de ma prophétie : non qu'on eût besoin de moi pour célébrer votre gloire; mais j'exciterois à le faire les Malherbe et les Voiture. Y a-t-il encore au monde des Voiture et des Malherbe? Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit maître François dans son livre. Si je ne réponds de beaucoup de capacité pour ma part, je réponds au moins de beaucoup de zèle, étant avec autant de passion que de profondeur de respect, etc.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE SILLERI.

Ce 28 août 1692.

Jamais nos combattants n'ont été si hardis;
Nos moindres fantassins sont autant d'Amadis.
La présence du roi, ses ordres, son exemple....
Quel roi! c'est aux neuf Sœurs de lui bâtir un temple:
Mon art ne suffit pas pour de si hauts projets.
Les soins, dis-je, du prince animant ses sujets,
On prend des murs. Quels murs! vrais remparts de la Flandre,
Qu'un autre que Louis seroit dix ans à prendre.
Ah, si le ciel vouloit que nous eussions le tout!
Quel pays! vous voyez ses défenseurs à bout.
Je n'en dirai pas plus; notre roi n'aime guères
Qu'on raisonne sur ces matières.

Voilà bien des *quels* entassés les uns sur les autres, et une figure bien répétée; si faut-il pourtant l'employer encore sur ce qui regarde M. le duc.

Quel prince! Nous savons qu'il s'est trouvé par-tout;
Que, dédaignant le bruit d'une valeur commune,
Il s'est distingué jusqu'au bout;
Que Francœur, Jolicœur, Jolibois, la Fortune,

Grenadiers, gens sans peur, vrais suppôts de Césars,
Avec moins de plaisir s'exposent aux hasards.
Tel on voit qu'un lion, roi de l'ardente plage,
 De sang et de meurtre altéré,
Porte sur les chasseurs un regard assuré,
Et les fait du péril entrer tous en partage.
Je change en cet endroit de style et de langage.
Ne vous semble-t-il pas que je m'en suis tiré
Ainsi qu'un voyageur en des bois égaré?
 Il faut reprendre nos brisées.
Les muses ne sont pas sur ce prince épuisées.
Quel plaisir pour celui dont il reçut le jour!
Le bon sens et l'esprit, conducteurs du courage,
Sont des Condés enfin l'ordinaire apanage.
Moi, j'en tiens cent louis: chacun m'en fait la cour.
 Il a déifié ma veine;
 Mes soins en valoient-ils la peine?
 Il ne s'en faut point étonner.
 Que ne lui vit-on pas donner
 Dans le temps qu'il tint cour plénière
 Pour une fête singulière?
Chantilly fut la scène, objet délicieux.
Sans que tout fût parfait, chacun fit de son mieux.
 Tous rapportèrent de ces lieux
 De grosses et notables sommes.
 Il a payé commé les dieux
 Ce qu'ils ont fait comme des hommes.

Il n'est bruit ici que de votre prince. Tout le monde lui attribue l'avantage que nous avons remporté au combat de Steinkerque. C'est là un fort beau sujet de poëme: le caractère du héros,

l'action, et les circonstances; il n'y manque rien que le bon Homère ou le bon Virgile, si vous voulez : car pour votre poëte, il ne faut plus vous y attendre; je suis épuisé, usé, sans nul feu, et ne sais comme j'ai pu tirer de ma tête ces derniers vers. Quand je dis que je suis sans feu, c'est de celui qui a fait les Fables et les Contes que je veux parler; car d'ailleurs, je ne suis pas avec moins d'ardeur que j'étois il y a dix ans, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur et poëte.

P. S. Ces vers ont été commencés incontinent après la prise de Namur, et avant les dernières actions de M. le duc. Je les ai continués sur ce plan : car, que ce prince me constitue toujours en de nouveaux frais par de nouveaux témoignages de sa valeur, ni moi à l'âge de vingt-cinq ans, ni tête d'homme n'y suffiroit.

A MADAME. ***

J'ai reçu, madame, une lettre de vous du 28 du passé, et vous avois écrit une seconde lettre où il n'y avoit remontrance aucune. Comme vous n'avez pas résolu de profiter de celles que je vous ai faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir : c'est là tout-à-fait mon compte. Je n'ai nullement le caractère de Bastien le remontreur; c'est un quolibet. Cependant délivrez-moi le plus tôt que vous pourrez de l'inquiétude où je suis touchant le retour de votre époux, car je n'en dors point. Cela et mes rhumes me vont jeter dans une insomnie qui durera jusqu'à ce que vous soyez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du sommeil (ceci est dit poétiquement) l'amitié violente que j'ai pour vous, et vous trouverez beaucoup de nuits où j'aurai le temps de m'occuper du souvenir de vos charmes, et de bâtir des châteaux. J'accepte, madame, les perdrix, le vin de Champagne, et les poulardes, avec une chambre chez M. le marquis de Sablé, pourvu que cette chambre soit à Paris. J'accepte aussi les honnêtetés, la bonne conversation et la politesse de M. l'abbé de Servient, et de votre ami. En un mot, j'accepte tout ce qui donne bien

du plaisir; et vous en êtes toute pétrie. Mais j'en viens toujours à ce diable de mari, qui est pourtant un fort honnête homme. Ne nous laissons point surprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyons sans nous y attendre, comme le larron de l'évangile. Évitons cela, je vous supplie, et si nous pouvons; car je ne suis pas un répondant trop sûr de son fait, non plus que madame *** dont je me suis porté pour caution envers un époux qui est quelquefois un peu mutin. Vous paierez de caresses pleines de charmes : mais moi, de quoi paierai-je? Adieu, madame, aimez-moi toujours, et me maintenez dans les bonnes graces des deux frères. Qui a tâté d'eux un moment sans plus, ne s'en peut passer qu'avec une peine à laquelle je renonce de tout mon cœur.

J'ai vu mademoiselle Thérèse, qui m'a semblé d'une beauté et d'un teint au-dessus de toutes choses. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous êtes-vous pas aperçue que votre fille étoit une fière petite peste? Je la verrai encore aujourd'hui, s'il plaît à Dieu.

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie. Je m'informerai, mais qui diantre sait précisément quand on reviendra? Les jours vous sont des moments en la compagnie des deux frères, et ils me sont des semaines en votre absence. Ne vous étonnez donc pas si je crie si haut, et si je rebats toujours une même note.

A LA MÊME.

J'ai reçu, madame, une de vos lettres qui est sans date. Elle est si pleine de tendresse à mon égard, et de toutes choses qui me doivent être infiniment agréables, que je voudrois en retenir une que je vous écrivis il y a dix jours, et qui ne vous a été envoyée que samedi dernier. J'ai vu mademoiselle Thérèse depuis cela, non pour obéir à vos ordres, mais pour mon plaisir, et très grand plaisir. Elle avoit le plus beau teint que fille que j'aie vue de ma vie. Ne vous allez pas imaginer que nous nous laissions mourir de chagrin pendant votre absence. C'est une chose qui se dit toujours, et qui n'arrive jamais. Je suis au désespoir de vous avoir fait les remontrances que je vous ai faites : non qu'elles ne soient raisonnables; mais votre lettre ne permet pas qu'on écoute la raison en façon du monde, et vous renverserez l'esprit de qui vous voudrez, et quand vous voudrez, fût-ce un philosophe du temps passé. Il me semble par la vôtre que vous ne voulez point de réponse, car vous dites que vous ne me marquez point le lieu où vous êtes. Cependant on vous y a envoyé ma lettre et d'autres encore. On ne se sauroit imaginer une plus agréable compagnie que celle que

vous avez. Dieu vous la conserve, et ramenez-la au plus tôt, si vous m'en croyez : non que la campagne doive finir tout-à-l'heure ; mais, comme on dit que le prince d'Orange s'en retourne en Angleterre, nos princes et nos grands seigneurs pourroient bien s'en revenir au plus vite. Je n'oserois m'étendre sur le chapitre qui vous a fait partir, et qui vous pourroit arrêter un peu trop long-temps ; il me paroît par la vôtre que vous ne le souhaitez pas. Je verrai souvent mademoiselle votre fille, et penserai un peu plus souvent à vous, bien certain que de votre part vous n'avez garde de m'oublier.

A M. DE MAUCROIX.

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit au milieu de la rue du

Chantre une si grande foiblesse, que je crus veritablement mourir. O mon cher! mourir n'est rien: mais songes-tu que je vais comparoître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

10 février 1695.

LETTRE

du R. P. Poujet, prêtre de l'oratoire, à M. l'abbé d'Olivet, de l'Académie françoise;

OU

Relation de la conversion de M. de la Fontaine, de l'Académie françoise.

Il est juste, monsieur, de répondre au louable empressement avec lequel vous m'avez fait l'honneur de me demander un récit circonstancié de ce qui s'est passé au sujet de la conversion du célèbre feu M. de la Fontaine, qui me fit sa confession générale et reçut de ma main le saint viatique en 1693. Je vais, monsieur, vous en faire une relation exacte : les faits sont aussi présents à ma mémoire, que si l'histoire étoit arrivée depuis peu de jours; et je ne suis pas fâché qu'il se présente naturellement une occasion de rendre publique la circonstance de la vie de feu M. de la Fontaine qui lui a fait le plus d'honneur. On y lira en même temps avec joie une des plus belles actions que feu monseigneur le Dauphin, qu'on nommoit alors monseigneur le duc de Bourgogne, ait faites dans son enfance; action au reste dont peu de gens sont instruits, et que l'auteur de la vie de ce prince n'auroit pas manqué d'insérer dans son livre, s'il l'eût sue.

Vers le milieu du mois de décembre 1692, M. de la

Fontaine, qui demeuroit alors sur la paroisse de saint Roch à Paris, tomba dangereusement malade, en la soixante-quinzième [1] année de son âge. Il y avoit alors six semaines que j'étois vicaire de la paroisse de saint Roch, n'étant âgé que de vingt-six ans; et j'étois docteur de Sorbonne depuis six mois. Je n'avois encore assisté ni confessé aucun malade. M. le curé de saint Roch ayant su cette maladie, me pria d'aller voir M. de la Fontaine, pour lui donner les secours qui dépendroient de mon ministère. Je fis ce que je pus pour m'en défendre, représentant que j'étois trop jeune pour un homme de cet âge-là, qui d'ailleurs ayant vécu d'une manière peu conforme aux règles du christianisme, et étant fort connu par des ouvrages scandaleux et infiniment pernicieux à la jeunesse, avoit besoin d'un guide plus éclairé et plus expérimenté que je n'étois. M. le curé de saint Roch voulut absolument que j'y allasse. J'obéis. Je pris avec moi un ami commun, homme de beaucoup d'esprit, qui étoit intime de M. de la Fontaine, ne voulant pas me présenter d'abord en qualité de pasteur, mais comme ami, qui venois m'informer de l'état de sa santé de la part de mon père qui vivoit alors, et chez qui M. de la Fontaine venoit quelquefois. Je chargeai l'ami qui m'accompagnoit de lui dire que j'étois vicaire de la paroisse, pour me mettre par-là insensiblement sur les voies de lui parler de Dieu et de son salut.

Cette première visite dura deux heures. Après les compliments ordinaires, je mis insensiblement et naturellement la conversation sur des matières de piété et de

---

[1] Le P. Poujet se trompe ici : M. de la Fontaine étant né en 1621, il n'avoit que 71 ans en 1692.

religion. M. de la Fontaine me fit plusieurs objections. J'avois dit qu'un homme de bon sens, qui vouloit examiner les choses à tête reposée, ne pouvoit se dispenser de convenir après cet examen que la religion chrétienne étoit véritable; et que, supposé sa vérité, c'étoit une folie que de vivre comme font la plupart des hommes, d'une manière absolument opposée à ce qu'on fait profession de croire. J'appuyai cela de tous les raisonnements qui se présentèrent alors à mon esprit. M. de la Fontaine, qui étoit un homme fort ingénu et fort simple, avec beaucoup d'esprit, me dit une naïveté assez plaisante. « Je me suis « mis, dit-il, depuis quelque temps à lire le nouveau « testament. Je vous assure, ajouta-t-il, que c'est un fort « bon livre, oui par ma foi c'est un bon livre : mais il y a « un article sur lequel je ne suis pas rendu ; c'est celui de « l'éternité des peines. Je ne comprends pas, dit-il, com- « ment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de « Dieu. » Je lui répondis, qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il le comprît; qu'il y a des choses plus incompréhensibles qu'il étoit obligé de croire; que généralement tous les mystères sont incompréhensibles; qu'il suffit d'examiner la vérité de la révélation; et que quand on est sûr que Dieu a parlé, et qu'il s'est expliqué nettement, il faut que la raison humaine se taise, et se soumette à un Dieu qui parle et qui s'explique : qu'après cela il étoit aisé de lui faire voir que l'éternité des peines n'avoit rien que de juste et de fondé en raison; et je lui expliquai sur cela avec étendue et vivacité les principes de saint Augustin, des autres pères et des théologiens. J'avois ces matières fort présentes, parce que je sortois de dessus les bancs de Sorbonne, où ces questions sont fort agitées. Après plusieurs répliques de la part de M. de la Fontaine, je le mis

enfin en état de n'avoir plus rien à répondre; et il se rendit. Je finis la conversation : nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre. Il me pria de revenir. Je lui promis de le voir tous les jours, pendant que dureroit sa maladie. Quand je fus sorti, il dit à l'ami que j'avois mené, et avec qui j'étois convenu qu'il demeureroit après moi, il lui dit qu'il étoit très satisfait de notre conversation; qu'il avoit encore d'autres difficultés, sur lesquelles il vouloit m'entretenir; et que si jamais il prenoit le parti de se confesser, il ne vouloit pas d'autre confesseur que moi.

Je retournai chez lui le jour même après midi : nous parlâmes assez long-temps tête à tête, et la conversation roula toujours sur les preuves de la religion chrétienne. M. de la Fontaine n'avoit jamais été absolument mécréant; mais aussi c'étoit un homme qui, comme tout le monde sait, n'avoit jamais fait de la religion son capital. C'étoit un homme abstrait, qui ne pensoit guère de suite, qui avoit quelquefois de très agréables saillies, qui d'autres fois paroissoit avoir peu d'esprit, qui ne s'embarrassoit de rien, et qui ne prenoit rien fort à cœur. Sa maladie le mit en état de faire des réflexions sérieuses. Je lui ai toujours connu pendant ce temps-là un grand fonds de bon sens. Il saisissoit le vrai, et il s'y rendoit : il ne cherchoit point à chicaner. Il me parut agir avec droiture et bonne foi; et il me dit que s'il prenoit le parti de se confesser, je verrois qu'il le feroit tout de son mieux, et qu'il ne joueroit pas la comédie. Je l'exhortois toujours, après avoir traité des matières spéculatives de religion, à rentrer en lui-même, à implorer le secours de Dieu, à se confier en sa miséricorde, et à faire réflexion que son âge et sa maladie, qui paroissoit devoir traîner en longueur,

ne lui donnoient pas lieu d'espérer encore une longue vie. Enfin, après dix ou douze jours de conversation que j'eus avec lui tête à tête deux fois par jour, il me dit qu'il étoit convaincu de la vérité de tout ce que je lui avois dit jusqu'alors; qu'il vouloit penser sérieusement à vivre et à mourir en chrétien; qu'il se sentoit vivement pressé par la grace; qu'il voyoit bien qu'il falloit faire une confession générale, mais que cet ouvrage l'embarrassoit infiniment; que ce n'étoit pas une petite affaire que le récit de soixante-quinze ans d'une vie comme la sienne; que plus il y pensoit, plus il voyoit de chaos, et ne savoit comment il pourroit s'en tirer. Je le consolai, je l'animai : je lui dis que Dieu ne demandoit pas l'impossible; qu'il n'étoit jamais trop tard pour revenir à lui quand on le faisoit de bonne foi; que dans la parabole de l'évangile, ceux qui avoient été appelés à l'onzième heure du jour à travailler à la vigne, avoient été récompensés par le père de famille, comme ceux qui avoient été appelés à la première heure; que c'étoit le cœur que Dieu vouloit, qu'en le lui donnant on lui donnoit tout : que Dieu l'aideroit lui-même à se bien confesser, quand il seroit déterminé à le faire tout de son mieux : qu'après cela son confesseur le soulageroit beaucoup par les différentes questions qu'il lui feroit par rapport à chaque âge de sa vie, sur les commandements de Dieu et de l'Église, sur les différents péchés qu'on peut avoir commis, sur les obligations générales et particulières du christianisme, sur les différents lieux, sur les différents emplois, les différentes conjonctures où il s'étoit trouvé, et les différentes liaisons qu'il pouvoit avoir eues : qu'en un mot on lui faciliteroit beaucoup les choses, et qu'il viendroit à bout, à sa satisfaction, de cette importante affaire.

Je fis ce que je pus pour l'engager à prendre de ma main un autre confesseur que moi, m'excusant sur ma jeunesse et sur mon peu d'expérience, lui offrant au surplus de continuer à le voir et à l'aider de mes conseils. Il ne voulut jamais consentir à cette proposition, et me dit, que puisque la divine providence m'avoit adressé à lui, et que Dieu s'étoit servi de mon ministère pour convaincre son esprit et toucher son cœur, il me prioit de ne le pas abandonner, et de continuer jusqu'à la fin à faire à son égard les fonctions de pasteur. Je crus devoir me rendre à ses désirs et à ses empressements. Mais je lui dis qu'avant d'entrer en matière, il étoit nécessaire que nous convinssions ensemble sur deux choses.

La première regardoit le livre infâme de ses Contes; livre très licencieux et infiniment pernicieux, qui avoit été imprimé une infinité de fois, qui, à ce qu'il m'avoit appris lui-même, s'imprimoit encore actuellement en Hollande avec sa participation, et qui, tant que la langue françoise subsisteroit, contribueroit à pervertir les mœurs de ceux qui le liroient, et les pervertiroit d'autant plus infailliblement, qu'on le lisoit avec plaisir par la naïveté du style, et par le naturel qui y est répandu; joint au fonds des choses, qui par leur corruption même attiroient la curiosité.

Je lui dis qu'il y avoit deux choses à faire par rapport à cet ouvrage, sans quoi les ministres de l'Église ne pouvoient en conscience l'admettre à la participation des sacrements. L'une étoit, qu'il falloit qu'il fît une espèce de satisfaction publique et d'amende honorable devant le saint sacrement, s'il étoit obligé de le recevoir dans sa maladie, ou, supposé qu'il revînt en santé, dans l'assemblée de l'Académie françoise, la première fois qu'il s'y

trouveroit, pour témoigner le déplaisir qu'il avoit d'avoir composé un tel livre, et en demander pardon à Dieu et à l'Église. L'autre, qu'il falloit qu'il promît publiquement et de bonne foi de ne contribuer jamais à l'impression ni au débit de ce livre, de n'en tirer jamais aucun profit pécuniaire, et, si Dieu lui rendoit la santé, d'employer le reste de ses jours aux exercices d'une vie pénitente et édifiante; enfin de ne faire usage du talent qu'il avoit pour la poésie que pour travailler à des ouvrages de piété, et jamais à des ouvrages qui y fussent contraires.

M. de la Fontaine eut assez de peine à se rendre à la proposition de cette satisfaction publique. Il ne pouvoit pas s'imaginer que le livre de ses Contes fût un ouvrage si pernicieux, quoiqu'il ne le regardât pas comme un ouvrage irrépréhensible, et qu'il ne le justifiât pas. Il protestoit que ce livre n'avoit jamais fait de mauvaise impression sur lui en l'écrivant, et il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût être si fort nuisible aux personnes qui le liroient. Ceux qui ont connu plus particulièrement M. de la Fontaine n'auront pas de peine à convenir qu'il ne faisoit point de mensonge en parlant ainsi, quelque difficile qu'il paroisse de croire cela d'un homme d'esprit, et qui connoissoit le monde. M. de la Fontaine étoit un homme vrai et simple, qui sur mille choses pensoit autrement que le reste des hommes, et qui étoit aussi simple dans le mal que dans le bien. J'eus le bonheur de lui faire comprendre enfin tout le venin répandu dans cet infâme ouvrage, et combien il étoit dangereux et pernicieux; quelle étoit par conséquent la grandeur du crime qu'il avoit commis en le composant, et du scandale qu'il avoit donné à l'Église en le divulguant par l'impression. Alors il n'eut pas de peine à se rendre à la proposition que je

lui avois faite d'en faire une rétractation et satisfaction publique. Il en comprit sans peine l'obligation, et promit de bonne foi de faire sur cela courageusement tout ce que je lui prescrirois.

La seconde chose sur laquelle je voulus m'éclaircir avec lui, est qu'il m'étoit revenu par plusieurs de ses amis, qu'il avoit composé depuis peu de temps une pièce de théâtre qui avoit eu l'applaudissement de tous ceux qui l'avoient lue, et qu'il devoit bientôt la remettre entre les mains des comédiens, pour la représenter. Je lui dis que la profession de comédien étoit une profession infâme selon les lois; qu'il n'étoit pas permis de les admettre aux sacrements de l'Église, s'ils ne renonçoient à cette profession; qu'il n'étoit pas permis par conséquent de contribuer à les entretenir dans cette profession, en travaillant à des pièces pour les leur faire représenter; et qu'en un mot je ne pouvois pas l'entendre en confession pour lui donner l'absolution, s'il ne me promettoit de bonne foi de ne jamais remettre cette pièce aux comédiens. Il trouva ma décision sévère, et en appela au sentiment des docteurs, plus expérimentés que je n'étois. Je lui dis que j'étois ravi qu'il voulût consulter d'autres personnes, pourvu qu'il s'adressât à des gens connus pour être d'une science et d'une morale exactes. Il accepta la proposition. Il s'adressa en Sorbonne, et consulta entre autres M. Pirot, ancien professeur de Sorbonne, qui est mort depuis quelques années chancelier de l'église et de l'université de Paris. La réponse de M. Pirot et des autres docteurs fut toute semblable à la mienne. On lui dit que je lui avois parlé avec droiture et avec vérité, sans rien exagérer. Il ne balança plus, il jeta sa pièce au feu, sans en retenir de copie; et la troupe des comédiens ne l'a jamais eue.

Ces deux articles réglés, il se prépara très sérieusement à sa confession générale. Comme sa maladie traînoit en longueur, et lui laissoit toute la liberté de sa tête, il employa tout le temps nécessaire pour bien faire cette importante action. Cela dura long-temps, s'agissant d'entrer dans le détail de soixante-quinze ans de vie. Il m'est permis de dire qu'il se confessa avec des sentiments de componction et de piété très édifiants.

Sa maladie augmentant dans la suite, ses médecins jugèrent qu'il étoit temps de lui faire recevoir le saint viatique. Le jour fut pris; et je convins avec lui, la veille, qu'il feroit prier messieurs de l'Académie françoise de s'y trouver par députés, pour être les témoins de l'action. La chose fut exécutée le 12 de février 1693, qui étoit le premier jeudi de carême, auquel jour l'Église fait lire l'évangile de la Cananée. M. le curé de S. Roch me dit la veille qu'il lui porteroit lui-même le saint viatique. Le lendemain à dix heures du matin on vint l'avertir que MM. les députés de l'Académie étoient dans l'église, et attendoient le saint sacrement pour l'accompagner. M. le curé m'envoya chercher, et me dit qu'une affaire imprévue l'empêchoit d'y aller; et il me pria de porter le saint sacrement. Je le fis.

Quand le saint sacrement fut arrivé dans la chambre du malade, lequel étoit sur un fauteuil, elle fut aussitôt remplie de monde, et d'un monde choisi : car le bruit de l'action que M. de la Fontaine alloit faire s'étoit répandu, et un grand nombre de personnes de qualité et de gens d'esprit se joignirent à messieurs les académiciens, et voulurent être les témoins du spectacle.

Je mis le saint sacrement sur la table; je fis les prières prescrites dans le Rituel: je m'approchai de M. de

la Fontaine, pour lui faire, selon l'usage, une courte exhortation. Il me prévint, et prononça ces propres paroles:

« Monsieur, j'ai prié MM. de l'Académie françoise, dont « j'ai l'honneur d'être un des membres, de se trouver ici « par députés, pour être les témoins de l'action que je vais « faire. Il est d'une notoriété qui n'est que trop publique, « que j'ai eu le malheur de composer un livre de contes « infâmes. En le composant, je n'ai pas cru que ce fût un « ouvrage aussi pernicieux qu'il est. On m'a sur cela ouvert « les yeux, et je conviens que c'est un livre abominable. Je « suis très fâché de l'avoir écrit et publié. J'en demande « pardon à Dieu, à l'Église, à vous, monsieur qui êtes son « ministre, à vous messieurs de l'Académie, et à tous ceux « qui sont ici présents. Je voudrois que cet ouvrage ne « fût jamais sorti de ma plume, et qu'il fût en mon pou- « voir de le supprimer entièrement. Je promets solennelle- « ment, en présence de mon Dieu que je vais avoir le « bonheur de recevoir, quoiqu'indigne, que je ne contri- « buerai jamais à son débit ni à son impression. Je renonce « actuellement et pour toujours au profit qui devoit me « revenir d'une nouvelle édition par moi retouchée, que « j'ai malheureusement consenti que l'on fît actuellement « en Hollande. Si Dieu me rend la santé, j'espère qu'il « me fera la grace de soutenir authentiquement la pro- « testation publique que je fais aujourd'hui; et je suis « résolu à passer le reste de mes jours dans les excercices « de la pénitence, autant que mes forces corporelles pour- « ront me le permettre, et à n'employer le talent de la « poésie qu'à la composition d'ouvrages de piété. Je vous « supplie, messieurs, (ajouta-t-il, en se tournant du côté « des députés de l'Académie) de rendre compte à l'Acadé- « mie de ce dont vous venez d'être les témoins. »

Alors je pris la parole, et je dis : « Monsieur, ce que « vous venez de faire est une satisfaction nécessaire que « l'Église a exigée de vous, pour pouvoir vous admettre « à la participation des sacrements. Par cette satisfaction « vous ne réparez pas tout le mal qu'a fait, et que fera « dans la suite des siècles, l'infâme livre dont vous êtes « l'auteur. Néanmoins l'Église s'en contente, parce qu'il « n'est pas en votre pouvoir de faire plus, et que, conduite « par l'esprit de Dieu, elle ne demande pas l'impossible. « Touché de Dieu comme vous l'êtes, vous conserverez « sans doute toute votre vie une vive douleur, de voir « qu'il n'est plus en votre pouvoir de supprimer entière-« ment un livre si détestable, répandu par-tout. Cette « pensée doit vous faire rentrer dans les sentiments d'une « profonde humiliation, à la vue des crimes qui se « commettront par la lecture d'un tel livre, tant que la « langue françoise subsistera. L'Église en ce jour vous « présente un modèle capable de vous faire entrer dans « ces sentiments. Nous avons lu aujourd'hui au saint « sacrifice de la messe l'évangile de la Cananée : elle ne « mérita les graces et les louanges de Jésus-Christ, que « par sa profonde humiliation, qui fit qu'elle se regardoit « comme étrangère aux graces de Dieu. Jésus-Christ sem-« bla la rebuter d'abord, pour donner lieu à sa foi d'éclater « davantage. Plus Jésus-Christ paroissoit la traiter avec « dureté, plus elle s'humilia ; et elle obtint enfin ce « qu'elle demandoit. Voilà, monsieur, le modèle que « vous devez vous proposer en ce moment, et dans « toute la suite de votre vie. Regardez-vous comme indi-« gne de la miséricorde de Dieu, comme étranger à ses « graces et à ses faveurs. Humiliez-vous profondément en « présence de votre Sauveur, que vous allez recevoir de

« ma main. Ranimez toute votre foi : cette foi produira « la confiance ; et plus elle sera grande, plus vous ressen- « tirez les effets de la bonté de Jésus-Christ, qui dit lui- « même, qu'il est venu chercher, non les justes, mais les « pécheurs, et ramener au bercail les brébis égarées et « perdues. Entrez dans les sentiments d'une vive com- « ponction, à la vue des péchés par lesquels vous avez « déshonoré, et fait déshonorer le Dieu que vous allez « recevoir : et pourvu que vous soyez bien pénétré de ces « sentiments de pénitence, et bien résolu à observer fidèle- « ment les promesses solennelles que vous venez de faire « en sa présence, il oubliera tous vos péchés, et se « donnera à vous, comme à un ami, pour vous combler « de ses graces et de ses miséricordes. »

J'exhortai tous les assistants à prier pour le malade, qui reçut le saint viatique avec un extérieur qui marquoit une profonde humiliation et de grands sentiments de piété.

L'après midi, sur les quatre heures, M. de la Fontaine m'envoya chercher avec beaucoup d'empressement. Je crus qu'il étoit plus mal; je courus chez lui. Il m'embrassa avec un grand épanouissement de joie, et me dit qu'il vouloit me faire part d'une agréable nouvelle : Qu'il sortoit de chez lui un gentilhomme envoyé par monseigneur le duc de Bourgogne, pour s'informer de l'état de sa santé, et lui porter de la part de ce prince une bourse de cinquante louis d'or en espèces. Ce gentilhomme avoit eu ordre de lui dire, que le prince venoit d'apprendre avec beaucoup de joie ce qu'il avoit fait le matin; que cette action lui faisoit beaucoup d'honneur devant Dieu et devant les hommes, mais qu'elle n'accommodoit pas sa bourse, laquelle n'étoit pas des plus garnies; que le

prince trouvoit qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il fût plus pauvre pour avoir fait son devoir; et que puisqu'il avoit renoncé solennellement au profit que l'imprimeur hollandois devoit lui donner de son livre, le prince pour y suppléer, lui envoyoit cinquante louis, qui étoit tout ce qu'il avoit alors, et tout ce qui lui restoit de ce que le roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs du mois courant; que s'il eût eu davantage à lui envoyer, il le lui auroit envoyé avec encore plus de joie.

Monseigneur le duc de Bourgogne n'étoit alors que dans sa onzième année ; et j'ai su qu'il avoit fait cette belle action de lui-même, et sans qu'elle lui eût été inspirée par personne.

Le bruit de ce qui s'étoit passé le matin se répandit bientôt par-tout : on crut que M. de la Fontaine ne relèveroit pas de cette maladie. Quelques-uns même publièrent le bruit de sa mort; ce qui donna lieu à une épigramme qui fut alors répandue dans Paris, et dont le poëte Linière étoit l'auteur. La voici :

Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint :
Pélisson est mort en impie,
Et La Fontaine comme un saint.

Ces deux faits étoient faux. Il est vrai que M. Pélisson venoit de mourir, et que surpris par la violence de la maladie, il mourut sans recevoir les sacrements; parce qu'ayant différé au lendemain, il n'y eut plus de lendemain pour lui. Mais il est faux de dire, à cause de cela, qu'il soit mort en impie. Ce malheur arrive tous les jours aux meilleurs chrétiens, et il peut arriver aux plus gens de bien, qui sont surpris.

Pour ce qui est de M. de la Fontaine, il ne mourut pas de cette maladie : il vécut encore deux ans. Il tint la parole qu'il avoit donnée. La première fois qu'il fut en état d'assister à l'Académie, il renouvela la protestation qu'il avoit faite avant la réception du saint viatique; et il lut à l'assemblée une paraphrase en vers françois de la prose des morts DIES IRÆ *, qu'il avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort et des jugements de Dieu.

Cette conversion si éclatante d'un homme aussi connu que l'étoit M. de la Fontaine, fit un bon effet sur un grand nombre de personnes d'esprit : j'en ai connu plusieurs ; et je puis en nommer ici deux entr'autres d'un nom célèbre, que j'eus la consolation d'assister à la mort : M. l'abbé Tallemand, traducteur des Vies de Plutarque, l'un des quarante de l'Académie françoise, qui peu de temps après me fit sa confession générale, reçut tous ses sacrements de ma main, et rendit ses derniers soupirs entre mes bras, dans des sentiments fort édifiants; et madame Deshoulières, connue par ses poésies françoises, et très respectable par les qualités de son esprit et de son cœur. Elle étoit attaquée d'une maladie de langueur, dans le temps que M. de la Fontaine étoit malade : ayant appris ce qui venoit de se passer, elle m'envoya chercher, pour régler avec moi les affaires de sa conscience; ce qu'elle fit avec toute l'exactitude possible, et avec tous les sentiments les plus héroïques de piété. Je reçus sa confession générale, qu'elle fit sans aucune précipitation, dans le cours de sa maladie qui fut longue. M. le curé de saint Roch lui administra le

---

* V. première partie, page 135.

saint viatique : je lui donnai l'extrême-onction, et je reçus ses derniers soupirs.

A l'égard de M. de la Fontaine, je le perdis bientôt après de vue. Il alla demeurer chez feu madame d'Hervart, sur la paroisse de saint Eustache : et mon père qui demeuroit sur celle de saint Roch, étant mort quelque temps après, je quittai l'emploi de vicaire de la paroisse, et j'allai faire un voyage en province, d'où je ne suis revenu à Paris que trois ans après, pour entrer dans l'Oratoire. J'appris en province, par la gazette, la mort de M. de la Fontaine, arrivée le 13 avril 1695. A mon retour à Paris plusieurs personnes me dirent qu'en mon absence il avoit vécu et étoit mort fort chrétiennement, et qu'après sa mort on avoit trouvé dans une de ses armoires plusieurs instruments de pénitence. Je ne lui en avois néanmoins prescrit ni conseillé aucun, parce que je ne crus pas qu'il fallût le faire à l'égard d'un homme accablé d'années et d'infirmités corporelles.

Voilà, monsieur, tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire sur ce que vous souhaitez savoir de moi. Vous pouvez, si vous voulez, rendre cette lettre publique. Je suis ravi qu'elle m'ait procuré l'occasion d'écrire une petite histoire qui peut être de quelque édification pour l'Église et de quelque instruction pour les fidèles ; et j'ai bien de la joie de ce que ce récit me donne lieu de vous assurer que je suis avec un vrai respect, etc.

A Paris, ce 22 janvier 1717.

FIN DES ŒUVRES DIVERSES.

TABLE

DES ŒUVRES DIVERSES.

LETTRES.

FIN DE LA TABLE.


MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

